





MEMOIRES
DE MADAME
LA COMTESSE DE M***.
AVANT SA RETRAITE.

Servant de réponse aux MEMOIRES DE M. LE COMTE DE *** *rédigés par Monsieur* DE SAINT-EVREMOND.

NOUVELLE EDITION.



M. DCC. XL.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

AVERTISSEMENT.

MALGRÉ tous les bruits qui ont été répandus contre ma conduite, j'avois pris le parti de ne rien écrire pour me justifier ; mais certains Mémoires qui paroissent depuis peu de temps, m'ont déterminée à faire l'Histoire de ma Vie. Quoique tout le monde soit persuadé que ces Mémoires ne sont qu'un Recueil d'Avantures tirées de plusieurs Romans, & que ce n'est que pour leur donner du crédit qu'on leur a prêté le nom de Saint-Evremond, ils peuvent insinuer une opinion très-désavantageuse des Femmes. Cependant, je sai par ma propre expérience, que l'imprudence & le hazard ont souvent plus de part à leurs fautes, que le défaut de vertu. Les Mémoires de ma Vie feront connoî-

tre qu'il n'est pas toujours sûr de juger sur les apparences ; & qu'un peu de beauté, beaucoup de jeunesse, & le manque de jugement, font quelquefois plus de tort à leur réputation que le crime même.



SOMMAIRES

SOMMAIRES DES MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***,

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE PREMIER.

M*Otifs qui engagent la Comtesse de*** à écrire les Mémoires de ſa Vie*, 3. & ſuiv. *Sa naiſſance*, 5. *Elle eſt élevée chez ſa grand-mere, qui a pour elle un amour aveugle, & qui lui inſpire beaucoup de vanité*, ibid. & ſuiv. *La Comteſſe avoit déja onze ans; lorſque ſa mere accoucha d'un garçon, qui lui enleva, dès ſa naiſſance, non-ſeulement l'amour de ſa grand'-mere, mais auſſi tous les grands établiſſemens qu'on lui avoit fait eſpérer*, 6. *On lui*

inspire le goût du Couvent, & on lui fait sentir que c'est le parti qu'on lui destine, ibid. *Lorsqu'on veut la faire entrer dans le Couvent, elle a recours à son pere, pour lui marquer sa répugnance & son désespoir*, ibid. & suiv. *Son pere la prie de s'y laisser conduire, & lui promet de la marier si-tôt qu'elle sera en âge*, 7. *On la met dans une Abbaye dont l'Abbesse est sa parente, & en qui elle retrouve tout l'amour que sa grand'-mere lui avoit retiré*, ibid. *Les louanges continuelles que les Religieuses lui donnent, lui font reprendre sa vanité*, ibid. *Réfléxions sur la maniére dont on éléve les jeunes gens dans les Couvens*, 8. & suiv. *Elle s'applique à lire des Romans, & cette lecture lui apprend qu'il y a une passion qui donne aux femmes un empire absolu sur les hommes*, 9. *Elle se souvient d'un homme de qualité (nommé Blossac) qui lui avoit marqué de l'attachement lorsqu'elle étoit chez sa grand'-mere, & elle résout d'en faire son Amant*, ibid & suiv. *Elle lui écrit une Lettre qu'elle copie dans des Romans, pour lui faire sentir l'extrême envie qu'elle avoit de le voir*, 10. *Elle se sert aussi de la maniére mystérieuse des Romans pour lui faire rendre sa Lettre*, 11. *Blossac l'ayant reçu, la montre à ses parens, pour leur faire voir combien*

elle avoit d'esprit, ibid. *Il commence à l'aimer sérieusement, & lui fait réponse qu'il ira la voir le lendemain*, ibid. & suiv. *Les termes de belle enfant, & de jolie enfant, employés dans sa Lettre l'offensent, n'ayant point lû dans les Romans, que les Héros traitassent ainsi leurs Héroïnes*, 12. *Blossac la vient voir, & se servant des mêmes termes, elle lui parle comme Astrée fait à Celadon pour le bannir de sa présence*, ibid. *Blossac rit de sa colére, & lui dit qu'il mourra si elle ne lui assure que son cœur est à lui*, ibid. & suiv. *Ces paroles lui font oublier la fierté des Héroïnes de Romans, elle lui demande pardon & l'assure qu'elle lui donne son cœur*, 13. *Réfléxions sur la vanité chimérique que les Romans inspirent*, 14.

*La Comtesse de *** ne s'étudie plus qu'à plaire à Blossac, & à chercher les moyens de le voir souvent*, ibid. *Elle employe tout son temps à composer des Lettres pour lui, & malgré les précautions qu'elle prend pour se cacher, on en trouve quelques-unes que l'on donne à l'Abbesse*, 15. *L'Abbesse en colére lui fait une sévere réprimande*, ibid. *Cette réprimande la touche, & elle se résout à ne plus voir Blossac*, 16. *L'Abbesse, pour marquer sa régularité, infome les pa-*

rens de la Comtesse de ce qui lui étoit arrivé, & envoye ses Lettres à sa mere, qui la charge de la disposer à se faire Religieuse, 17. *L'Abbesse remontre à la Comtesse que la galanterie qu'elle a eûe avec Blossac a fait tant de tort à sa réputation, qu'elle ne peut plus la marier, & qu'elle n'a plus d'autre parti à prendre que celui de se faire Religieuse*, 18. *Ce discours pique la Comtesse, & elle cherche toutes sortes de moyens pour se rembarquer avec Blossac, espérant qu'il voudroit bien l'épouser*, 19. *Elle lui fait dire de se déguiser & de venir la voir au Parloir*, 20. *Blossac méprise ce message, & lui fait dire, qu'il la verra quand elle sera devenue plus raisonnable*, ibid. *Piquée de ce refus, elle tombe dans une langueur, qui surprend les Religieuses, & elle feint d'avoir du goût pour prendre le Voile*, 21. *Sa famille en étant instruite, la presse de prendre l'habit*, 22. *Se voyant pressée, & voulant gagner du temps, elle dit à ses parens qu'elle veut choisir un Couvent plus austere*, ibid. *Elle n'est pas plutôt sortie, que les Religieuses apprennent à tous ceux qui l'ignoroient sa galanterie avec Blossac*, 23. *Elle entre dans le Couvent qu'elle avoit choisi, & on lui donne l'habit & la qualité de Postulante*, ibid. *Le jour destiné à sa prise*

d'habit approchant, *son pere la vient voir pour savoir sa résolution*, 24. & suiv. *Voyant qu'elle ne lui répond que par ses larmes*, *il lui apprend qu'il a résolu de la marier avec un homme qu'il lui a choisi*, *& qui a du bien & de la naissance*; *qu'il faut cacher ce mariage à sa mere*, *& qu'il a dessein de la faire enlever*, 25. *Elle consent au dessein de son pere*, *s'imaginant que le mari qu'il lui promettoit de lui faire épouser pourroit bien être Blossac*, 26.

Pendant que la mere de la Comtesse dispose toutes choses pour lui faire prendre le voile, *son pere se prépare à la faire enlever*, ibid. *Le jour de cette cérémonie étant venu*, *le pere & la mere vont au Couvent*; *& le pere fait sortir sa fille*, *sous prétexte de l'embrasser pour la derniere fois*, ibid. *Pendant que la mere est au Parloir avec les Religieuses*, *il conduit sa fille à la porte & la met dans un carosse entre les mains d'une Dame & de trois hommes qui l'attendoient*, 27. *Il rentre dans le Parloir*, *apprend à sa femme ce qui venoit d'arriver à leur fille*, *& lui dit qu'il va courir après ses ravisseurs*, ibid. *La mere qui ne soupçonne point son mari de cet enlevement*, *en accuse Blossac*, ibid. *Le pere va rejoindre sa fille à l'endroit qu'il avoit marqué*, *& lui*

dit qu'il ne l'abandonnera pas qu'il ne l'ait mise entre les mains de son mari, 28. *La fille voyant que ce n'est point Blossac qu'on lui donne pour époux, tombe dans de grandes inquiétudes*, ibid. & suiv. *Un des trois hommes qui étoient dans le carosse avec elle en étant descendu, son pere lui apprend que c'est celui-là qu'elle doit épouser*, 29. *Raisons qui obligent son pere à la sacrifier à ce Gentilhomme*, 30. & suiv. *La fille combat les raisons de son pere, & lui dit que s'il faisoit la proposition à Blossac de l'épouser aux mêmes conditions, elle ne doutoit point qu'il ne l'acceptât*, 31. & suiv. *Pendant cette conversation, le prétendu mari revient avec un cortége magnifique, & la fille l'ayant consideré avec attention, elle ne se sent plus de répugnance à lui donner la main*, 32. *Ils arrivent dans une Ville proche de la Terre de son époux prétendu, on y fait les préparatifs de la nôce, & ils sont mariés*, 33. *Etant mariés ils vont à leur Terre, d'où le pere écrit à sa femme qu'il a trouvé le ravisseur de sa fille, & qu'il la lui a fait épouser*, ibid. *Cette Lettre donne une seconde atteinte à la réputation de la Comtesse, & son enlevement est longtemps le sujet des conversations de Paris*, 34. *Le mariage de la Comtesse étant venu*

LIVRE SECOND.

de Sauvebeuf, un de ceux qui étoient venus avec lui, 41. *Tristes réfléxions que fait la Comtesse sur sa destinée*, 42. & suiv. *Les mauvais traitemens de son mari l'obligent à se sauver de chez lui, accompagnée d'une de ses filles, & déguisées sous des habits de Paysannes*, 43. *Elle arrive dans une Abbaye, dont l'Abbesse lui avoit promis un asyle*, 44. *Elle écrit à son mari, & se plaint de ce qu'il l'a obligée de prendre la fuite, & à son pere pour l'informer des raisons qu'elle avoit eûe de quitter son mari*, ibid. *Son pere lui envoye une Lettre que son mari lui avoit écrite, & l'engage de retourner avec lui*, 45. & suiv. *Elle s'obstine à ne vouloir point retourner avec son mari, & prend la résolution de se faire séparer*, 47. & suiv.

La Comtesse prend le parti d'écrire à Blossac, & lui demande ses conseils & son secours, 48. *Blossac jaloux des honnêtetés qu'elle avoit faite à Sauvebeuf dans leur voyage, lui fait une réponse séche, & lui reproche sa mauvaise conduite & le panchant qu'elle a pour la galanterie*, 49. *Elle est piquée de cette réponse, & cesse, dès ce moment, d'avoir la moindre estime pour lui*, 50. & suiv. *Détachée de Blossac, elle se blâme elle-même d'avoir quitté son mari, &*

ſouhaite avec ardeur l'arrivée de ſon pere, qui venoit pour la forcer de rentrer avec ſon mari, 52. *Son pere étant arrivé, la trouve ſoumiſe à ſes volontés, & à une converſation avec elle au ſujet de ſon mari, à la fin de laquelle elle lui marque l'extrême envie qu'elle a de le revoir*, 53. *Son pere le va chercher & lui amène*, ibid. *Leur entrevûe ſe paſſe en carreſſes & en larmes*, 54. *Elle ſort de l'Abbaye ce jour-là, & deux jours après ils prennent le chemin de leur Château*, ibid.

Le pere de la Comteſſe les accompagne, dans le deſſein de paſſer quelque temps avec eux, & de les réconcilier parfaitement enſemble, 55. *Ils ſont attaqués en chemin par pluſieurs Cavaliers, qui forcent celui qui conduiſoit le brancard dans lequel étoit la Comteſſe à rebrouſſer chemin*, ibid. *Etant revenue de ſa frayeur, elle reconnoît Sauvebeuf, qui lui dit qu'il s'eſtimoit heureux d'être venu aſſez tôt pour la ſauver de la violence de ſon mari*, ibid. *Dans le temps qu'elle détrompe Sauvebeuf, ſon pere approche du brancard, & la menace de lui donner la mort, ce qui détermine Sauvebeuf à l'enlever, malgré tout ce qu'elle pouvoit lui dire*, ibid. & ſuiv. *Ce qui avoit déterminé Sauvebeuf à cette entrepriſe*, 56. *Elle*

conjure Sauvebeuf de la conduire chez son mari, ou dans l'Abbaye dont elle étoit sortie, ce qu'il fait, 57. *Elle le conjure encore d'aller trouver son mari & son pere, & de les assurer que n'ayant aucune part à ce qu'il avoit fait, elle étoit prête à retourner avec lui*, ibid. *Sauvebeuf les suit jusqu'à Bordeaux, où ils alloient dans le dessein de porter leur plainte au Parlement*, 58. *Il s'acquitte de la commission que la Comtesse lui avoit donnée, & les assure qu'il l'a conduite dans l'Abbaye d'où elle étoit sortie, ce qui les appaise*, 59. & suiv. *Ils retournent la reprendre à l'Abbaye, & se remettent en chemin pour aller à leur Terre*, 60. *La Comtesse s'étant apperçue quelque temps après qu'elle étoit grosse, & l'ayant dit à son mari, il l'attribue à Sauvebeuf, & dit hautement que ce n'est point de lui*, 61. *Son pere meurt dans ce temps-là, & il ne lui reste de recours que sa mere qui la haïssoit, qui étoit la premiere à confirmer les soupçons de son mari, & à lui inspirer le dessein de la faire enfermer*, ibid. & suiv. *Les mauvais traitemens qu'elle reçoit dans la maison de son mari, lui font encore prendre la résolution de le quitter*, 62. *Elle communique son dessein à Balzac, qui lui conseille de se plaindre au Parlement de Bor-*

La Comtesse étant arrivée à Paris, envoye une Lettre à sa mere pour lui faire part de son accouchement, ibid. *Sa mere s'emporte contre elle, & lui fait dire qu'elle recevra seulement son enfant*, ibid. *Elle lui envoye son fils avec une seconde Lettre qui n'a pas plus d'effet que la premiere*, 68. *Ayant découvert à Monsieur & à Mademoiselle Laval qui elle est, Monsieur Laval qui étoit jaloux s'indispose contre elle, & donne ordre à sa femme de l'obliger à chercher une autre maison*, ibid. *Elle est contrainte de loger dans un Hôtel garni; d'où elle écrit de temps en temps à sa mere, & dont elle ne reçoit point de réponse*, 69. *Elle apprend que son mari est à Paris, qu'il loge chez sa mere, & qu'ils sollicitent un ordre du Roi pour la faire enfermer*, ibid. *Craignant qu'ils n'en vinssent à bout, elle sort de son Hôtel, & va loger dans un autre, ne le faisant savoir qu'à Mademoiselle Laval*, 70. *Mademoiselle Laval voyant la Comtesse dans la nécessité, lui apporte quarante pistoles, qu'elle la prie d'accepter*, 71. *Blossac ayant sû par la femme de chambre de la Comtesse, où elle demeuroit, vient la voir, & lui offre une bourse*, ibid. & suiv. *Elle refuse de le reconnoître, & le maltraite devant Mademoiselle Laval*, 72. *Le Duc*

de

LIVRE TROISIE'ME.

de la part de la Duchesse, une maison toute meublée, sous prétexte d'agir avec plus de liberté à ses affaires, que dans un Couvent, ibid. & suiv. *La Comtesse l'accepte & y vient demeurer*, 80. *Mademoiselle Laval l'avertit que cette maison appartient à l'Abbé Fouquet, & que la Duchesse de Chatillon n'a aucune part à cette libéralité*, 81. *La Comtesse, fort surprise, va chez Madame de Chatillon, qui l'accable de reproches*, ibid. & suiv. *Elle retourne au Couvent dont elle étoit sortie quelques jours auparavant; & on refuse de l'y recevoir*, 82. *Mademoiselle Laval la conduit chez une de ses amies*, ibid. *Madame de Chatillon croyant la Comtesse en galanterie avec l'Abbé Fouquet; & ne voulant point entendre sa justification, il est obligé de lui avouer son artifice*, ibid. *Cette affaire ayant fait beaucoup de bruit, le mari & la mere de la Comtesse obtiennent un ordre pour la faire enfermer, ce qui l'oblige de se cacher*, 85. *Madame de Chatillon convaincue de son innocence, lui rend sa protection, & la recommande à un Magistrat qui lui fait obtenir une Provision de mil écus*, ibid. & suiv. *Ce Magistrat loge la Comtesse chez une de ses parentes, & devient amoureux d'elle*, 86. *Son fils, nommé Saint-Albe, Officier, qui voyoit*

d

prend ses premieres fureurs, & jure de la perdre si elle ne satisfait sa passion, 94. *Moyen dont elle se sert pour se défaire du Magistrat*, ibid. & suiv. *La Comtesse ayant encore fait un détail sincère à Madame de Chatillon de ce qui étoit arrivé, elle la fait sortir de chez la parente du Magistrat, & se brouille avec lui*, 97.

Saint Albe ayant trouvé moyen de sortir de sa prison, se déguise en fille, & va demeurer dans la maison où demeuroit la Comtesse, ibid. & suiv. *Plaisante avanture qui arrive au Magistrat dans cette maison, par l'entremise de la femme de chambre de la Comtesse, dans laquelle il reconnoît son fils déguisé*, 100. & suiv. *On conseille au Magistrat de ne point faire éclater cette affaire; Il se contente de haïr la Comtesse, & de faire renfermer son fils plus étroitement*, 105.

Autre avanture dans laquelle l'honneur & la réputation de la Comtesse sont attaqués, arrivée encore par l'entremise de la même femme de chambre, quoiqu'elle ne fût plus avec elle, 106. & suiv. *Cette fille ayant été arrêtée, & prête à subir la punition de son crime, la Comtesse obtient sa liberté*, 113.

Le mari de la Comtesse lui fait proposer

LIVRE QUATRIE'ME.

Pendant que la Ducheſſe de Chatillon & la Comteſſe ſont à Marlou, elles reçoivent pluſieurs viſites de Mylord Digby, qui avoit une maiſon dans le voiſinage, 123. *L'Abbé Fouquet qui étoit auſſi à Marlou; veut tenter une ſeconde fois de déclarer ſon amour à la Comteſſe, qui le rebute,* 124. *L'Abbé piqué de ce refus, lui témoigne ſa ſurpriſe, & lui reproche qu'elle eſt en commerce avec un domeſtique de Mylord Digby;* ibid. *La Comteſſe ne ſachant ce que l'Abbé lui veut dire, s'en plaint à Madame de Chatillon, qui lui dit que Saint Albe ſervoit le Mylord, en qualité de Valet, & que c'étoit elle qui l'avoit fait déguiſer,* 125. *La Comteſſe ſe juſtifie & la prie de le renvoyer,* 126. *Madame de Chatillon fait venir Saint Albe, lui repréſente le tort qu'il fait à la réputation de la Comteſſe, & lui procure l'occaſion de la voir,* ibid. *Dans cette converſation la Comteſſe lui conſeille d'étouffer une paſſion qui ne convenoit ni à lui, ni à elle; de ne s'attacher qu'à ſon emploi, & le renvoye,* ibid. *L'Abbé Fouquet qui croyoit que Saint Albe étoit aimé de la Comteſſe, le*

ramène à Marlou, sous prétexte qu'il avoit une affaire qui l'obligeoit à se cacher, 127. *Elle le rebute en présence de l'Abbé, & lui ordonne de se retirer*, 128. *Saint Albe lui dit dans un entretien particulier ce qu'on disoit à Paris de la Duchesse de Chatillon & de l'Abbé Fouquet*, ibid. *La Comtesse ayant rendu compte de cet entretien à la Duchesse, ils retournent à Paris le lendemain*, ibid. & suiv. *Elle se sépare de Madame de Chatillon, & va demeurer à l'Hôtel d'Entragues*, 129.

Mademoiselle Laval presse la Comtesse d'écouter les propositions de son mari, & elle envoye chercher Montalzac, qui lui dit que le voyage de Marlou l'a fort éloigné d'un accommodement, ibid. & suiv. *Ensuite il l'assure que si elle veut flater son amour de quelque espérance, il fera prendre d'autres sentimens à son mari*, 130. *La Comtesse lui laissant voir qu'elle n'est pas insensible à sa passion, il lui demande en grace de ne plus voir Saint Albe*, ibid. *Dans le temps qu'elle l'assure qu'elle ne le voit plus, il entre dans sa chambre; elle lui parle avec emportement, & lui donne ordre de sortir sur le champ*, 131. *Dès qu'il est sorti, Montalzac raille la Comtesse sur sa sincérité, & s'en va*, ibid. *Saint*

Albe qui attendoit Montalzac, lui fait mettre l'épée à la main, & le tue après avoir été blessé, 132. *La Comtesse entendant du bruit, ouvre ses fenêtres, & voyant Saint Albe plein de sang, le fait entrer dans l'Hôtel d'Entragues, & le fait transporter ensuite dans une maison voisine*, 133. *Elle court aussi-tôt chez Madame de Chatillon pour l'informer de cette affaire, & y trouvant l'Abbé Fouquet, il lui promet de l'accommoder*, ibid. *Il tient sa parole, & par son crédit il obtient des Lettres de grace, & Saint Albe fut en liberté de paroître*, ibid.

Le pere de Saint Albe étant mort, il offre à la Comtesse de lui faire une donation de son bien, parce que sa famille le vouloit marier à un parti avantageux, 137. *La Comtesse lui remontre combien cette donation commettroit sa réputation, & se résout non-seulement à le refuser; mais encore à l'obliger à se marier*, 138. & suiv. *Il tente d'autres moyens pour s'en dispenser, & voyant que sa famille se déchaîne contre la Comtesse, il promet d'épouser la personne qu'on lui propose*, 141. *Saint Albe, après cette soumission aux ordres de la Comtesse, la va voir, & elle lui prescrit la maniére dont il faut qu'il en use avec sa femme*,

comprendre le chagrin que lui donnoit la conduite qu'il tenoit avec sa femme, 149. *Saint Albe charge Mademoiselle Laval d'une Lettre pour la Comtesse, dans laquelle il lui promet de faire ce qu'elle lui ordonne, & lui demande pour récompense de lui faire savoir de ses nouvelles*, ibid. & suiv. *Saint Albe étant obligé d'aller à l'armée, il met une somme considérable entre les mains de celui qui avoit soin de payer la Provision de la Comtesse*, 154. *L'absence de Saint Albe mettant sa femme en liberté d'exercer sa haine pour la Comtesse, elle suppose des Lettres dans lesquelles elle dit des choses horribles de Mademoiselle Laval & d'elle*, 155. *Ayant mis ces Lettres entre les mains du Directeur qu'elle avoit maltraité, il les fait voir à Monsieur Laval, & à la mere & au mari de la Comtesse*, ibid. *Non content de cela, il trouve moyen de faire informer la Reine de leur mauvaise conduite* ibid. & suiv.

LIVRE CINQUIE'ME.

M*Adame de Chatillon avertit la Comtesse qu'on sollicite un ordre de la Reine pour la faire enfermer avec Mademoi-*

ce une Dame que ses malheurs avoient renduë illustre, & qui lui conte son histoire, 167. & suiv.

LIVRE SIXIE'ME.

LIVRE SEPTIE'ME.

LA *Comtesse pressée par Madame de Chatillon de finir son mariage avec le Duc de..... lui déclare qu'elle ne veut pas se marier, & la prie de faire en sorte que le mariage de son fils avec la fille de ce Duc se puisse terminer*, 216. *Madame de Chatillon sentant bien qu'elle ne refusoit le Duc que pour épouser Saint Albe, lui remontre les inconvéniens de ce mariage*, 217. *La Comtesse lui en fait un portrait, qui lui plaît, & qui lui fait changer de sentiment*, ibid. *Madame de Chatillon apprenant le dessein de la Comtesse, elle lui dit de lui envoyer Saint Albe pour le sonder, & pouvoir le connoitre à fond*, 218. *La Comtesse l'ayant trouvé chez elle, & lui ayant déguisé son dessein, elle l'engage d'aller chez Madame de Chatillon, ce qu'il fait le lendemain*, 219 & suiv. *Madame de Chatillon & Saint Albe ont une longue conversation, à la fin de laquelle elle lui déclare que la Comtesse est résolue de l'épouser*, 220. & suiv. *Pour l'en assurer, elle envoye chercher la Comtesse, qui le lui confirme, & ils*

apporte un paquet de Lettres de sa part, 258. *Ayant appris qu'il étoit malade à Saint Florentin, elle prend la poste pour s'y rendre*, 260. *A son arrivée, trouvant son mari sans connoissance, elle se fait connoître en lui criant de toute sa force, que c'est sa femme qui lui parle*, ibid. *Ses cris lui ayant fait ouvrir les yeux, il reconnoît sa femme, & revient entierement*, ibid. & suiv. *Saint Albe ayant repris ses fortces, sa femme lui explique la trahison de Velley, & lui fait voir les Lettres qui avoient été supposées*, 261. *Le mari & la femme étant parfaitement réconciliés, ils reviennent à Paris*, 262. & suiv.

Saint Albe étant retourné à l'armée, & ayant appris que Blossac tenoit de mauvais discours de lui & de sa femme, il l'appelle en duel, 264. *Comme ils vont pour se battre, ils sont entourés par des Cavaliers ennemis contre lesquels ils sont obligés de se défendre*, ibid. *Saint Albe s'étant débarrassé de ses ennemis, va au secours de Blossac, & lui sauve la vie*, ibid. *Blossac touché de ce que Saint Albe venoit de faire pour lui, s'offre à lui faire toutes les réparations qu'il voudroit*, 265.

Un des amis de Saint Albe, nommé le Chevalier de Clausonne, devient amoureux

mestiques & meurt, 271. & suiv. *Madame de Saint Albe fait l'éloge de son mari*, 272. *Elle lui fait faire de magnifiques obseques, & lui fait élever un Tombeau*, 276.

Fin des Sommaires des Memoires de Madame la Comtesse de * * *.



LA

LA
DÉFENSE
DES DAMES,
OU
LES MEMOIRES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***.

Dans lesquels on verra

Que très-souvent il y a beaucoup plus de malheur que de déréglement dans la conduite des Femmes.



MEMOIRES
DE MADAME LA COMTESSE DE ***,
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE PREMIER

CE n'eſt point pour me juſtifier, que j'entreprens d'écrire les Memoires de ma Vie. Il y a long-temps que Dieu m'a fait la grace de regarder les bruits injurieux qu'on a répandus de moi dans le monde, comme

une punition de ma vanité : & à cet égard je me soumets à la conduite de sa Providence ; trop heureuse de me sentir innocente de tout ce que la calomnie m'a imputé ; mais malheureuse en même temps, d'avoir perdu le mérite de mon innocence par les scandales ausquels je n'ai que trop donné occasion.

J'ai crû qu'il m'étoit permis d'écrire mon histoire, pour justifier par mon éxemple les personnes de mon sexe qu'on a si cruellement décriées depuis quelque temps. On sait jusqu'à quel point on porte la médisance là-dessus ; puisque l'on voit aujourd'hui des gens qui osent avancer comme une chose certaine, qu'il n'y a point d'honnête femme. Je sai que la malignité des hommes n'est pas la seule cause du peu de justice qu'on nous rend ; il y a des femmes qui semblent avoir pris plaisir à confirmer la mauvaise opinion qu'on a de nous ; & il n'y en a point, ce me semble, qui ayent plus fait de tort à leur sexe, que celles qui ont écrit les Memoires de leurs galanteries, & laissé répandre dans le monde des Lettres que la passion & la débauche leur avoient inspirées. Sur leur éxemple on a condamné celles qu'on a soupçonnées d'avoir eu quelques intrigues ga-

lantes; & dès qu'une femme a paſſé pour Coquette, on l'a jugée ſur le pied de celles qui ont fait gloire de l'être.

J'ai donc penſé que ce ſeroit une choſe capable de détruire cette opinion, que de faire voir par le récit fidéle des avantures de ma vie, qu'on peut être décriée ſans être coupable; & qu'il y a ſouvent plus de malheur que de déréglement dans la conduite des femmes dont il plaît au Public d'attaquer la réputation. On pourra retirer encore un autre fruit de ces Memoires: on y apprendra à éviter les malheurs qui tiennent lieu de crimes, & à s'éloigner des occaſions qui peuvent donner atteinte à la réputation des femmes, en voyant par où j'ai mal ménagé la mienne.

Je ſuis d'une naiſſance illuſtre, tant du côté de mon pere que de celui de ma mere. Le premier de mes malheurs, fut de naître trop tôt. Ma mere avoit à peine ſeize ans quand elle accoucha de moi; & comme elle en paſſa dix ſans avoir d'autre enfant, on me regarda comme l'héritiere de ma Maiſon. Ma mere étoit trop jeune, pour voir croître auprès d'elle une fille qui auroit ſi bien marqué ſon âge: on me fit élever chez une grand'-mere, qui eut pour moi cet amour aveugle que des perſonnes

avancées en âge, ont quelquefois pour des enfans en qui elles espérent voir revivre leur famille & leur nom. Elle ne s'appliqua qu'à m'inspirer sur mon mérite & sur ma naissance, toute la vanité qu'elle en avoit elle-même ; & la premiere chose que j'appris, fut que j'étois belle, & destinée à prétendre aux rangs les plus élevés. On m'entretenoit dans cette vanité, & j'avois déja onze ans lorsque ma mere accoucha d'un garçon. A peine fut-il né, que ma grand'-mere lui prodigua tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi. On cessa de flater ma beauté, & de me faire espérer de grands établissemens ; mon frere m'enleva tous ces avantages. On essaya de m'inspirer le goût du Couvent ; & l'on me fit enfin connoître que c'étoit le parti qu'on me destinoit.

J'étois déja assez grande & assez raisonnable pour sentir tout le malheur d'une pareille révolution. J'en conçus un dépit qui me donna pour mes parens autant d'aversion que j'avois eu jusques-là de respect & de complaisance pour eux. Mon pere étoit le seul pour qui je conservois encore quelque amitié, car il poroissoit m'aimer toujours ; & quand on me voulut mettre dans un Couvent, j'eus recours à lui, pour

marquer ma répugnance & mon désespoir. Il fut si touché de ma douleur & de mes larmes, qu'il ne put s'empêcher de pleurer : mais il n'étoit pas le maître ; & il me pria d'avoir, pour l'amour de lui, la complaisance de me laisser mener au Couvent, me promettant que je n'y serois pas long-temps, & qu'il me marieroit dès que je serois en âge.

J'obéïs ; on me mit dans une Abbaye dont l'Abbesse étoit cousine-germaine de mon pere. Je retrouvai en elle un amour aussi aveugle que celui que ma grand'-mere avoit eu pour moi ; & cela joint à l'espérance que mon pere m'avoit donnée, je commençai à me consoler.

Comme on me permettoit tout dans l'Abbaye, je m'accoûtumai tellement à faire ce que je voulois, que personne n'osoit me contredire. Etant ainsi toujours flatée, il ne faut pas s'étonner si je repris toute la vanité que j'avois eûe chez ma grand'-mere. Cette vanité s'augmentoit encore par les louanges continuelles que les Religieuses me donnoient ; & par-là j'ai eu lieu de connoître que les Couvens du caractére de celui-là, ne sont pas une meilleur école pour les enfans, que la Maison des parens qui les idolâtrent. Plus

j'étois persuadée que les Religieuses devoient être des Saintes, plus je croyois mériter leurs louanges; & je me flatois qu'il n'y avoit rien à corriger en moi, puisque les personnes ausquelles on avoit donné le soin de ma conduite applaudissoient à toutes mes volontés.

On m'éleva de la sorte, sans me donner presque aucune connoissance de ma Religion. Ce n'est pas qu'on négligeât de m'en apprendre les principes; mais comme j'avois la mémoire excellente, je m'appliquois plus à les étudier, pour montrer mon esprit, que pour m'instruire; & je ne mettois guére de différence entre les Articles de la Foi qu'on me faisoit réciter, & les Vers & les Chansons que j'apprenois: tout cela me paroissoit égal, & ne me sembloit qu'un exercice de mémoire dont on m'occupoit pour éprouver si je l'avois bonne. Combien de fois ai-je regreté dans la suite, qu'on m'eût si peu appris la différence du solide & de la bagatelle, & qu'on eût abandonné cette différence à mon propre goût! Les Religieuses & les autres personnes à qui l'on confie l'éducation des enfans, sont bien imprudentes de confondre ainsi des choses si différentes, dans la maniére dont elles cultivent leur mémoire,

& de leur permettre d'étudier la bagatelle avant que la vérité & la vertu ayent fait impreſſion ſur leur cœur.

La lecture des Romans me fit faire réfléxion ſur des choſes que je n'avois juſques-là compriſes que confuſément. J'appris en les liſant, qu'il y avoit une paſſion qui donnoit aux femmes un empire abſolu ſur les hommes, & je ſentis avec joye, que je pouvois auſſi-bien qu'une autre, prétendre à cet empire; & que peut-être même j'avois déja eu occaſion de l'exercer.

En effet, je me ſouvins que dans le temps que j'étois auprès de ma grand'mere, il y avoit un homme de qualité qui m'aimoit, & qui m'appelloit d'ordinaire ſa petite Reine: je rappellai dans ma mémoire tout l'attachement qu'il m'avoit marqué; & je ne doutai point que cet attachement ne fût un effet de la paſſion que je voyois ſi bien exprimée dans les Romans: J'eus regret de l'avoir ignorée ſi long-temps, & de n'avoir pas mieux profité de l'empire que je croyois avoir eu ſur cet Amant. Comme c'étoit un homme de qualité, & qui me paroiſſoit avoir plus de mérite que tous ceux que je connoiſſois alors, il me ſembla plus digne de me donner ſes ſoins.

Je résolus de l'engager à me venir voir ; pour avoir lieu de jouir de la gloire de soumettre un homme à mes loix.

J'étois trop jeune pour avoir, en faisant cette démarche, un autre motif que la vanité : je n'en connoissois en effet point d'autre ; & je ne croyois pas que l'amour fût autre chose que cet empire dont j'étois flatée.

Le parti que je pris pour engager le Marquis de Blossac (car c'est ainsi qu'il s'appelloit alors) à me venir chercher, fut de lui écrire ; &, sans savoir ce que je faisois, je copiai dans les Romans tout ce qui me parut de plus engageant pour exprimer que je souhaitois beaucoup de le voir ; c'est-à-dire, que je fis une Lettre très-passionnée & très-tendre, sans rien sentir de ce que j'exprimois, & sans deviner qu'il y eût du mal à écrire de la sorte. C'est-là sans doute l'effet le plus innocent que puisse produire la lecture des Romans sur l'esprit d'une jeune personne ; mais après tout, cet effet est très-dangereux, puisqu'en s'accoutumant à parler le langage de l'amour, on s'expose, quelque bonne intention qu'on ait, à en aimer le nom, & à en ressentir les effets.

Ayant appris dans les Romans qu'il falloit prendre une maniére secrette & mystérieuse pour faire rendre les Lettres, je m'avisai de mettre la mienne dans un paquet de quelques ouvrages de Religieuses, dont je dis que je voulois faire présent à Blossac le jour de sa Fête. Je lui envoyai donc ainsi ma Lettre, recommandant au porteur de la donner en main propre. La plus forte passion n'auroit pas mieux pris ses mesures, que la vanité me les fit prendre. Ces deux passions font agir les femmes presque toujours de la même maniére ; je ne l'ai que trop éprouvé dans la suite de ma vie.

Blossac reçut ma Lettre, il m'avoit toujours regardée comme un enfant ; & il trouva cette Lettre si spirituelle, que la premiére pensée qu'il eut, fut de la faire voir à mes Parens, pour leur montrer combien j'avois d'esprit ; mais il y trouva tant de tendresse & de passion, qu'il s'imagina qu'il étoit impossible que j'eusse écrit de la sorte sans sentir quelque chose de ce que je lui marquois. Plus j'étois jeune, plus il se sentit flatté d'être l'objet d'une premiére passion ; il n'attribua qu'à l'amour ce qui lui paroissoit dans ma Lettre au-dessus de mon âge. Il commença dès lors à m'aimer sérieusement, & me fit une réponse fort

passionnée, dans laquelle il me promettoit de me venir voir dès le lendemain.

Je trouvai dans sa Lettre de quoi m'offenser; il m'appelloit sa belle enfant. Je n'avois point lû que les Héros des Romans traitassent ainsi leurs Maîtresses, & je l'attendois avec impatience pour avoir le plaisir de le maltraiter. Il vint; il y avoit plus d'un an qu'il ne m'avoit vûe; il me trouva si grande, quoique je n'eusse encore que douze ans, que ma présence acheva ce que ma Lettre avoit commencé. Il m'aima éperdûment, néanmoins il voulut s'assurer avant que de me déclarer son amour, si j'étois assez raisonnable pour soutenir une semblable déclaration. Il prit avec moi les maniéres qu'il avoit eûes autrefois, & me traita comme une petite fille, me faisant des caresses, & me disant d'un air badin que j'étois la plus jolie enfant du monde. Je me trouvai encore offensée de cette qualité; & prenant le ton d'une Héroïne de Roman, je lui parlai comme Astrée parle à Céladon, lorsqu'elle le veut bannir de sa présence. Il rit d'abord de ma colere & de ma fierté; mais me voyant toujours continuer sur le même ton, il en fut d'autant plus embarrassé, qu'il m'aimoit de meilleure foi. Il s'expliqua donc très-sérieusement, &

me dit d'une maniére qui m'étonna, qu'il étoit honteux de sentir à son âge la foiblesse qu'il avoit pour moi; mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, tout enfant que j'étois, que sa vie & son repos dépendoient de moi, & qu'il mourroit si je ne l'assurois que mon cœur étoit à lui. La maniére dont il prononça ces paroles, pénétra jusqu'au fond de mon cœur; & si j'avois eu un peu plus d'expérience, j'aurois bien connu qu'il ne m'étoit pas indifférent, & que je n'agissois plus par le même motif qui m'avoit obligé de le faire venir.

J'oubliai alors tout ce que les Romans m'avoient appris de la fierté de leurs Héroïnes: je me mis à pleurer; & lui demandant pardon de l'avoir fâché, je l'assurai que je lui donnois mon cœur, & que je ne lui dirois jamais rien qui pût le mettre en colere. Il fut ravi de me voir si touchée; & il continuoit à me persuader qu'il m'aimoit passionnément, quand notre conversation fut interrompue par l'arrivée de l'Abbesse. Il reprit devant elle ses airs badins; & me traitant de petite fille, il m'exhorta à être bien sage. Ce ne fut point par politique que je ne lui témoignai plus que la qualité de petite fille me déplaisoit, ce fut parce que je me sentois très- disposée à lui

pardonner tout, excepté son indifférence. Je craignois tant qu'il ne m'aimât point, qu'ayant trouvé moyen, avant que de nous quitter, de lui demander s'il étoit encore fâché, je l'obligeai à me jurer qu'il m'aimeroit toute sa vie.

C'est ainsi que je me livrois, sans le sçavoir, à la fatale passion qui a troublé depuis mon repos. Je n'avois souhaité de voir Blossac, que pour avoir la gloire de le soumettre à mes loix; & je me soumis tellement aux siennes, que je n'avois point d'autre plaisir que de penser à lui. Voilà où me conduisit insensiblement la vanité chimérique que les Romans m'avoient inspirée.

J'aimois sans connoître l'amour; & j'aimois d'autant plus, que j'ignorois ce que c'étoit que d'aimer. Mon ignorance m'empêchoit de combattre ce que je ne connoissois point. Dans les sentimens que j'avois pour Blossac, je ne voyois rien qui m'allarmât; & je n'avois garde de craindre des conséquences que je ne pénétrois point. Je ne m'étudiai plus qu'à lui plaire, & qu'à trouver les moyens de le voir souvent. Les Romans même qui avoient jusques-là fait mes délices, commencerent à m'ennuyer. Je n'approuvois point que leurs Hé-

roïnes prissent plaisir à maltraiter leurs Amans; & je blâmois d'autant plus leur fierté, que je comprenois moins qu'il y eût de la vertu à être fiére. Jusqu'où ne va-t-on pas quand on se livre sans précaution à un danger qu'on ignore, & qu'on aime ? Dès que j'étois seule, je composois des Lettres pour Blossac; & quoique je ne sçusse pas qu'il y eût du mal à tout ce que je faisois, je ne laissois pourtant pas de craindre terriblement qu'on ne s'en apperçût. Il étoit impossible que je prisse assez de précaution pour cela. On trouva quelques-unes des Lettres que j'avois écrites; on les porta à l'Abbesse, qui en fut extrémement surprise. Elle me fit appeller, & me demanda où j'avois appris à écrire de la sorte. Je ne sçûs que lui répondre, tant elle me parut en colere; & mon silence lui faisant croire que j'étois plus instruite & plus coupable que je ne l'étois en effet, elle me dit, qu'ayant été capable d'écrire de pareilles Lettres, je méritois d'être enfermée entre quatre murailles. Je me mis alors à pleurer, en lui disant que je n'avois pas crû qu'il y eût du crime à écrire de la sorte. Elle me répondit d'une maniére qui me fit connoître tout ce que j'avois ignoré; & je fus si honteuse de ce que j'avois fait, que

je crûs dans ce moment avoir autant d'aversion que j'avois eu de goût pour Blossac. De toutes les choses que me dit l'Abbesse, rien ne fit plus d'impression sur moi, que le reproche d'avoir laissé croire à un homme que je l'aimois. Elle me dit que c'étoit la derniére lâcheté; & que les filles qui en usoient ainsi, étoient méprisées des hommes mêmes dont elles vouloient se faire aimer.

Voilà ce qui me toucha véritablement; & j'eus moins d'horreur des désordres ausquels elle m'assuroit que je m'étois exposée, que de honte d'avoir fait une chose qui, à ce qu'on disoit, devoit me faire mépriser de la personne que j'aimois

Je résolus non-seulement de ne plus écrire à Blossac, mais de ne le plus voir. Je le promis à l'Abbesse, & je consentis même qu'on m'ôtât mon papier & mes plumes, afin de faire voir que j'avois envie de réparer par ma fierté, les avances dont on me faisoit, & dont je me faisois à moi-même de si honteux reproches.

L'Abbesse avoit sujet de croire par mon ingénuité & par ma soumission à ses conseils, qu'il n'y avoit que de l'innocence dans ce que j'avois fait. Mais elle étoit de ces gens qui ne manquent pas l'occasion

casion de se faire valoir, & qui cherchent à se donner aux dépens du prochain, la réputation d'avoir de la régularité & du zéle. Cette fille qui ne passoit pas pour la Supérieure du monde la plus exacte, informa mes parens de ce qui étoit arrivé, espérant qu'ils jugeroient par le compte qu'elle leur rendit de sa vigilance, qu'elle n'étoit pas d'humeur à souffrir le moindre désordre.

Ce fut la premiere atteinte que reçut ma réputation, & ce qui disposa tant de gens à juger mal de ma conduite, & c'est sans doute l'imprudence de cette Abbesse qui a causé tous mes malheurs. Si elle avoit sû ménager cette premiere faute, j'aurois peut-être dans la suite consenti à ce qu'on éxigea de moi pour la réparer.

Ma Mere jugea par ces Lettres, que j'avois du panchant à la galanterie. Cela joint aux autres raisons qu'elle avoit de me faire Religieuse, ils chargerent l'Abbesse du soin de me disposer à prendre ce parti-là.

L'Abbesse voyant ce que je faisois pour effacer la faute qu'elle m'avoit reprochée. crut que cette conduite étoit un effet de mon repentir ; elle ne savoit pas que la fierté en fût la cause, & que je n'avois cette fierté, que parce que je craignois d'être

méprisée de Bloſſac. Elle ne penſoit pas qu'une fille de treize ans fût capable de ce rafinement. Elle jugea que j'avois oublié Bloſſac ; & qu'étant revenue de mon entêtement, je me rendrois aux raiſons dont elle ſe voudroit ſervir pour me perſuader qu'il falloit néceſſairement que je me fiſſe Religieuſe.

Elle me dit que ma Famille ſavoit ce qui s'étoit paſſé entre Bloſſac & moi, qu'elle ne pouvoit plus, après cela, penſer à me marier, parce que perſonne ne voudroit épouſer une fille qui avoit eu à mon âge une galanterie ; que cette affaire avoit fait beaucoup de bruit, & me faiſoit tant de tort, qu'il n'y avoit plus pour moi d'autre parti à prendre que celui d'être Religieuſe. Enſuite elle me vanta les douceurs de la retraite, & me flatta enfin de l'eſpérance que je ſerois bien-tôt ſa Coadjutrice, & qu'elle me donneroit ſon Abbaye.

Je n'étois pas aſſez enfant pour ne pas voir qu'il y avoit de l'exagération dans ce qu'elle me diſoit : j'étois déja aſſez éclairée pour ſçavoir que tout ce qu'on me reprochoit étoit innocent ; & je compris aiſément par les ſermons de l'Abbeſſe, qu'on avoit envie que je fuſſe Religieuſe. Comme j'étois fort éloignée des ſentimens

qu'elle s'efforçoit de m'inſpirer, je lui répondis fiérement, que la galanterie dont elle parloit, n'étoit pas ſi criminelle qu'elle vouloit me le perſuader, & qu'elle ne m'empêcheroit pas de trouver des Partis. Mais quand même ce que vous me dites ſeroit véritable, lui dis-je, ſi mes Parens veulent abſolument que je prenne le Voile, je tâcherai du moins d'obtenir d'eux la liberté de l'aller prendre dans une autre Maiſon que dans celle-ci.

L'Abbeſſe étonnée de ma réponſe & de ma fermeté, eſſaya de m'adoucir, & m'aſſura qu'elle ne m'en parleroit plus.

Après cette converſation, je me ſentis un deſir violent de voir Bloſſac, & de l'inſtruire de tout ce que l'Abbeſſe m'avoit dit. Comme je ne doutois pas qu'il ne fût bien-aiſe de m'épouſer, & que c'étoit d'ailleurs un Parti qui me convenoit, je crûs devoir me rembarquer avec lui. J'oubliai la fierté dont je m'étois piquée, depuis que notre commerce avoit été découvert; & je n'appréhendai plus qu'il me mépriſât, en faiſant des avances qui m'étoient néceſſaires pour le rappeller. Ce fut ainſi qu'on me rendit à ma paſſion, par tous les ſoins qu'on prit de m'en détacher.

Il y avoit près de dix mois qu'il n'avoit

entendu parler de moi, depuis que je lui avois fait déclarer que je ne le voulois plus voir. Il avoit tâché de pénétrer le motif de mon changement ; mais enfin les Religieuses lui ayant dit que j'avois montré ses Lettres, & que je n'avois pensé qu'à me moquer de lui, il eut honte de m'avoir aimée. Il crut que j'étois un enfant, & que j'avois un caractére de légereté & de malice dont il devoit se défier. Dans cette pensée il résolut de m'oublier.

Il me croyoit donc indigne de ses soins, lorsque je trouvai le moyen de lui faire dire que je voulois lui parler, & que je le priois de venir déguisé à un Parloir, où je lui promettois de me trouver à l'heure que je lui marquois. Il reçut ce Message en riant, & me fit dire par la personne que je lui avois envoyée, qu'il me verroit quand je serois devenue plus raisonnable.

Quel fut mon dépit, quand on m'apporta cette réponse ! Je commençai à croire ce que l'Abbesse m'avoit dit, que les personnes de mon sexe ne pouvoient faire des avances sans être méprisées.

Je ressentis tout ce qu'une personne naturellement vaine peut éprouver de mortifiant, quand sa vanité est humiliée à ce point-là. Je ne savois quelle résolution pren-

dre pour ſortir du trouble où j'étois. Tantôt pour me venger d'un perfide dont je me croyois mépriſée, je ſongeois aux moyens de lui arracher la vie ; & bientôt condamnant une réſolution ſi violente, je voulois aller me jetter à ſes pieds pour le regagner par mes larmes. Enfin, il me paſſa par l'eſprit mille idées extravagantes que la lecture des Romans m'avoit inſpirées, & que ma jeuneſſe fortifioit.

Après avoir paſſé deux ou trois mois dans ce triſte état, je tombai dans une langueur dont les Religieuſes ignoroient la cauſe. J'admire la diſcrétion que j'eus alors : je ne fis confidence à perſonne de mes chagrins. Ma vanité me rendit diſſimulée, & j'étois trop humiliée à mes yeux, pour vouloir encore m'humilier aux yeux des autres.

A la fin, accablée d'ennui, & ne ſachant à quoi me réſoudre, je fis ſemblant d'avoir du goût pour la vie Religieuſe.

Le changement qui parut dans ma conduite, étonna l'Abbeſſe & les Religieuſes, qui prirent pour un effet de la Grace ce qui n'étoit dans le fonds que la ſuite du déréglement d'un cœur trop attaché à ce qu'il aimoit. Jamais on n'a eu plus d'ardeur que j'en témoignois de prendre le Voile, parce

que je mourois d'impatience d'éprouver si un pareil sacrifice ne feroit point revenir Blossac, & d'un autre côté j'envisageois l'honneur que me feroit dans le monde une si belle action.

Dès que ma famille fut instruite de mon dessein, elle me pressa de prendre l'habit. Après les démarches que j'avois faites, je ne pouvois plus reculer. Cependant je trouvai un expédient qui suspendit l'exécution d'un dessein qui commençoit à m'effrayer. Je dis à mes Parens que je ne trouvois pas qu'on vécût assez régulierement dans l'Abbaye où j'étois; & que voulant tout de bon renoncer au monde, mon intention étoit de choisir celui de tous les Couvens qui passoit pour le plus austere.

Je n'eus pas plutôt déclaré que je voulois aller dans une autre maison, que l'Abbesse & les Religieuses tâcherent de me détourner du dessein de prendre l'habit. Elles me dirent que je n'étois point propre au Couvent, & même quelques-unes me confierent les déplaisirs secrets qu'elles avoient dans la retraite.

J'attribuai ces conseils à l'irrégularité de leur conduite, & je ne fus pas fâchée d'avoir encore cette nouvelle raison de sortir de leur Abbaye. Je continuai à demander

qu'on me conduisît dans dans un autre Couvent ; ma mere me donna cette satisfaction. Je quittai l'Abbesse & l'Abbaye, sans savoir pourtant si je devois m'affliger ou me réjouir.

Les Religieuses que je venois de quitter, ne me virent pas plutôt hors de leur maison, qu'elles dirent charitablement que j'étois une coquette dont elles étoient ravies d'être défaites ; & elles ne manquerent pas d'apprendre à ceux qui l'ignoroient, la prétendue galanterie que j'avois eûe.

D'abord que je fus arrivée au Couvent que j'avois choisi, comme je n'avois pas encore quinze ans, & que d'ailleurs les Religieuses étoient instruites de tout ce qu'on avoit dit de moi, elles jugerent à propos de différer de me mettre au Noviciat, & me donnerent seulement l'habit & la qualité de Postulante.

Ce Couvent me parut bien différent de l'autre ; on y vivoit dans une régularité parfaite. Chaque Religieuse paroissoit contente de son état ; je voyois regner parmi elles une sainte émulation. Enfin, elles remplissoient tous leurs devoirs avec beaucoup d'exactitude. L'opinion qu'on avoit de leur sainteté, ou, si l'on veut, leur sainteté même, attiroit chez elles les Dames

les plus qualifiées ; & elles s'étoient tellement accoûtumées à n'en pas fréquenter d'autres, qu'elles ne vouloient avoir aucun commerce avec des femmes de Robe. Elles affectoient encore dans toutes les Fêtes qu'elles célébroient, d'avoir toûjours des Prélats pour Officians, & de n'entendre jamais que les plus fameux Prédicateurs. Je ne sçai si cette affectation est exemte d'orgueil & de tout soupçon de vanité.

Il semble qu'étant aussi vaine que je l'étois, j'aurois dû m'accommoder d'un Couvent où je trouvois de la vanité ; mais outre que j'avois peu de vocation, je méprisois cette vanité ridicule qui ne sacrifie qu'au rang & qu'à l'éclat. J'étois seulement idolâtre de celle qu'inspirent la beauté & le mérite, & plus encore de celle de se voir adorée d'une personne qu'on aime.

Je conservois toujours un vif souvenir du mépris que je croyois que Blossac avoit pour moi ; & je ne faisois, comme j'ai déja dit, éclater le dessein de me faire Religieuse, que pour voir si cet éclat ne le réveilleroit point ; mais je n'en entendois point parler, & cependant le jour destiné à ma prise d'habit s'approchoit.

Mon Pere me vint voir quelques jours auparavant ; & m'ayant demandé si j'étois véritablement

véritablement dans la résolution de prendre le Voile, je ne lui répondis que par mes larmes. Il comprit tout ce que je n'osois lui apprendre. Il me dit qu'il étoit bien aise que je n'eusse point autant d'ardeur qu'on lui avoit voulu persuader que j'en avois pour un état qu'il ne pouvoit me permettre d'embrasser, ayant résolu de me marier avec un homme qu'il m'avoit choisi. Il me représenta que ce mariage accommodoit ses affaires, & qu'il étoit venu pour m'en parler. Il ne me nomma point le mari qu'il me destinoit; il m'apprit seulement que c'étoit un homme avec lequel je vivrois contente, qui avoit de la naissance & du bien; mais qu'il falloit terminer la chose promptement, & en dérober la connoissance à ma mere; parce que quelque avantageux que fût le Parti qui se présentoit, elle s'opposeroit à mon mariage, ayant autant d'aversion qu'elle en avoit pour moi, & voulant absolument me faire Religieuse. Il me dit ensuite, que pour achever mon mariage de la maniere qu'il le souhaitoit, il avoit dessein de me faire enlever. Il m'expliqua alors toutes les mesures qu'il avoit prises pour cela.

Je n'aurois pas consenti si facilement au dessein de mon pere, si je ne me fusse pas

imaginé dans ce moment, que le mari dont mon pere me parloit, pourroit bien être Bloſſac. Il me reſtoit encore dans la tête des idées romaneſques ; & je crûs que Bloſſac vouloit prendre pour m'épouſer une maniére galante, qui ſeroit d'autant plus de mon goût, que j'en ſerois plus agréablement ſurpriſe. Je demandai pourtant à mon pere ſi c'étoit lui. La maniére dont mon pere refuſa de s'expliquer, acheva de me perſuader que c'étoit Bloſſac qui devoit m'épouſer. Je prenois tant de plaiſir à me l'imaginer, que je n'oſai preſſer davantage mon pere, de peur d'apprendre que je me trompois. Je lui dis que je ferois tout ce qu'il voudroit. Ainſi, pendant que ma mere diſpoſoit toutes choſes pour me faire prendre le Voile, mon pere, de ſon côté, ſongeoit à me faire enlever. Il n'eſt peut-être jamais arrivé que cette fois-là, qu'on ait préparé en même-tems deux cérémonies ſi différentes pour la même perſonne.

Quelques jours après la converſation que j'avois eûe avec mon pere, il revint au Couvent. Ma mere étoit avec lui ; il lui dit qu'il falloit que je ſortiſſe, pour lui donner la conſolation de m'embraſſer pour la derniere fois. Ma mere y conſentit, je ſor-

tis ; & mon pere me prenant par la main, pendant que ma mere entretenoit les Religieuſes, me conduiſit dans la cour. En même-temps, trois hommes s'approcherent de moi ; & me prenant entre leurs bras, ils me portérent juſqu'à la porte, & là me jetterent dans un caroſſe à ſix chevaux. Le Cocher toucha en même-temps, & me ſépara de mon pere.

Il rentra bruſquement dans le Parloir, où ma mere entretenoit les Religieuſes ; & affectant un air plein de douleur & de colére, il conta mon enlevement comme il voulut ; enſuite, diſant qu'il alloit courir après mes raviſſeurs, il monta dans ſon caroſſe, & laiſſa ma mere dans une ſurpriſe extrême, & tout le Couvent dans l'émotion que pouvoit cauſer une pareille avanture.

Ma mere qui ne ſoupçonnoit point que mon pere y eût quelque part, accuſa Bloſſac d'en être l'auteur, & jura qu'elle alloit tout mettre en uſage pour avoir raiſon de cette violence.

Mon pere, qui ſavoit mieux que perſonne, ce que j'étois devenue, fit faire pluſieurs tours à ſon caroſſe ; & puis le renvoyant à ma mere, il lui manda qu'il alloit prendre la poſte pour courir après moi par la

route qu'on lui avoit dit que j'avois prise.

Cependant le carosse dans lequel j'étois alloit toujours à toute bride, & ne s'arrêta qu'à l'entrée de la nuit, dans un lieu que je ne connoissois pas, & où mon pere vint nous trouver une heure après que nous y fûmes arrivés.

Je ne pus pendant le chemin, savoir qui étoient la Dame & les trois hommes qui m'accompagnoient ; ils répondoient à toutes mes questions, *que mon pere y satisferoit lui-même.*

Dès qu'il fut arrivé, il me dit que la Dame étoit une de ses amies qu'il avoit priée de m'accompagner, pour faire les choses avec plus de bienséance ; & que les trois hommes étoient des domestiques fidéles ; mais pourtant qu'il ne me quitteroit point qu'il ne m'eût mise entre les mains de mon mari, qui demeuroit dans une Ville qu'il me nomma, & où il avoit son bien. Cela ne s'accordoit point avec l'imagination que j'avois eûe que cet époux pouvoit être Blossac ; & commençant à m'appercevoir que je m'étois trompée, je conjurai mon pere d'avoir pitié de moi, & de ne me pas sacrifier à un homme pour lequel, peut-être, je n'aurois point d'inclination. Il me répondit que je prisse patience, & que je

ſerois contente. Nous continuâmes le voyage; & je ne ſai comment je pûs réſiſter aux inquiétudes mortelles dont j'étois agitée, quoique je ne déſeſpéraſſe point de trouver dans mon mari un homme capable de me faire oublier Bloſſac.

Je remarquois pendant le voyage, qu'un des hommes qui m'accompagnoient s'appliquoit fort à me conſidérer & à me plaire; mais je n'avois garde de deviner que ce fût le mari qu'on me deſtinoit; c'étoit pourtant lui. Quand nous fûmes à une demie journée de la Ville où nous allions, il nous quitta ſans ſe faire connoître. Dès qu'il fut parti, mon pere me demanda ce que j'en penſois, & s'il ne me paroiſſoit pas bien fait; il me fit cette queſtion d'une maniére qui m'apprit par avance ce qu'il m'alloit dire. Je ne lui répondis rien là-deſſus, de peur de faire une réponſe qui ne lui fût pas agréable. Je ne ſai s'il s'apperçut que je n'avois pas trouvé cette perſonne fort à mon gré; mais après m'avoir avoué que c'étoit le mari qu'il me deſtinoit, il me dit qu'il ne nous avoit quittés que pour revenir au-devant de nous dans un état plus digne de ſa qualité. Qu'une fille eſt à plaindre quand ſes parens ne cherchent que leur intérêt en l'établiſſant!

Je vais dire les raiſons que mon pere avoit de me ſacrifier à ce Gentilhomme.

Il étoit fils d'un Conſeiller du Parlement de ſa Province ; n'ayant point d'inclination pour la Robe, il avoit acheté une grande Terre, dans l'intention de la faire ériger en Marquiſat. Son deſſein n'étant pas ſans difficulté, il eut recours à mon pere, qui avoit été autrefois intime ami du ſien, & qui par ſon crédit lui fit obtenir ce qu'il deſiroit. Son bien étoit conſidérable ; & c'étoit ſans doute un parti avantageux pour une fille à qui l'on ne donnoit rien en mariage.

Une autre raiſon encore plus importante preſſoit mon pere de me marier ; il ſe trouvoit redevable à la ſucceſſion de ce Gentilhomme, d'une ſomme très conſidérable ; & il avoit ſi bien ménagé les choſes, que mon mariage devoit éteindre cette dette. Mon pere ne me fit pas d'abord tout ce détail, il ſe contenta de me dire qu'il étoit ruiné, ſi je n'avois la complaiſance de faire ce qu'il ſouhaitoit. Mais quand il vit que je le conjurois de ne point hâter mon mariage, il jugea à propos de m'apprendre tout ce que je viens de dire, y ajoûtant encore cette circonſtance, que ma mere avoit toujours

ignoré cette dette, & qu'il seroit au désespoir qu'elle vînt à sa connoissance.

Je ne me plaignis point à mon pere de ce qu'il cherchoit par mon mariage à mettre ordre à ses affaires; mais je ne pus m'empêcher de lui dire, que j'étois fâchée qu'il ne m'eût pas plutôt appris l'intérêt qu'il avoit de me marier, parce que j'étois persuadée que si on avoit voulu me donner au Marquis de Blossac, il auroit été assez généreux pour s'obliger, en m'épousant, de payer cette dette. Mon pere se mit à rire, & me dit en m'embrassant: Ma pauvre enfant, tu ne connois guéres le monde, nous ne sommes pas dans un siécle où les gens de qualité achetent une femme si cher.

Je lui repartis qu'il ne connoissoit pas Blossac, & que s'il vouloit, avant que de me marier, lui faire la proposition de m'épouser aux mêmes conditions qu'il me donnoit à un autre, je ne doutois point qu'il ne les acceptât.

Je parlois ainsi de Blossac, parce que je l'aimois. Ne pouvant me cacher à moi-même l'attachement que j'avois pour lui, j'essayois au moins de me persuader qu'il en étoit digne par toutes les bonnes qualités que je m'imaginois qu'il avoit; & jugeant

de ses sentimens par les miens, je le croyois capable de vouloir m'obtenir à quelque prix que ce fût. C'est ainsi que j'oubliois le mépris dont je l'avois accusé jusques-là; & j'avois encore assez de vanité pour me flater qu'il n'auroit pas souffert tranquillement que j'épousasse un autre, s'il eût été instruit de ma destinée. Je priai mon pere de me permettre de lui écrire, & de différer mon mariage jusqu'à ce que j'eusse reçû sa réponse. Mon pere me dit que j'étois un enfant; & l'on voit bien qu'il falloit que je le fusse, pour me persuader qu'un homme dont il y avoit si long-temps que je n'avois oüi parler, voudroit m'acquérir aux dépens de son bien: mais telles ont été dans la suite de ma vie les vaines espérances dont je me suis flatée; j'ai toujours eu bonne opinion de ceux qui m'ont aimée.

Cependant mon mari arriva avec un cortége magnifique. J'avoue qu'il me sembla dans cet état tout autre qu'il ne m'avoit paru pendant le chemin: après l'avoir quelque temps considéré avec attention, je ne me sentis plus de répugnance à lui donner la main; & faisant de nécessité vertu, je ne songeai plus qu'à jouir de ma fortune.

Nous ne fîmes de séjour dans la Ville où nous arrivâmes, qu'autant qu'il en fallut pour faire les préparatifs de ma Nôce. Je fus visitée de toute la Ville; & comme mon pere m'accompagnoit, personne ne s'avisoit de croire qu'il avoit fallu m'enlever pour faire ce mariage.

Dès que nous fûmes mariés, nous allâmes à la Terre de mon mari, où mon pere me laissa, ayant tous les sujets du monde de croire que je serois heureuse. Il avoit avant son départ écrit à ma mere qu'il avoit enfin trouvé mon ravisseur, & qu'il l'avoit obligé de m'épouser; qu'après tout j'avois été plus heureuse que sage, puisque je m'étois fait enlever par un homme qui avoit beaucoup de bien, & qui ne manquoit pas de naissance.

Mon pere me fit trouver bon qu'il écrivît de la sorte à ma mere, & qu'il fist rouler sur moi l'affaire de mon enlevement. Ce fut encore une nouvelle preuve qu'on donnoit contre ma réputation, & dont je ne vis pas assez les conséquences. Personne ne douta, sur la Lettre de mon pere, que je ne me fusse fait enlever; & on me trouva d'autant plus habile en ces sortes de matiéres, qu'on ignoroit que je connusse mon mari. D'ailleurs, l'inclination que j'avois

auparavant marquée pour Bloſſac, rendit vraiſemblable tout ce que mon pere manda : on ne fut point ſurpris que j'euſſe eu l'adreſſe de ménager à ſeize ans un mariage qui étoit la ſeule reſſource contre la néceſſité où je me voyois réduite de me faire Religieuſe.

Ce fut ainſi que, ſans l'avoir méritée, j'eus tout l'honneur, ou plutôt toute la honte de cette affaire ; on admira mon eſprit, mais on ne jugea pas avantageuſement de ma ſageſſe & de ma conduite. L'hiſtoire de cet enlevement fit long-temps le ſujet des converſations de Paris, & tout le monde la racontoit différemment. L'idée qu'on avoit de mon eſprit, à conduire une intrigue galante, mit mon pere à couvert des ſoupçons qu'on auroit pû avoir contre lui. Mais la maniére dont on diſoit généralement que la choſe s'étoit paſſée, étoit ſi éloignée de la vérité, que je ne me ſerois pas reconnue ſi j'en avois oüi faire le récit ; car il n'y a ſorte de déguiſement qu'on ne m'ait fait employer pour m'échaper du Couvent. Et j'ai été ſurpriſe qu'un Auteur ait oſé dire dans un Livre, où il a eu la bonté de me nommer, que je m'étois déguiſée en homme, ayant pris pour me ſauver les habits d'un Jardinier. Lorſqu'on

donne le moindre fondement à la médiſance, elle ſe croit autoriſée à publier tout ce que la malignité oſe inventer ; & je ſuis aſſurée que tant d'hiſtoires ſcandaleuſes qu'on fait tous les jours des perſonnes de mon ſexe, ne ſont que les effets de cette malignité. Mais il n'eſt pas temps encore de faire ces réflexions : j'ai bien d'autres avantures à raconter, par leſquelles on verra que la médiſance m'a moins encore épargnée, quoïque je n'aye jamais été plus coupable.

Un des premiers à qui l'hiſtoire de mon enlevement & de mon mariage fut racontée dans toutes les circonſtances malicieuſes dont il avoit plû au Public de l'embellir, fut Bloſſac. En apprenant cette avanture, il ſembla ſe repentir d'avoir refuſé de ſe trouver au rendez-vous que je lui avois propoſé, comme je l'ai dit. Il n'avoit point eu d'autres raiſons de ceſſer de me voir, que le bruit que nos Lettres avoient fait ; & ne croyant pas qu'à l'âge où j'étois, j'euſſe aſſez de diſcrétion & de conduite pour prendre tous les moyens dont nous pouvions nous ſervir pour nous voir, il avoit réſolu d'attendre que je fuſſe plus raiſonnable : & d'ailleurs il n'étoit pas fort content de moi, parce qu'il s'imaginoit toujours

que c'étoit moi qui avois inſtruit l'Abbeſſe de notre galanterie. Ce fut là du moins ce qu'il me dit dans la ſuite pour s'excuſer : Pour moi je ſuis perſuadée, par ce qui arriva depuis, qu'il avoit dès ce temps-là ceſſé de m'aimer ; & que ſon amour ne ſe réveilla que quand le bruit de mon enlevement lui eut fait connoître que j'étois moins enfant qu'il ne penſoit.

Quoi qu'il en ſoit, dès qu'il eut appris que j'étois mariée à un homme fort au-deſſous de ſa qualité, & même moins riche que lui, il réſolut de me venir chercher, ne pouvant oublier la maniére dont je lui avois témoigné autrefois que je voulois être à lui. Il venoit quelquefois dans la Province où je faiſois mon ſéjour, parce que ſon grand-pere en avoit été le Gouverneur, & qu'on y avoit pour ſon nom & pour ſa perſonne beaucoup de reſpect & de conſidération.

Fin du Livre premier.

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SECOND.

PENDANT que Bloſſac ſongeoit à revenir à moi, je n'étois occupée que du ſoin de plaire à mon mari : Il me ſembloit que je n'aimois que lui, quoiqu'à la vérité je découvriſſe tous les jours dans ſa perſonne & dans ſes maniéres des défauts qui balançoient mon inclination. C'étoit un homme naturellement fort débauché, & qui préféroit le vin & la bonne chere à tous les autres plaiſirs. Il s'enyvroit ſouvent, & dans cet état il me diſoit mille choſes déſobligeantes : Il me reprochoit qu'au lieu de lui apporter du bien, j'étois cauſe qu'il s'étoit défait de ſes meilleurs

fonds ; & d'ordinaire il me faisoit ce reproche en public. Il n'y avoit personne qui ne le blâmât & qui ne prît mon parti dans ces momens ; mais l'injure ne laissoit pas de m'être toujours nouvelle : je la dissimulois pourtant si bien, que je ne lui donnois aucun lieu de m'accuser de manquer de complaisance & de considération pour lui. Je menois à la campagne une vie assez retirée : j'y voyois un homme du voisinage qui avoit de la science & de l'esprit ; (c'étoit Monsieur de Balzac :) il me mit dans le goût de la lecture & de l'étude, & par ses conseils je m'attachai à lire des Livres plus solides que ceux que j'avois lû jusqu'alors ; je me trouvai même assez de disposition pour apprendre les Langues, & à écrire avec un peu plus d'éxactitude que ne le font la plûpart des femmes ; cela me divertissoit, & me faisoit beaucoup d'honneur dans la Province : j'y devins l'arbitre des Ouvrages d'esprit. On juge bien que recevant tous les jours des Vers qu'on soûmettoit à ma critique, on m'en envoyoit quelquefois de composés à ma louange ; & parmi nos beaux esprits, j'en trouvois quelques-uns qui me faisoient l'amour en Vers. Je ne recevois rien de leur part dont mon mari n'eût connoissance ; & je ne m'ap-

percevois point qu'il eût du penchant à la jalousie. Mais je ne jouis pas long-temps de ce repos. Quelqu'un lui apprit qu'ayant à peine douze ans, j'avois écrit à Blossac des Lettres de galanteries qui avoient fait beaucoup de bruit : il s'imagina qu'ayant marqué de si bonne heure du penchant à l'amour, je le conservois toujours ; & voyant d'ailleurs, par les reproches qu'il se faisoit à lui-même de la maniere dont il en usoit avec moi, que je n'avois pas sujet de l'aimer, il se mit dans l'esprit qu'il falloit que j'eusse quelque attachement.

Il ne tarda guéres à savoir de qui il devoit être jaloux. Blossac arriva dans la Province, accompagné de quelques uns de ses amis : il me vint voir avec eux. J'étois seule dans le Château : je ne puis exprimer de quels mouvemens je me sentis agitée quand je vis un homme qui m'avoit été si cher. Il me parut de son côté aussi embarrassé que je l'étois. Après les premiers complimens, ses amis louerent la situation & la beauté du Château, & demanderent à voir les appartemens. Blossac s'écarta d'eux adroitement ; & ayant trouvé moyen de me parler en particulier, il m'apprit, dans les termes du monde les plus touchans, qu'il m'avoit toujours aimée, & que je ne

pouvois sans injustice lui ôter le cœur que je lui avois donné autrefois. J'eus la force de le conjurer de ne plus penser à moi, ou du moins de ne me revenir jamais voir; & je n'oubliai pas de lui défendre de m'écrire, parce que je lui avouai que je craignois que mon mari ne jugeât pas avantageusement du commerce que nous aurions ensemble.

Pendant que nous nous entretenions, mon mari arriva, & il ne tint qu'à lui de s'appercevoir que nous avions Blossac & moi les larmes aux yeux. Je crois qu'il remarqua bien le désordre où nous étions; mais il dissimula, & fit assez bien le reste du jour les honneurs de chez lui.

Le Marquis de Sauvebeuf étoit un de ceux qui accompagnoient Blossac. Sauvebeuf ressembloit beaucoup aux jeunes gens de ce temps-ci; il étoit étourdi, & prenoit plaisir à parler des femmes sans discrétion. Je ne sçai s'il avoit appris que j'avois eu du penchant pour Blossac, ou si ce fut seulement pour se réjouir aux dépens de mon mari; mais il affecta pendant toute la conversation, de lui dire que j'étois la plus belle femme qu'il eût vû de sa vie, & qu'il lui avouoit franchement qu'il se seroit attaché à moi, si je n'eusse pas demeu-

ré

té dans une Province si éloignée. Comme Sauvebeuf ne parloit pas sérieusement, mon mari ne s'en offensa point. Quand je vis que mon mari sembloit entendre assez bien la raillerie, pour lui ôter la jalousie qu'il avoit de Blossac, je résolus imprudemment d'avoir beaucoup d'honnêteté pour Sauvebeuf, & de paroître même avoir envie de lui plaire. Je fis une grande imprudence, Blossac en fut jaloux. Mon mari en fortifia ses soupçons, Sauvebeuf m'aima, & tous trois me crurent la femme du monde la plus coquette.

Après que notre compagnie nous eut quitté, mon mari cessa de se contraindre, & commença à me reprocher ce que j'avois fait pour Blossac autrefois, & ce que je venois de faire pour Sauvebeuf; & m'accusant ensuite d'être ce que je n'étois pas, il me jura qu'il ne seroit point la dupe de mes galanteries, & que je ne sortirois jamais du Château.

Quelques jours après, il fit semblant d'avoir surpris une Lettre de Blossac qui confirmoit ses soupçons. Il avoit eu la malice de la composer lui-même; mais je ne savois ce que j'en devois croire. Car après tout, malgré la défense que j'avois faite à Blossac de m'écrire, je craignois qu'il n'eût

hazardé une Lettre, & je me trouvois dans un étrange embarras.

Je dirai ici, avec la sincérité dont je veux écrire ces Mémoires, que ce qui m'occupoit le plus dans les tristes réfléxions que je faisois sur ma destinée, n'étoit pas ce que la jalousie de mon mari me faisoit craindre ; c'étoit la suite d'un amour que j'avois senti autrefois, & qui s'étoit alors emparé de mon cœur. Je prenois plus de plaisir à penser que j'étois aimée de Blossac, que je n'avois peur du ressentiment de mon mari. Je pardonnois même à Blossac l'imprudence que je croyois qu'il avoit eûe de m'écrire ; & enfin tout ce qui sembloit m'assurer de sa fidélité, faisoit sur moi plus d'impression que les périls ausquels il m'exposoit. Je dirai toutefois avec la même sincérité, que quelque occupée que je fusse de ma passion, je ne conçus aucun dessein cnotraire à mon devoir. Je m'étois même préparée à tout ce qu'il plairoit à mon mari de me faire souffrir ; & je n'espérois point d'autre bonheur, que d'avoir pour lui une complaisance aveugle, & de conserver dans le fonds de mon cœur le plaisir secret d'en aimer un autre ; avec d'autant plus de fidélité, que j'étois plus résolue de ne rien accorder à ma passion. De

quelle vertu aurois-je donné l'exemple, si j'avois eu un mari plus raisonnable ? Mais il me ménagea si peu, & prit tant de soin de me décrier, que le dépit que j'en eus, me fit perdre quelque chose de la délicatesse de mes sentimens. Je crus que je pouvois chercher un moyen d'assurer mon repos, pourvû que je n'eusse rien à me reprocher.

La maniére dont mon mari en usa avec moi, donna lieu à tous les bruits qui coururent alors. On crut qu'il ne me traitoit pas ainsi sans raison ; on dit même que dans la visite que j'avois reçûë de Blossac, mon mari nous avoit tous deux surpris dans un tête-à-tête.

Mon mari crut cette médisance, & s'imagina qu'il me devoit traiter comme si j'eusse été coupable: la crainte d'être opprimée, me fit songer au moyen le plus prompt de me tirer de ses mains. Nous prîmes une de mes filles & moi des habits de Paysannes ; & nous mêlant parmi des Ouvriers qui travailloient au Château, nous en sortîmes avec eux à l'entrée de la nuit, & nous nous rendîmes dans un lieu où un Valet que j'avois gagné, nous attendoit avec des chevaux.

Après avoir marché toute la nuit, nous

arrivâmes le lendemain à une Abbaye dont l'Abbesse m'avoir offert un asyle. Dès que j'y fus arrivée, j'écrivis à mon mari, pour me plaindre de ce qu'il m'avoit obligé de prendre la fuite, & à mon pere pour l'informer des raisons que j'avois eûes de quitter mon mari. Je les priai l'un & l'autre de vouloir examiner sans passion, si j'avois mérité de pareils traitemens. Je fus bien tentée aussi d'écrire à Blossac ; mais j'eus la force d'y résister, craignant que ma Lettre ne fût interceptée & ne servît à me faire passer pour coupable, dans un temps où j'avois tant d'intérêt de paroître innocente.

Mon mari ne me fit point de réponse ; mais mon pere me manda que j'avois eu tort de le quitter ; qu'il alloit lui écrire, pour l'obliger de me reprendre, & qu'il ne tarderoit pas à venir bientôt lui-même me remettre entre ses mains.

Qu'il est aisé aux gens qui ne voyent les malheurs des autres que de loin, de prendre le parti que prit alors mon pere ! Je fûs si mal satisfaite de sa Lettre, que je lui fis réponse que je mourrois plutôt que de retourner chez un mari, qui ayant été le premier à accuser sa femme d'un désordre dont il savoit bien qu'elle étoit innocente,

s'étoit acquis par là un droit de la maltraiter quand il lui plairoit.

Mon pere, pour m'appaiser, & en même-temps pour me représenter que j'avois tort, m'envoya une Lettre que mon mari lui avoit écrite, par laquelle il se plaignoit seulement du peu d'amour que j'avois pour lui, sans dire un mot des soupçons qu'il m'avoit marqués, protestant au contraire qu'il m'avoit toujours adorée, il juroit qu'il n'épargneroit rien pour me faire oublier les sujets qu'il pouvoit m'avoir donnés de me plaindre de lui.

Mon pere fut touché de la tendresse qui paroissoit dans cette Lettre, & d'abord j'en fus moi même attendrie, tant j'avois peu le cœur mauvais, & tant il auroit été aisé à mon mari de bien vivre avec moi, s'il eût voulu. Mais enfin, en relisant sa Lettre j'en remarquai l'esprit, & je vis bien que sa douceur n'étoit qu'un artifice pour me surprendre. Cela m'affermit plus que jamais dans le dessein de ne point retourner chez lui.

Cependant ma réputation étoit cruellement attaquée : je connus alors, que de tous les partis que puisse prendre une femme innocente ou coupable, le plus mauvais est de sortir de la maison de son mari.

Mais après tout, quelque contraire que fût ce parti à ma réputation, il sembloit nécessaire à mon repos, & je croyois que mon repos devoit m'être plus cher que ma gloire. C'étoit sans doute une illusion, car on ne peut perdre l'un sans l'autre, & il ne faut pas qu'une honnête femme espére de repos, quand elle néglige le soin de sa gloire, ce sont les extrêmités où nous réduit le mariage. Eh! qui est-ce qui voudroit s'y engager, si l'on considéroit qu'il n'y a point d'autre reméde pour une femme malheureuse, que de souffrir sans oser même ni se plaindre de ses souffrances, ni chercher les moyens de s'en délivrer?

Mais comme en me mariant je n'avois pas compris que je dûsse me rendre malheureuse, je ne m'attachai qu'à me mettre en liberté ; & je puis dire même, que moins je voyois de fondement aux bruits qu'on répandoit contre ma gloire, plus je sentois de résolution & de courage à les mépriser. Mais aussi j'avoue qu'à force d'être persuadée qu'on avoit mauvaise opinion de moi, je m'accoûtumai à faire moins de scrupule des apparences qui pouvoient la confirmer. Je ne songeois qu'à me conserver innocente, c'étoit toute la vertu & tout le mérite que je me proposois ; & ma

délicateſſe n'alloit point juſqu'à vouloir exactement paroître telle que j'étois, ſoit que je déſeſpéraſſe d'y réuſſir, ou que l'amour de mon repos me fît paroître cette délicateſſe hors de ſaiſon. Mais enfin, ce ne fut que l'opiniâtreté qu'on eut à me décrier, qui me mit dans cette diſpoſition. Je ſouhaite que les femmes qui ſe trouveront dans les mêmes circonſtances, ne ſuivent pas mon exemple, ſi toutefois il y en a quelqu'une qui puiſſe faire autrement.

Pour marquer à mon pere que la Lettre de mon mari étoit pleine d'artifice, je lui fis un nouveau détail de ſes mauvais traitemens & des menaces qu'il m'avoit faites, & je le conjurai de ne me point mettre au déſeſpoir, en m'obligeant de retourner chez lui. Il eſt vrai que les mauvais traitemens dont j'accuſois mon mari, n'étoient pas aſſez forts pour autoriſer ma ſéparation; mais ils ne m'étoient pas moins ſenſibles. Je ne pouvois penſer ſans frémir, qu'il m'avoit menacé de me tenir enfermée dans le Château, ni me ſouvenir ſans colere de toutes les paroles injurieuſes dont il avoit accompagné ces menaces. D'ailleurs, je ne croyois point qu'il fallût attendre à l'extrêmité pour être ſéparée d'un

mari, & je me souciois peu que ce fût la Justice ou mes parens qui m'en séparassent ; pourvû que j'en fusse séparée.

J'appris que mon pere, au lieu de me faire réponse à ma derniere Lettre, se disposoit à exécuter ce qu'il m'avoit mandé ; c'est-à-dire, à me rendre à mon mari. Ma mere d'un autre côté, qui craignoit extrêmement que je ne retournasse à Paris, & que je ne lui fusse à charge, m'écrivit des Lettres pressantes, dans lesquelles elle me donnoit d'admirables leçons, qu'elle auroit eu je croi bien de la peine à pratiquer, si elle eût été en ma place.

Cela me fit prendre un parti auquel j'avois d'abord résisté, mais qui après tout étoit celui qui me flattoit le plus, & dont la pensée même me consoloit au milieu de tant d'embarras & de troubles. J'écrivis à Blossac, & lui rendis compte de l'état où j'étois, lui demandant ses conseils & son secours. Comme je craignois toujours qu'on ne surprît ma Lettre, je n'y laissai rien échapper qui marquât que je l'aimois. Je paroissois seulement avoir recours à lui comme à un ami généreux, ne sachant à qui m'adresser. Cette précaution acheva de me ruiner dans son esprit, ou plutôt servit de prétexte à son inconstance ; car il est certain

certain que s'il m'eût toujours aimée, il ne m'auroit point fait une querelle du peu de passion que je lui marquois, parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois avec prudence écrire autrement dans les circonstances où je me trouvois.

J'ai déja dit qu'il avoit eu de la jalousie des honnêtetés que j'avois faites à Sauvebeuf. Cette jalousie s'étoit fortifiée par tous les bruits que mon mari avoit répandus de moi; car parmi les gens avec lesquels il m'accusoit d'avoir des commerces, le nom de Sauvebeuf n'étoit pas oublié, & c'étoit même assez pour donner de la vrai-semblance à la calomnie, que de nommer un homme, qui passoit en ce temps-là pour un de ceux qui avoient le plus d'intrigues.

Blossac ne trouvant point dans ma Lettre le stile dont je lui avois écrit autrefois, me crut changée, & jugea que ce n'étoit ni par inclination, ni par préférence que je m'adressois à lui, mais par pure nécessité. Il ne fut ni assez tendre amant, ni assez généreux ami pour me servir. Il me fit la réponse du monde la plus seche & la plus offensante; il me reprocha ma mauvaise conduite, & le panchant qu'il m'accusoit d'avoir à la galanterie. Hélas! Il oublioit

que c'étoit lui qui m'avoit inſpiré ce panchant ; & ſa perfidie alla juſqu'à me faire un crime de ce que je ne pouvois me reprocher que pour lui.

Je relus ſa Lettre dix fois, ſans pouvoir me perſuader qu'il eût été capable de m'écrire de la ſorte ; mais n'en pouvant douter, je ceſſai dès ce moment d'avoir pour lui, je ne dis pas ſeulement la moindre inclination, mais encore la moindre eſtime. Je fus étonnée d'avoir attendu ſi tard à le connoître, & je me repentis de n'avoir pas pris le parti de le mépriſer dès le temps qu'il avoit refuſé de ſe trouver au rendez-vous dont j'ai parlé. Le prompt changement de mon cœur à ſon égard, me perſuada bien qu'il n'y a pas de femme ſenſible à l'honneur, qui ne ſoit à l'épreuve de certaines injures. Depuis ce temps-là, je n'ai pû me réſoudre à le voir ni à l'eſtimer. Tout ce que j'ai pû faire, en conſidération des ſentimens qu'il m'avoit inſpirés ; ç'a été de ne le nommer jamais, & ſi ces Mémoires tombent entre ſes mains, il verra par le ſoin que j'ai pris de lui donner un nom qu'il n'a porté que dans ſon enfance, que je ne ſuis pas aſſez vindicative pour le faire connoître. Je m'imagine qu'il mourroit de confuſion s'il voyoit ſa lâcheté publiée ;

& que tout le monde auroit pour lui autant de mépris que moi, si l'on savoit qu'il a été capable d'abandonner au besoin, sous un léger prétexte, une femme qui n'étoit malheureuse qu'à cause de lui. Je ne sais, après tout, si toutes les femmes approuveront que j'aye été si prompte à prendre le parti de l'oublier; mais j'ai de la peine à me persuader qu'il y ait des femmes assez lâches pour aimer encore un homme qui en auroit usé comme celui-là. On peut pardonner l'inconstance, la bizarrerie & les injures mêmes, quand elles ne sont point le caractére d'un cœur bas & intéressé; mais je ne crois pas qu'il soit permis d'aimer un homme, qui souffre qu'une femme qu'il a aimée, & qui a recours à lui, devienne la proye de ses ennemis. Il ne devoit pas balancer à me servir; & après cela il lui eût été libre de cesser de m'aimer. C'est pourquoi, en l'effaçant de mon cœur, j'en usai, ce me semble, ainsi que toute femme raisonnable en devoit user.

On doit me pardonner ce reste de ressentiment contre un homme, dont je ne me suis souvenue que dans la nécessité où j'étois d'en parler en écrivant les Mémoires de ma vie, & dont assûrément je ne ferai guéres mention que pour marquer, par les

soins qu'il prit depuis de me regagner, que j'ai eu de la fermeté, quand j'ai cru qu'il y alloit de ma gloire d'en avoir. Il est vrai que je n'ai pas toujours mis ma gloire où j'aurois dû la mettre; c'est un reproche que je me fais.

Dès que j'eus reçû la Lettre dont je viens de parler, & qu'elle eut causé en moi un si soudain changement, tout commença à prendre à mes yeux une face nouvelle. Je ne trouvai plus les maniéres de mon mari aussi odieuses qu'elles m'avoient parues; je me blâmois même de l'avoir quitté, & j'eus autant d'impatience de l'arrivée de mon pere, que j'en avois eu de crainte. Je ne sentis aucune répugnance à faire ce qu'il me venoit proposer, & je ne regardai plus les malheurs que j'avois tant appréhendés, que comme des effets d'une vaine terreur. On peut voir par là que l'amour donne aux choses la teinture qu'il lui plaît, & que dès qu'une femme n'a plus de passion qui l'attache à un autre qu'à son mari, elle a assez de courage, ou pour ne pas grossir les sujets qu'il peut lui donner de le craindre, ou pour n'en être pas effrayée. Heureuse si j'avois fait plutôt ces réfléxions, & si je m'en étois toujours souvenue dans la suite de ma vie.

Quel pouvoir mon pere ne crut-il point

qu'il avoit sur moi, quand il me vit soumise à tout ce qu'il me demandoit ? Il ne devina point les raisons qui me rendoient si obéissante ; il attribua ma docilité à mon bon naturel & à l'autorité paternelle ; & il en conçut tant d'estime & d'amitié pour moi ; qu'il me jura que si jamais mon mari me donnoit un juste sujet dans la suite de me plaindre de lui, il viendroit lui-même me tirer de ses mains, & le forcer l'épée à la main de m'en faire raison. Je dis à mon pere que j'espérois qu'il ne seroit pas obligé d'en venir là, & que j'en userois si bien avec mon mari, qu'il me rendroit enfin justice, & répareroit tous les mauvais traitemens qu'il m'avoit faits. Mon pere en me quittant après cette conversation, me demanda si je ne trouverois pas bon qu'il m'amenât mon mari le lendemain. Je lui répondis qu'il ne pouvoit l'amener trop tôt ; & que s'il étoit sur les lieux, il me feroit plaisir de ne pas différer à me le faire voir. Mon pere aussi tôt l'alla chercher, parce qu'ils étoient tous deux arrivés en même temps ; & une demie heure après il revint & me le présenta. J'avoue qu'il me fit pitié, par la maniére dont il m'aborda ; & ce fut la premiére fois que je crus reconnoître qu'il m'aimoit : jusques-

là mes yeux avoient été comme fascinés ; par la prévention que j'avois eûe pour Blossac, & je sentis ce que je n'avois point encore senti pour lui. Nous ne nous expliquâmes que par nos caresses & par nos larmes, mon pere s'opposant à un plus ample éclaircissement ; & ne doutant point que le retour ne fût sincére de part & d'autre, il fit à mon mari un long sermon sur les obligations qu'il avoit de m'aimer, lui donnant tout le tort, tant ma docilité lui avoit persuadé qu'il ne falloit le donner qu'à lui.

Je sortis de l'Abbaye ce jour-là, & deux jours après nous prîmes le chemin du Château de mon mari. Tout le monde admiroit la facilité avec laquelle j'étois revenue de mes emportemens, & personne n'en devinoit le sujet. Je me crus heureuse alors, & j'espérai même que par ma bonne conduite & mon attachement sincere pour mon mari, je le corrigerois des débauches ausquelles j'imputois ses inégalités & ses caprices.

Je ne savois pas de quel nouveau malheur j'étois menacée, & que je fusse sur le point de retomber dans des extrémités plus fâcheuses encore que celles dont je venois de sortir.

Mon pere qui n'avoit pas voulu nous quitter qu'il ne nous eût parfaitement reconciliés, nous accompagnoit dans l'intention de passer quelque temps avec nous. Il étoit à cheval aussi-bien que mon mari, & moi dans un brancard, voiture ordinaire dans la Province où nous étions. A peine eûmes-nous fait trois lieuës, que nous vîmes paroître plusieurs Cavaliers qui venoient à nous à toute bride. Ils mirent tous l'épée à la main ; & cette action faisant juger qu'ils nous en vouloient, nos gens prirent la fuite. Mon pere & mon mari firent d'abord quelque résistance ; mais il falut céder à la force, on les écarta tous deux, pendant qu'on faisoit rebrousser chemin au brancard. J'etois si interdite, & la frayeur s'étoit tellement emparée de mes sens, que je ne reconnus Sauvebeuf, que lorsqu'il me dit qu'il étoit heureux d'être arrivé assez tôt pour me sauver de la violence de mon mari. J'allois détromper Sauvebeuf, & lui apprendre que je m'étois reconciliée avec mon mari, quand mon pere, qui s'étoit, je ne sçais comment, débarrassé des Cavaliers qui l'arrêtoient, revint promptement sur ses pas ; & s'approchant du brancard l'épée à la main, me menaça de me donner la mort. Sauvebeuf

ne croyant pas après cela qu'il y eût de la sûreté pour moi à être remise entre les mains de mon mari, m'enleva malgré tout ce que je pûs dire alors.

Ainsi, par un contretems le plus fâcheux qui fût jamais, je me vis arrachée des mains de mon mari dans le temps que je commençois à l'aimer; & je donnai, comme on le voit, fort innocemment de nouvelles prises sur ma conduite, lorsque je n'étois occupée que du desir de m'attacher à mon devoir.

Ce fut sur la Lettre que j'avois écrite à Blossac, que Sauvebeuf avoit pris le parti de venir à mon secours. Blossac la lui avoit montrée; & Sauvebeuf qui m'aimoit, & qui étoit plus honnête homme que lui, ne balança point à s'opposer à mon retour chez mon mari. Je ne sai par quel motif Blossac avoit montré ma Lettre, ce fut, je crois, pour éprouver ce que Sauvebeuf seroit capable d'entreprendre pour moi, & pour se confirmer par là dans les soupçons qu'il avoit conçûs. Quoi qu'il en soit, Sauvebeuf n'étoit pas fâché que Blossac lui eût laissé le soin de me servir.

Sauvebeuf me dit qu'il vouloit me conduire chez la Marquise de R ***. avec laquelle il commençoit alors à avoir le com-

merce qui a fait tant de bruit. Je répondis que je ne voulois pas absolument qu'il me menât ailleurs que chez mon mari, ou dans l'Abbaye que je venois de quitter. Quand il me vit ferme dans cette résolution, il me donna toutes les marques d'un amour passionné ; mais ce fut par l'amour même qu'il me témoignoit, que je le priai de faire ce que je souhaitois. Il m'obéit avec tant de douleur, que j'en fus touchée, je l'avoue ; & une complaisance qui lui coutoit si cher, joint à ce qu'il avoit osé entreprendre pour moi, me donna pour lui les sentimens que je venois d'étouffer pour un autre.

Je dirai même que la jalousie eut autant de part que le soin de ma réputation, à la résistance que j'opposai au dessein qu'il avoit de me conduire chez la Marquise.

Je retournai à l'Abbaye dont j'étois partie le matin, conjurant Sauvebeuf d'aller trouver mon mari & mon pere, & de leur représenter, que n'ayant aucune part à ce qu'il avoit fait, j'étois toute prête à tenir la parole que je leur avois donnée, & à retourner chez mon mari. Sauvebeuf fit tout ce qu'il put pour me détourner de ce dessein ; mais il fallut qu'il y consentît & qu'il promît en me quittant, de me justi-

fier dans l'eſprit de mon pere & de mon mari.

Quel éclat ne fit point cette affaire, & que ne penſa-t-on pas de moi dans le monde ? Mon pere & mon mari ne douterent point que ce ne fût moi qui avoit obligé Sauvebeuf de m'enlever. Prévenus de cette penſée, ils ne furent pas étonnés de la facilité avec laquelle j'avois conſenti à mon raccommodement ; & mon pere après cela n'eut pas de peine à croire toutes les choſes dont mon mari m'avoit auparavant accuſée. Effectivement les apparences rendoient mon procédé ſi criminel, qu'ils ne pouvoient l'un & l'autre m'excuſer. Ils conçurent tant d'indignation contre moi & contre Sauvebeuf, que ſans ſonger aux ménagemens qu'ils devoient à ma gloire & à leur honneur, ils allerent à Bordeaux, dans le deſſein de préſenter leur plainte au Parlement.

Ils ne furent pas étonnés d'y rencontrer Sauvebeuf, qui pour me juſtifier, comme je l'en avois prié, les avoit ſuivis juſques-là.

Il leur repréſenta envain que je n'avois point de part à mon enlévement ; on crut qu'il ne parloit ainſi que pour ſe mettre à couvert des pourſuites dont il étoit menacé.

Cependant on disoit dans le monde, que Sauvebeuf ne m'ayant enlevée que pour contenter une passion passagére, il m'avoit abandonnée aussi-tôt que cette passion avoit été satisfaite. Qu'il est fâcheux de se trouver dans de certaines conjonctures! Chacun se donne la liberté de débiter comme une vérité, ce qui n'est que vraisemblable, & l'on peut dire que la bonne ou mauvaise réputation des femmes dépend des circonstances de leurs avantures.

Outre que Sauvebeuf étoit fort consideré dans le Parlement de Bordeaux, & qu'il y avoit de puissans amis, une raison empêchoit encore mon pere & mon mari de poursuivre cette affaire. Il venoit les chercher lui-même pour leur rendre compte de sa conduite; & il leur apprenoit que dès le même jour qu'il m'avoit enlevée, il m'avoit conduite à l'Abbaye dont j'étois sortie le matin. Il auroit fallu qu'ils eussent été furieusement prévenus contre moi, pour ne pas voir mon innocence après cela; car enfin, si j'eusse aimé Sauvebeuf de la maniére dont ils sembloient le croire, & que je l'eusse chargé de m'enlever, il est certain que je ne serois pas revenue le même jour à l'Abbaye. J'aurois choisi sans doute un autre asyle, & je n'aurois pas si-tôt songé à me justifier.

Mon pere & mon mari firent semblant d'ajoûter foi à ce que leur dit Sauvebeuf; & quittant leurs poursuites, parce qu'ils crurent peut-être ne pouvoir mieux faire, ils revinrent me trouver à l'Abbaye. Cette visite fut bien différente de la premiére; ils ne pouvoient l'un & l'autre s'empêcher de se défier de moi, & je commençois aussi à n'avoir plus le même goût pour mon mari, parce que je sentois que Sauvebeuf ne m'étoit plus indifférent.

Nous quittâmes encore une fois l'Abbaye; mais il faut que je l'avoue, je suivis mon pere & mon mari avec autant de répugnance & de tristesse, que j'avois eu de joye avant cette malheureuse avanture.

Mon pere demeura peu de jours avec nous, & il me prépara avant que de me quitter, à toutes les froideurs que mon mari auroit pour moi, & qu'il ne tarda guéres à me témoigner. Je fis ce que je pûs pour ôter à mon pere tous les soupçons que mon enlevement lui avoit donnés, & pour l'engager à désabuser mon mari; mais il me répondit que ce seroit ma conduite qui le désabuseroit; & que si je lui donnois de nouveaux mécontentemens, je ne devois pas m'attendre à trouver de la

protection dans ma famille. Je demeurai donc exposée à des malheurs encore plus grands que ceux qui m'étoient déja arrivés.

Peu de temps après, je m'apperçus que j'étois grosse; & comme il plut à mon mari d'oublier que nous avions été près de deux jours ensemble, lorsqu'il vint la premiére fois à l'Abbaye avec mon pere, il attribua à Sauvebeuf, ce qu'il ne devoit assûrément attribuer qu'à lui seul. Jamais calomnie n'a eu moins de fondement; car tout le monde savoit que depuis que je connoissois Sauvebeuf, il ne m'avoit point encore parlé sans témoins; mais soit que mon mari eût résolu de me perdre, ou qu'il se plût à se tromper, il dit hautement que je ne pouvois être grosse de lui.

Je prévis alors tous les chagrins que j'ai eus dans la suite. Je mandai à mon pere l'état où j'étois, & l'injure que me faisoit mon mari; mais mon pere mourut en ce temps-là; & je fus encore assez malheureuse pour qu'on imputât sa mort aux chagrins que je lui avois donnés. Il ne me resta personne à qui je pusse avoir recours, que ma mere qui me haïssoit; & qui dans la crainte que je ne retournasse chez elle, étoit la premiére à confirmer les soupçons

de mon mari, & à lui inſpirer le deſſein de me faire enfermer.

Je ne dirai point de quelle maniére je vivois alors chez mon mari. On n'a pas beſoin, je crois, d'être inſtruit des mauvais traitemens que j'en recevois, pour avoir compaſſion de mes malheurs. L'état où je me trouvois, ſuffit pour faire comprendre que jamais femme n'a été plus malheureuſe. Je dois même ce ménagement à la mémoire d'un homme dont j'étois la femme, de n'en rien dire que ce que je ne puis me diſpenſer d'en faire connoître; mais il eſt certain que je ſouffrois tout ce que la cruauté & le mépris peuvent inventer pour tourmenter une femme.

A la fin, dans le déſeſpoir où j'étois réduite, craignant pour moi & pour l'enfant dont j'étois groſſe, toutes les ſuites funeſtes que j'avois lieu de craindre, je ſongeai encore une fois à prendre la fuite. Je communiquai mon deſſein à Balzac, qui étoit, comme je l'ai dit, dans mon voiſinage & que je voyois ſouvent; il me conſeilla d'aller à Bordeaux, pour me plaindre au Parlement. Ce conſeil ſans doute étoit judicieux; mais l'amour que j'avois pour Sauvebœuf m'empêcha de le ſuivre, & me fit prendre un mauvais parti. J'allai

chez la Marquise de R ***. le chagrin de recourir à une rivale eut moins de pouvoir sur moi, que l'espérance de trouver chez elle le secours & la protection d'un homme que j'aimois. Je n'ai guéres fait de faute en ma vie, dont j'aye plus mérité d'être blâmée que de celle-là. Mais après tout, on est bien à plaindre quand on est privé de tout secours, & qu'on a encore dans le cœur une passion qui nous aveugle.

Sauvebeuf étoit en Languedoc; & la Marquise, aussi jalouse de moi que je pouvois l'être d'elle, trouva moyen de retenir ou de rendre inutiles, en le prévenant contre moi, toutes les Lettres que je lui écrivis. C'est du moins ce que je me suis imaginé; ne pouvant me persuader qu'un homme qui m'avoit tant témoigné de passion, ne m'eût pas écrit au moins une Lettre dans l'état déplorable où j'étois.

Je fus donc bien punie du choix que j'avois fait de la maison de la Marquise: ce n'est pas qu'elle manquât d'honnêteté pour moi, elle me rendit au contraire mille bons offices; mais enfin je me lassai d'avoir obligation à une femme qui recevoit tous les jours des Lettres de Sauvebeuf, pendant que je n'en apprenois aucune nou-

velle. Je vis bien que j'étois trop malheureuse pour avoir de fidéles amis, mais toute malheureuse que j'étois, je me sentois encore assez vaine pour ne pouvoir digérer de si dures préférences.

Je résolus de quitter la Marquise; & pour lui cacher le motif de ma résolution, je feignis d'avoir reçû des Lettres de ma mere, qui me mandoit d'aller faire mes couches à Paris. Elle le crut, ou elle fit semblant de le croire; & quoique prête d'accoucher, je me mis en chemin pour venir à Paris, sans savoir où je logerois; car je ne croyois pas que ma mere pût se résoudre à me recevoir.

Je fis arrêter deux places dans le Carosse public sous un autre nom que le mien; & je partis accompagnée d'une femme de chambre. Comme je n'étois connue de personne, j'entendis souvent parler de moi pendant le voyage: rien ne faisoit plus de bruit dans la Province que ma seconde fuite de la maison de mon mari. Ce fut tout l'entretien des gens du Carosse, & j'eus plus d'une fois occasion d'être en colere par toutes les sottises qu'on y disoit. Il se trouva même un homme que je n'avois jamais vû, qui assuroit qu'il me connoissoit parfaitement; & qui ne croyant pas parler devant

devant moi, soûtenoit qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être au nombre de mes amans. Il disoit que j'avois quitté mon mari pour courir après Sauvebeuf, & il ajoûtoit à cela mille circonstances horribles. C'est ainsi qu'on trouve tous les jours des gens qui fortifient la médisance par la fausse gloire qu'ils se donnent ; & qui pour paroître instruits du secret des affaires qui éclatent, en imaginent des détails qu'ils prétendent savoir d'original. Je pensai plus d'une fois confondre ces calomnies en me découvrant ; mais je me contentai, sans me faire connoître, de prendre le parti de la personne dont on disoit tant de mal.

Je n'ignorois point qu'on parlât de moi dans le monde ; mais je ne m'imaginois pas que la médisance fût au point où j'eus lieu de connoître qu'elle étoit par les choses que j'entendois dire. Cela fait voir que quelque décriée que soit une femme elle ne se croit jamais aussi décriée qu'elle l'est. Il seroit quelquefois à propos que celles qui ont donné occasion de parler de leur conduite, entendissent ce que le monde en dit, peut-être profiteroient-elles plus de cette connoissance que je ne fis ; car croyant n'avoir rien à me reprocher contre la fidélité que je devois à mon mari,

tout ce que l'on disoit n'excitoit en moi qu'une secrete envie de me venger, au lieu que j'aurois dû comprendre que les apparences ayant donné sujet à la calomnie, je ne devois songer qu'à les mieux garder.

L'ardeur avec laquelle je pris pendant le chemin le parti des Dames à qui le Public attribue des avantures, me gagna l'amitié d'une jeune femme qui étoit dans le Carosse avec son mari. C'étoit des gens, qui après avoir demeuré quelque temps dans la Province où le mari avoit eu un Emploi assez considérable, s'en retournoient à Paris où ils avoient leur famille. Le mari s'appelloit Monsieur Laval, & Mademoiselle Laval sa femme étoit assez jolie pour me faire croire qu'elle étoit un peu intéressée à la défense que je prenois des Dames. Ils paroissoient pourtant fort contens l'un de l'autre, & leur union me faisoit envier leur sort, & plaindre celui des filles de qualité que l'on sacrifie à l'interêt.

J'avois si mal pris mes mesures, & j'étois si près du terme de mon accouchement, que je fus obligée de m'arrêter dans une petite Ville à une journée de Paris. Mademoiselle Laval ne me voulut point quit-

ter ; & ayant jugé par mes maniéres que j'étois une perſonne de qualité, elle pria ſon mari de trouver bon qu'elle demeurât avec moi ; il eut la complaiſance de me la laiſſer.

J'accouchai d'un garçon qui m'a bien récompenſée depuis des malheurs de ſa naiſſance, par le mérite & la réputation qu'il s'eſt acquiſe ; mais à qui j'ai cauſé d'autant plus de chagrin, qu'il n'a preſque jamais manqué de reſpect & de tendreſſe pour une mere qui lui a ſouvent, ſans être coupable, donné lieu de ſe plaindre.

Je fus trois ſemaines ſans pouvoir me relever, Mademoiſelle Laval ne me quitta point ; je l'obligeai de recevoir un diamant pour récompenſe de ſes ſoins. Son mari revint nous trouver, & il n'eut pas plutôt vû le préſent que j'avois fait à ſa femme, qu'il m'offrit ſa maiſon à Paris. Je l'acceptai, en attendant que j'euſſe ſondé les ſentimens de ma mere.

Dès que j'y fus arrivée, je lui envoyai par ma femme de chambre, une Lettre que je lui écrivis, de la maniére que je crus la plus capable de l'attendrir, lui rendant compte de mon accouchement, & des raiſons que j'avois eûes de quitter mon mari. Elle s'emporta fort contre moi, &

elle ne daigna pas seulement s'informer où j'étois logée. Ma femme de chambre voyant qu'elle me menaçoit de me faire enfermer, ne jugea point à propos de lui dire ; & tout ce qu'elle en put obtenir, fut qu'elle recevroit mon enfant. Je le lui fis porter avec une Lettre encore, qui n'eut pas plus d'effet que la premiére ; car elle refusa toujours de me voir.

La dureté de ma mere m'embarrassa cruellement. Je pensai avoir recours à mes parens, mais la crainte de les trouver aussi durs qu'elle, me détermina à ne faire confidence de ce que j'étois, qu'à Monsieur & Mademoiselle Laval. Je crus les engager par-là à me continuer leurs soins ; mais ce fut tout le contraire. Monsieur Laval étoit jaloux ; il s'imagina que l'amitié que sa femme m'avoit témoignée, n'étoit fondée que sur la conformité de nos inclinations. Tout ce qu'il avoit appris de moi en Province, & ce qu'il en avoit oüi dire dans le Carosse, lui fit croire que j'étois une femme sans honneur & sans conduite. Ainsi, me croyant d'un très-mauvais commerce, il dit à sa femme qu'il vouloit absolument qu'elle m'obligeât à chercher une autre maison, & qu'il lui défendoit d'avoir jamais aucune liaison avec moi.

Mademoiselle Laval, à qui la connoissance de ce que j'étois, avoit encore donné pour moi plus d'amitié, fut au désespoir de l'ordre de son mari; elle le dit à ma femme de chambre, qui m'en informa.

Quelque embarras que me donnât ce contre-temps, je dis à Mademoiselle Laval qu'elle devoit obéir à son mari, & je lui fis là-dessus des leçons que j'aurois plutôt dû pratiquer qu'elle. Mais ce n'est pas la premiére fois qu'on a vû des gens aveugles pour eux-mêmes, être fort éclairés à l'égard des autres.

Elle me promit qu'en quelque maison que j'allasse, elle trouveroit moyen de m'y venir voir. Je sortis de chez Mademoiselle Laval, & j'allai loger dans un Hôtel garni, d'où je mandois de temps en temps à ma mere, que dès qu'elle voudroit m'écouter, & me faire rendre justice, je ne refuserois pas de retourner chez mon mari. J'étois étonnée de ne recevoir aucune réponse de ma mere, quand j'appris que mon mari étoit à Paris, qu'il ne bougeoit de chez elle, & qu'ils n'épargnoient rien tous deux pour obtenir un Ordre du Roy pour me faire enfermer.

Comme je craignois qu'ils n'en vinssent à bout, je résolus de me cacher jusqu'à ce

que j'eusse trouvé quelqu'un dont la protection pût faire rendre justice à mon innocence.

Cependant il me restoit peu d'argent, & je commençois à craindre la nécessité & l'indigence, qui sont sans doute les plus dures de toutes les peines, lorsque ma femme de chambre me vint dire avec beaucoup de joie qu'elle avoit rencontré Blossac, qu'elle lui avoit appris ma demeure, & qu'il avoit promis de me venir voir ce jour-là même.

Ce qui donnoit tant de joye à ma femme de chambre, étoit l'espérance que Blossac m'offriroit de l'argent; elle n'ignoroit pas que j'en eusse besoin, & d'ailleurs c'étoit la personne du monde la moins scrupuleuse, & qui m'eût volontiers proposé toutes sortes de moyens d'avoir de l'argent, si elle m'eût vû disposée à suivre ses conseils.

Je la grondai fort d'avoir appris ma demeure à Blossac, que j'avois résolu de ne voir plus; & dès le moment même ayant payé mon Hôte, je sortis de l'Hôtel où je logeois, & m'en allai demeurer dans un autre, ne disant où j'étois à personne qu'à Mademoiselle Laval, résolue plutôt de souffrir la nécessité, que d'avoir obli-

gation à un homme si indigne. Ma femme de chambre me dit cent choses pour combattre une fierté qui lui paroissoit si hors de saison ; elle me cita mille femmes aussi qualifiées que moi, pour me persuader par leur exemple, que je ne devois pas refuser un secours dont j'avois besoin. Mademoiselle Laval qui voyoit l'état où j'étois, m'apporta dans ce temps-là quarante pistoles qu'elle me pria de recevoir. Je m'apperçus qu'elle avoit vendu la bague que je lui avois donnée, & je fis d'abord quelque difficulté de les accepter ; mais par la maniére dont elle me pressoit de le prendre, je jugeai que je lui ferois un sensible chagrin, si je les refusois.

Pour ma femme de chambre, elle essayoit de me résoudre à recevoir une visite de Blossac ; mais voyant qu'elle perdoit le temps à me persuader que je le devois voir, elle alla le trouver apparemment, & lui apprit où je logeois. car il me vint voir lorsque j'y pensois le moins. Mes malheurs ne m'avoient pas changée ; j'étois bien aise que Blossac me retrouvât telle qu'il m'avoit vûe autrefois, pour lui faire mieux sentir la maniére dont j'avois resolu de le traiter.

Mademoiselle Laval étoit alors avec moi ; & fut témoin de notre conversation. En me voyant il rougit & palit successivement : je me levai dès que je le reconnus ; & allant au-devant de lui, je lui demandai ce qu'il cherchoit, & je le priai de sortir. Il voulut prendre alors un air de familiarité ; mais je lui parus si froide qu'il ne put le soutenir. Il me demanda ce que j'avois contre lui : Je répondis que je ne savois qui il étoit ; que je me souvenois bien à la vérité que je l'avois crû de mes amis autrefois, mais que j'en étois détrompée. Comme il vit bien ce qui m'avoit irritée, il me dit que s'il n'étoit point venu me secourir, qu'il avoit eu des raisons pour cela qu'il m'expliqueroit ; mais s'appercevant que je ne le voulois point écouter, il tira une bourse qu'il me pria d'accepter, disant que je pouvois en avoir besoin : je la refusai avec mépris ; il la voulut donner à ma Femme de Chambre ; mais je lui défendis si sévérement de la recevoir, qu'elle n'osa me desobéir. Blossac voyant que je m'obstinois à la refuser, la remit dans sa poche brusquement, & sortit en me disant insolemment, que j'irois la chercher quand j'en aurois besoin.

J'appris à Mademoiselle Laval, le sujet

que

que j'avois de me plaindre de Bloſſac : elle ne pouvoit ſe laſſer de me louer ſur la maniére dont je venois de le recevoir.

Elle avoit un parent à l'Hôtel d'Epernon, appellé Morille : elle lui parla un jour de moi, & de l'état où je me trouvois à Paris. Morille étoit généreux & obligeant: il fut touché de ma miſére, & en parla au Duc de Candale.

Le Duc de Candale, à qui mon nom n'étoit pas inconnu, & qui avoit entendu parler de mes avantures, donna ordre à Morille de me voir & de donner pour moi deux cens piſtoles à Mademoiſelle Laval. Mademoiſelle Laval étoit trop mon amie, pour me laiſſer ignorer que Morille n'agiſſoit que par les ordres du Duc de Candale; je voulus bien lui avoir cette obligation, parce que j'eus lieu de croire qu'il ne m'obligeoit que par générofité, & j'en étois d'autant plus perſuadée, qu'il ne paroiſſoit point avoir envie de me voir.

J'avoue que je fus pénétrée des maniéres honnêtes du Duc de Candale, & que peu s'en fallut que je ne trouvaſſe mauvais qu'il ne me vît point : mais je connus bientôt qu'il y avoit un peu d'intérêt dans ſa générofité. Dès qu'il eut appris que j'avois reçû les deux cens piſtoles, il me fit prier de recevoir ſa viſite, & je ne pûs m'en

défendre. Il ne dit pas un mot qui eût du rapport à ce qu'il avoit fait il m'interrompit même toutes les fois que je voulus lui en marquer ma reconnoissance. Mais s'il eut de l'application à m'empêcher de lui témoigner le ressentiment que j'avois de sa générosité, il affecta de parler de la passion qu'il disoit avoir pour moi : il fallut l'écouter, & croire même une partie de ce qu'il disoit.

Rien ne combattoit dans mon cœur le panchant que je me sentois pour lui, que la nécessité où je me trouvois de lui avoir obligation : ainsi, par un effet bizarre, les mêmes choses qui en me persuadant de sa générosité, m'avoient donné de l'estime pour lui, m'empêchoient de me résoudre à la lui marquer. Il faut que je l'avoue, si je ne lui avois point eu obligation, je l'aurois, je pense, autant aimé, qu'il disoit qu'il m'aimoit : mais m'imaginant qu'on pourroit croire que ma passion étoit fondée sur l'intérêt, je pris le parti de résister à tout ce qui pouvoit me donner de l'inclination pour lui : je lui répondis de maniere à lui ôter toute espérance ; & je le conjurai même de ne me plus venir voir, jusqu'à ce que je fusse en état de reconnoître ses bienfaits.

Fin du second Livre.

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE TROISIE'ME.

ON eſt tellement perſuadé que les femmes ſont intéreſſées, que le Duc de Candale ne douta point que je n'euſſe un autre attachement: Il parla au Comte de B***. de mon déſintéreſſement, comme d'une choſe fort nouvelle. Le Comte qui étoit de l'opinion de ceux qui croyent qu'il n'y a point d'honnête femme, lui dit qu'il avoit été la dupe de ſa générolité, & s'offrit à lui en donner des preuves: il réſolut de lier connoiſſance avec moi, autant pour détromper le Duc de Candale, que pour me placer parmi ſes Héroïnes; mais il ſe

trompa dans ses vûes : il ne trouva rien dans l'accueil que je lui fis, qui fût capable d'embellir ses Memoires. Après avoir refusé d'écouter un homme à qui j'avois obligation, je n'avois garde de flater les soins d'un autre qui cherchoit à tenter ma vertu pour s'en réjouir.

Il m'écrivit d'abord des Lettres sans nom, comme si ma fortune eût dépendu de sa conquête ; & parce qu'il écrivoit mieux qu'un autre, il s'imagina que je serois bien-aise d'avoir commerce avec un Amant si spirituel. Je trouvois ses Lettres fort jolies ; mais je n'étois pas dans une situation à prendre plaisir à les lire : & quand je vis qu'il continuoit à m'écrire, je ne voulus plus recevoir ses Lettres, & je brûlai devant Mademoiselle Laval, celles que j'avois déja reçûes.

Le mauvais sort de ses Lettres ne le rebuta point : il résolut de se présenter en personne ; & s'étant informé du temps & du lieu où j'allois à la Messe, il y parut plusieurs fois ; mais je ne fis pas semblant de le remarquer ; ce qui l'obligea de m'aborder. Après m'avoir témoigné l'envie qu'il avoit de me connoître, il me parla de ses Lettres : je lui répondis que je ne les avois pas lûes ; que les affaires qui me

retenoient à Paris, ne me laiſſoient point de temps à perdre; & qu'au reſte je ne comprenois par pourquoi il avoit oſé écrire & parler à une femme qui ne le connoiſſoit point, & qui n'avoit aucune envie de le connoître. Ces paroles le déconcerterent; & ſans vouloir me répliquer, il me quitta bruſquement, & alla dire au Duc de Candale que je n'avois pas le ſens commun.

Le Duc de Candale le railla ſur ſa préſomption, & en conçut plus d'eſtime pour moi : cependant il ne s'opiniâtra point à me rendre des ſoins, ſoit qu'il déſeſpérât d'en retirer quelque fruit, ou qu'il fût impatient de ſon naturel, il ceſſa de me voir. J'en eus, je l'avoue, un ſecret dépit, parce que je me ſentois du panchant pour lui.

Cependant la néceſſité où je me trouvois devenoit tous les jours plus preſſante; & quoique perſonne n'ignorât les injuſtices de mon mari & de ma mere, je ne recevois aucun ſecours. Il eſt vrai que quelques-uns de mes parens repréſenterent à ma mere l'obligation où elle étoit de ne me pas abandonner; mais ſa haine lui fourniſſoit des raiſons qui leur fermoient la bouche : peut-être même, diſoient-ils alors,

que ma mere avoit raison d'en user ainsi; car le parti de condamner les malheureux, est bien plus aisé à prendre, que celui de les secourir. Cependant, il y eut une Dame qui fut touchée de l'état déplorable où je me trouvois ; c'étoit Madame la Duchesse de Chatillon; quoiqu'elle fût amie de ma mere, elle ne laissa pas de m'offrir sa table & sa maison. J'acceptai l'une & l'autre; mais par la fatalité de mon étoile, toutes les bontés de la Duchesse devinrent funestes à sa réputation & à la mienne.

L'Abbé Fouquet étoit de ses amis, & nous voyoit assez souvent : elle voulut l'engager à me faire des présens; & elle se servit pour cela d'un moyen qui m'épargnoit de la confusion. Nous jouïons souvent tous trois; & comme l'Abbé ne jouoit que pour perdre, je gagnois tous les jours considérablement. Madame de Chatillon ne se contenta pas de m'avoir fourni ce moyen d'avoir de l'argent. Un jour ayant gagné à la Foire, un service d'un grand prix, elle le fit vendre, & me pressa d'en accepter l'argent; mais l'Abbé qui vouloit que Madame de Chatillon lui en eût obligation, le racheta le lendemain & le lui renvoya.

Cette galanterie fit grand bruit; & com-

me peu de gens ſavoient le motif de charité qui faiſoit agir Madame de Chatillon, on jugea qu'elle n'avoit vendu ce ſervice que par un eſprit d'intérêt; & elle a toujours paſſé depuis cette avanture, pour une femme intéreſſée. Pour l'Abbé, on ne douta plus après cela, qu'il ne fût amoureux de Madame de Chatillon, & moi confidente de leur commerce.

Cette calomnie ſe répandit tellement dans le monde, que Madame de Chatillon ſe vit obligée de m'éloigner d'elle. Je m'en ſéparai avec toute la douleur que je pouvois ſentir, d'avoir innocemment donné occaſion aux bruits injurieux qu'on ſemoit contre elle. On expliqua encore mon éloignement, comme on avoit fait ſes bontés: on s'aviſa de dire, qu'elle ne m'avoit écartée, que parce qu'elle s'étoit apperçûe que l'Abbé Fouquet s'attachoit à moi. Véritablement il avoit des deſſeins cachés, que je découvris dans la ſuite.

En quittant Madame de Chatillon, je me mis dans un Couvent, & trois jours après, l'Abbé Fouquet m'apporta une Lettre de ſa part, par laquelle elle me mandoit: Que malgré les raiſons qu'elle » avoit de ne me pas voir, elle entroit » dans mes intérêts: que je devois ſon-

» ger sérieusement à mettre mon mari &
» ma mere à la raison, & que pour me
» donner plus de liberté d'agir que dans
» un Couvent, elle avoit donné ordre
» qu'on me préparât une maison dans un
» endroit qu'elle me marquoit, & qu'elle
» auroit soin que rien ne m'y manquât. «
Je crus de bonne foi cette Lettre de Madame de Chatillon : d'ailleurs, ayant à cœur de sortir d'affaire avec mon mari, je ne balançai pas à faire ce qu'elle m'ordonnoit. Ainsi, après lui avoir écrit une longue Lettre pleine de remerciemens, je sortis du Couvent, & pris le chemin de la maison qu'on m'avoit préparée, accompagnée de Mademoiselle Laval : son mari, qui étoit alors en Province, ne trouvoit plus mauvais que sa femme me vît, depuis que j'avois trouvé de la protection & de l'appui.

Je trouvai dans ce logis un appartement fort propre, & un carosse aux chiffres de Madame de Chatillon. J'admirois sa générosité, & je me plaignois souvent à elle par mes Lettres, de ce que recevant tant de bienfaits, je n'avois pas la liberté de la voir : car j'ai oublié de dire qu'en nous séparant, elle m'avoit dit qu'il n'étoit point à propos que nous nous vissions. Je ne re-

cevois point de réponſe à mes Lettres ; mais l'Abbé Fouquet qui ſe chargeoit de les rendre, & qui me venoit voir ſouvent, me faiſoit toujours des excuſes de ſa part. Je fis bientôt réflexion que les viſites de l'Abbé Fouquet étoient trop fréquentes ; mais comme il m'apportoit des nouvelles de Madame de Chatillon, & qu'il ſembloit ne me venir voir que pour parler d'affaires, je n'oſois le prier de venir plus rarement.

Je vivois ſans avoir le moindre ſoupçon qu'il y eût de la ſupercherie dans la maniére dont j'étois traitée, quand Mademoiſelle Laval un jour entra dans ma chambre, & m'apprit, les larmes aux yeux, que le logis où j'étois appartenoit à l'Abbé Fouquet, & qu'on diſoit publiquement qu'il m'entretenoit ; en un mot, que Madame de Chatillon n'avoit aucune part à tout ce que je croyois ne devoir qu'à elle.

On peut juger de l'étonnement où me jetta cette nouvelle : je crus voir en ce moment tout ce que je n'avois point vû. Je ne doutai point que les choſes ne fuſſent telles qu'on me les diſoit ; & j'admirai comment j'en avois pû être la dupe. Je courus au plutôt chez Madame de Chatil-

lon; mais dès que je parus, elle vint au-devant de moi, & m'accablant de reproches, elle m'ordonna de fortir promptement. Cet accueil me faifit : je tombai évanouie; & ce ne fut pas fans peine qu'on me fit revenir de ma foibleffe : je demandai inutilement à parler à Madame de Chatillon qui s'étoit retirée ; elle refufa de m'entendre, & me fit dire encore de fortir promptement du logis. Ce traitement ne m'ayant que trop convaincue de tout ce que Mademoifelle Laval m'avoit appris, je ne voulus point m'en retourner dans la fatale maifon où j'avois demeuré : j'allai au Couvent que j'avois quitté quelques jours auparavant; mais on refufa de m'y recevoir, & je vis par la maniére dont on me parla, que j'avois ignoré feule le tour qu'on m'avoit joué.

Mademoifelle Laval qui favoit mon innocence, me confoloit du mieux qu'elle pouvoit, & je croi que fans elle je me ferois poignardée. Elle me mena chez une de fes amies, où elle me laiffa pour aller faire emporter mes hardes de la maifon où j'avois logé ; mais fur-tout pour y chercher la Lettre par laquelle Madame de Chatillon m'offroit ce logis. Elle y trouva l'Abbé Fouquet fort en peine de ce que

j'étois devenue : elle lui dit que m'étant trouvée mal dans une maison, où j'étois allé passer l'après-dînée, on m'avoit mise au lit. Il crut effectivement ce rapport fidéle, & pria Mademoiselle Laval de le conduire où j'étois. Quelque chose que lui pût dire Mademoiselle Laval pour s'en défaire, il voulut l'accompagner ; & au reste elle n'étoit pas fâchée qu'il me vît, afin que je lui fisse les reproches que j'avois à lui faire ; mais dès que je l'apperçûs, les larmes que je n'avois pas cessé de répandre, se redoublerent ; je n'eus pas la force de lui dire un mot. Mademoiselle Laval voyant que je ne pouvois parler, lui apprit ce qui m'affligeoit.

L'Abbé Fouquet me dit en riant, que j'avois pris une fausse allarme, & m'assûra que tout s'étoit fait par ordre de Madame de Chatillon ; & pour me prouver la fausseté des choses qu'on m'avoit dites, il allégua le respect qu'il avoit toujours eu pour moi.

J'étois si accablée de cette avanture, que j'écoutois avec plaisir toutes les assûrances qu'il me donnoit que j'avois pris une fausse allarme ; tant il est vrai que dans des malheurs accablans on cherche à les adoucir. Mais enfin, l'accueil que m'avoit

fait Madame de Chatillon, ne s'accordoit pas avec lès fermens de l'Abbé Fouquet; & sans examiner davantage si j'étois trompée, ou si je ne l'étois pas, je le priai de ne me jamais voir: il m'obéït, & sortit en protestant toujours qu'il n'avoit rien fait, que Madame de Chatillon ne lui eût ordonné.

J'envoyai sur le champ à Madame de Chatillon, la Lettre qui avoit tant produit de mauvais effets. L'Abbé Fouquet l'avoit faite pour m'attirer dans ce logis, dans le dessein sans doute, de me déclarer ses sentimens dans la suite: car quel autre motif pouvoit-il avoir?

Cependant, Madame de Chatillon persuadée que j'avois en cela agi de concert avec lui, s'imagina que j'avois composé cette Lettre pour me justifier; & ce ne fut que quand elle me vit ferme dans la résotion de ne plus retourner dans cette maison, qu'elle commença à me rendre justice. L'Abbé Fouquet acheva de la désabuser, en lui avouant qu'il avoit supposé cette Lettre, pour me donner lieu de vaquer plus commodément à mes affaires: ajoûtant qu'il ne s'étoit servi de cet artifice que pour m'obliger d'accepter cette maison.

Le monde en jugea autrement: on dit

publiquement que j'avois une galanterie avec l'Abbé Fouquet, & qu'il m'avoit même fait sortir de sa maison : ainsi j'eus encore la honte & la mortification de passer pour une Amante abandonnée de son Amant.

Madame de Chatillon & l'Abbé Fouquet essayerent inutilement de désabuser le Public. Toute la grace que me firent ceux qui crurent que j'avois quitté la maison de mon propre mouvement, fut de dire que je ne l'avois fait que pour éviter les poursuites de ma mere & de mon mari.

Il est vrai qu'ils n'eurent pas plutôt appris l'un & l'autre que je logeois dans une maison qui appartenoit à l'Abbé Fouquet, & qu'il fournissoit à ma dépense, qu'ils présenterent une Requête contre moi, & ils étoient sur le point d'obtenir une permission de me faire prendre, quand je sortis de cette maison. On m'avertit de leur dessein, & je crus devoir me cacher : je pense que personne ne m'eût conseillé de me livrer à la haine de ma mere & à la jalousie d'un mari furieux.

Dès que Madame de Chatillon fut pleinement convaincue de mon innoceuce, elle employa pour moi son crédit & ses amis ; & elle en eut assez pour leur faire

donner une Défenſe de me pourſuivre. Par ce moyen elle me mit en droit de paroître & de ſolliciter ma ſéparation en Juſtice : elle me recommanda à un Magiſtrat qui promit de me ſecourir, & qui ſe chargea de mon affaire. On me fit encore obtenir une Proviſion de mille écus; ce qui me mit à couvert de la néceſſité. Je devois en arrivant à Paris, commencer par là; je me ſerois bien épargné de la peine : mais comment aurois-je pû en venir à bout? J'étois ſans protection & ſans amis.

Le Magiſtrat que Madame de Chatillon m'avoit fait connoître, me fit loger chez une de ſes parentes : il me voyoit tous les jours, & me rendoit compte de tout ce qu'il faiſoit pour moi. Je m'applaudiſſois d'avoir dans mes intérêts un homme dont le zéle me paroiſſoit ardent : je me repoſai ſur lui du ſoin de mes affaires, & ne ſongeai qu'à goûter un repos dont j'avois été privée depuis ſi long-temps.

Le Magiſtrat inſenſiblement me laiſſa voir que ma perſonne ne lui déplaiſoit pas: je ne m'allarmai point de ſes ſentimens : j'avoûrai au contraire que j'en eus de la joye : je m'imaginai que ſon zéle étant animé par l'amour, mon affaire en iroit mieux.

Il avoit un fils fort bien fait qui étoit déja dans le ſervice, & qui ſe faiſoit appeller dans le monde le Marquis de Saint Albe: il avoit de la politeſſe & de l'eſprit, & ſes maniéres étoient fort agréables. Il venoit ſouvent chez ſa parente: il me vit, & devint bientôt rival de ſon pere.

Le procédé de ces deux Amans étoit différent; le fils toujours reſpectueux, n'oſoit parler de ſa paſſion; mais le pere devenu hardi par les ſervices qu'il me rendoit, me découvrit ſon amour. Je commençai à me repentir de lui avoir abandonné la conduite de mon Procès; mais il n'étoit plus temps: il s'en étoit emparé; & je ne pouvois preſque plus me paſſer de lui.

J'écoutai avec modération un langage que mes malheurs m'avoient rendu odieux; & je ne maltraitai point un homme qu'il me falloit ménager. Je ne voulus pas même lui ôter toute eſpérance, de peur de le détacher de mes intérêts; & je crus en le laiſſant dans l'incertitude, que je l'engagerois à me ſervir: mais cette conduite produiſit un autre effet. Il ſe perſuada que l'ayant écouté ſans colére, j'avois ſans doute de l'inclination pour lui: dans cette penſée il redoubla ſes ſoins & me preſſa de

me déclarer. Ce qu'il avoit fait jusques-là pour moi m'avoit paru sans conséquence; & m'avoit même diverti; mais je commençai à craindre les suites de cet amour; & j'eus en effet lieu de reconnoître par les nouvelles atteintes qu'en reçut ma réputation, que quelque bonne intention que puisse avoir une femme, il est toujours dangereux pour sa gloire de souffrir qu'on l'aime.

Ses empressemens devinrent si vifs, & ses importunités si pressantes, que je ne savois à quoi me résoudre pour m'en défaire. J'eus d'abord envie de lui déclarer ouvertement le peu de succès qu'il devoit attendre de sa passion: mais quand je fis réfléxion que c'étoit un homme dont j'avois besoin, je changeai de résolution, & pris un parti que j'eus tort de prendre à la vérité. Je fis semblant de n'ètte pas insensible à son amour; & je me forçai à le souffrir avec complaisance. Ce procédé lui donna des espérances folles, & peu de jours après il eut la hardiesse de me les témoigner. Quand je n'aurois pas été retenue par l'honneur & le devoir, je l'aurois été par l'aversion que j'avois pour lui; & les extrémités dont j'étois menacée me sembloient moins dures que la complaisance qu'il demandoit:

mandoit : ainsi je lui dis tout ce que la colére & le mépris m'inspirérent, & le priai de ne se mêler plus de mes affaires. Pour achever de m'en débarrasser, & pour lui ôter l'occasion qu'il avoit de me voir, je me préparois à sortir de chez sa parente, lorsqu'il m'arriva une nouvelle avanture.

Le jeune Marquis de Saint Albe étoit aimé d'une Demoiselle suivante de sa mere : Je ne sai ce qui se passoit entre eux ; mais cette fille s'étant apperçûe que son Amant commençoit à la négliger depuis qu'il me connoissoit, s'avisa de l'observer. Un jour elle surprit une Lettre fort tendre qu'il avoit écrite, dans le dessein peut-être de me la faire tenir : quoi qu'il en soit, cette fille ne douta point qu'elle ne s'adressât à moi ; & pour me punir de lui avoir enlevé son Amant, elle eut la malice d'y faire faire une réponse en mon nom, me faisant dire dans cette réponse tout ce qui pouvoit faire croire que j'aimois Saint Albe autant que j'en étois aimée : & pour ôter la preuve qu'on auroit pû avoir de la fausseté de cette Lettre qui n'étoit pas écrite de ma main, elle faisoit dire que j'avois des raisons pour déguiser mon écriture. Cet artifice étoit grossier ; mais ceux qu'on vouloit tromper étoient gens qui ne cher-

choient qu'un prétexte pour me faire de la peine. La Demoiselle qui se servoit de ce stratagême n'ignoroit pas que je fusse aimée du pere de son Amant, parce qu'elle étoit confidente de sa femme, qui étant fort jalouse de son naturel, avoit la curiosité de faire observer son mari ; & il ne faut pas demander si elle fut bien-aise d'avoir en main une occasion de le chagriner : elle le railla sur l'attachement qu'il avoit pour moi ; & après avoir pris plaisir à lui représenter qu'il n'étoit pas heureux dans ses galanteries, elle lui montra la Lettre que son fils m'écrivoit, & la réponse qu'on prétendoit que je lui avois faite. Le pere qui avoit déja quelque soupçon de l'amour de son fils, en fut entiérement persuadé quand il eut lû ces Lettres : il ne se donna pas la peine d'approfondir une chose si grossiérement supposée ; ravi d'avoir des preuves de l'intelligence dans laquelle il croyoit que je vivois avec son fils, il résolut de ne garder plus de mesures avec moi, & se laissa aller à un emportement furieux contre Saint Albe. Ses amis voulurent en vain lui faire prendre des sentimens plus doux : Ce pere dénaturé, qui avoit par son crédit & par sa charge, assez d'autorité pour venir à bout des desseins les plus injustes, fit

enfermer son fils, sans considérer l'indignité de ce traitement. Car enfin, Saint Albe étoit déja Officier : il avoit du cœur, & il étoit estimé dans son Régiment. Il ne se contenta pas d'avoir puni Saint Albe, il me vint voir pour m'insulter : il me reprocha la débauche de son fils ; il lui échapa un torrent de paroles injurieuses ; & sortit en me disant que je méritois aussi d'être enfermée.

Je crus d'abord que c'étoit lui qui avoit supposé ces Lettres pour me venir quereller ; ensuite j'accusai son fils d'en être l'auteur : je pensai qu'à l'éxemple de quelques jeunes gens, il pouvoit bien l'avoir composée pour se donner la réputation d'un homme à bonnes fortunes. J'étois agitée par ces mouvemens divers, lorsque le Magistrat revint sur ses pas. Il avoit fait réfléxion que je n'avois rien dit pour me justifier ; & il vouloit apparemment entendre ce que je répondrois pour me défendre de cette accusation ; mais je le reçûs avec toute la fierté dont j'étois capable. Je ne daignai pas le détromper sur les Lettres, tant son procedé me parut extravagant : je lui dis seulement qu'il sortît, & qu'il se gardât bien de me revenir jamais importuner.

Le lendemain, la Demoiselle qui causoit tout ce désordre, voyant Saint Albe enfermé, touchée du malheur de son Amant; me vint avouer ce qu'elle avoit fait: ayant obtenu d'elle qu'elle soutiendroit en présence du pere ce qu'elle disoit, je la retins, & j'envoyai prier le Magistrat de revenir. Il crut que je ne le rappellois que pour nous raccommoder: je le vis bien-tôt paroître. La Demoiselle parla; mais cela ne le désabusa point, ou il feignit de ne la croire pas. Il me demanda en riant combien j'avois donné à cette fille pour la faire parler, ajoûtant que mes finesses étoient trop grossieres, & que je le prenois pour un homme fort crédule. Quand la Demoiselle se fut retirée, & qu'il me vit seule, il me dit qu'il n'y avoit qu'un moyen de prévenir l'éclat qu'il alloit faire; qu'il ne me l'expliquoit point; mais que je savois assez ce qu'il me demandoit. J'eus beau lui représenter que la voye qu'il prenoit pour se faire aimer, n'étoit capable que de le faire haïr. Il s'opiniâtra dans ses impertinentes prétentions, en me disant que Messieurs de la Robe n'étoient pas gens à avoir le démenti dans les choses qu'ils entreprenoient. Enfin, par ses discours insolens il m'obligea encore à le

maltraiter : il me répondit par des injures & des menaces ; me quitta en jurant qu'il alloit informer ma mere & mon mari, du déréglement de ma conduite.

J'allai rendre compte de tout ce qui s'étoit passé à Madame de Chatillon, qui parla au Magistrat, & qui en obtint avec beaucoup de peine, qu'il ne feroit point de bruit, & ne montreroit pas à mon mari les Lettres qu'il avoit entre les mains, mais ce scélérat dit tant de choses à Madame de Chatillon, touchant l'intrigue qu'il disoit que j'avois avec son fils, qu'elle en fut persuadée : il fallut souffrir les sermons qu'elle me fit sur l'indiscrétion de ma conduite. Je l'assurai inutilement que le Magistrat étoit un méchant homme, & que je ne voulois plus demeurer chez sa parente : elle me représenta le besoin que j'avois de lui, & me fit craindre qu'il ne se vengeât. Je me vis donc réduite encore à dissimuler : nous fismes la paix, à condition qu'il ne me parleroit plus de sa passion. Il me le promit, bien résolu de ne pas tenir sa promesse, & plus obstiné que jamais à abuser du besoin que j'avois de lui.

Cependant, le malheureux Saint Albe prit le parti de m'écrire, pour me prier d'obtenir sa liberté. Touchée de ce qu'il

souffroit, & oubliant les raisons que j'avois de ne me pas mêler de ses affaires, j'écoutai trop ma compassion : j'envoyai imprudemment à sa mere, la Lettre qu'il m'avoit écrite, & dans laquelle il me faisoit une peinture touchante de la maniére dont il étoit traité. Je ne doutai pas que sa mere n'en fût attendrie ; mais elle étoit plus jalouse que pitoyable : elle préféra l'envie de me brouiller de nouveau avec son mari, au soin de tirer son fils d'oppression : elle montra à son mari la Lettre que son fils m'avoit écrite. Ce fut un nouveau préjugé contre moi : le pere reprit ses premieres fureurs, & jura qu'il m'alloit perdre, si je n'évitois sa vengeance en contentant sa passion. Je parlai encore de cette derniere avanture à Madame de Chatillon, qui me blâma fort d'avoir reçû & montré la Lettre de Saint Albe, & elle me dit que je me tirasse de cette intrigue comme je pourrois.

Pour me défaire du Magistrat, j'imaginai un stratagême qui me fit une nouvelle affaire : je fis semblant de me rendre à ses persécutions ; & je lui promis un rendez-vous pour le lendemain dans un lieu que je lui marquois : mais dès le même jour j'allai trouver sa femme, à qui je dis les

folies de son mari, & le rendez-vous dont je l'avois flaté. Il m'etoit permis, ce me semble, dans les circonstances où j'étois, de faire cette démarche, puisque cette femme étoit déchaînée contre moi, & publioit que j'avois pour son mari autant de complaisance, que j'avois en effet d'aversion pour lui.

Je crus que pour la détromper, je n'aurois qu'à l'instruire de ce qui se passoit entre nous: je le fis en la priant de se vouloir trouver au rendez-vous, lui donnant toutes sortes de facilités pour cela.

Cette femme qui s'imaginoit que ce rendez-vous n'étoit pas le premier que j'eusse donné à son mari, crut d'abord que je lui faisois une fausse confidence; mais enfin elle parut convaincue de ma bonne foi, elle me remercia même de l'avis que je lui avois donné, m'assurant qu'elle feroit ce que je souhaiterois; mais les mesures qu'elle prit, firent encore tourner contre moi l'innocent moyen dont j'avois voulu me servir pour me débarrasser de mon persécuteur.

A peine étois-je arrivée au rendez vous où le Magistrat m'attendoit, que sa femme parut accompagnée de deux parens qu'elle avoit voulu rendre témoins de cette avanture.

Cette scéne m'auroit divertie, si je n'avois pensé dans ce moment que les témoins de la honte du mari pourroient être aussi des témoins contre moi, & qu'il n'étoit pas possible qu'une affaire connue de tant de gens, n'exposât horriblement ma réputation. Cette femme même qui vouloit qu'on crût que ce n'étoit point la premiére infidélité que son mari lui faisoit, au lieu de dire que je l'avois avertie du rendez-vous, dit tout le contraire, & me fit libéralement part des injures qu'elle lui donna. Le mari confus, sortit sans dire un mot. Je crus que la femme alloit rendre au moins témoignage de mon innocence aux gens qu'elle avoit amenés; mais elle étoit aussi méchante dans son genre, que son mari l'étoit dans le sien. Elle osa me reprocher en leur présence que je lui débauchois son mari. Cette avanture se répandit bien-tôt dans le monde; & le Public déja prévenu contre moi, me crut sans peine dans une véritable intrigue avec le Magistrat. Je fis pourtant ce que je pûs pour désabuser les deux parens; ils m'écouterent, me crurent, & m'offrirent leur protection.

Le mari qui ne me soupçonnoit pas d'avoir averti sa femme du rendez-vous, me

me vint voir dès le lendemain; mais je lui dis que je ne pouvois plus le voir, le conjurant, dans les extrêmités où il m'avoit réduite, de m'apprendre l'état de mes affaires, puiſqu'il ne pouvoit plus s'en mêler avec honneur. Il me dit que je ne devois pas m'en mettre en peine, qu'il me ſerviroit juſqu'au bout; que l'avanture du jour précédent étoit une bagatelle, & que ſa femme étoit une folle à qui perſonne ne faiſoit l'honneur d'ajouter foi. Il continua donc à me preſſer encore de répondre à ſes deſirs; mais il ceſſoit de parler en maître, & je ceſſois de le craindre. Je fis un détail ſincére à Madame de Chatillon de tout ce qui étoit arrivé, elle me fit ſortir de chez la parente du Magiſtrat, & ſe brouilla avec lui d'une maniére à ne vouloir plus le ſouffrir ni le voir.

Il ne quitta pas priſe: ayant appris que ſa femme ne l'avoit ſurpris au rendez-vous que ſur l'avis que je lui en avois donné, il entreprit de me perdre, ou de vaincre ma réſiſtance.

Cependant Saint-Albe trouva moyen de rompre ſa priſon. Son pere qui en étoit fort en peine, & qui ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, me vint apprendre cette nouvelle, & il me parla, comme s'il m'eût

ſoupçonnée d'y avoir part. Il eſt vrai qu'on diſoit dans le monde que c'étoit moi qui avoit fait ſauver Saint-Albe. Son pere faiſoit courir tous ces bruits pour m'intimider. Il vouloit me vaincre à force de me décrier ; car il ſe perſuadoit que je pourrois à la fin lever le maſque, quand je me verrois perdue de réputation. C'étoit de cette eſpérance ſeule qu'il flattoit la paſſion qu'il avoit pour moi ; mais comme plus on me décrioit, moins je croyois y avoir donné lieu, j'avois la conſolation de me ſentir innocente, & Dieu me fit la grace d'enviſager tant de malheurs ſans perdre la raiſon. Je me défendis de l'accuſation d'avoir contribué à délivrer Saint Albe ; & je me juſtifiai avec d'autant moins de peine, que j'ignorois les moyens dont il s'étoit ſervi pour ſe ſauver. Le pere réſolut de faire un dernier effort pour obtenir de moi ce qu'il deſiroit depuis ſi long-temps ; il me vint avertir que mon mari étoit ſur le point de faire juger ſon Procès, dont l'iſſue ne me ſeroit pas avantageuſe ; mais qu'il ſavoit ſeul les moyens d'en prolonger le Jugement, & qu'il m'aſſuroit que je gagnerois mon Procès avec dépens, ſi je voulois l'écouter. Je lui répondis avec fierté que j'attendrois patiemment la fin

de mon affaire ; & que quelque triste que fût la destinée que je devois éprouver, j'aimerois toujours mieux être malheureuse, que d'acheter mon repos par un crime.

La maison où Madame de Chatillon m'avoit mise en me retirant de celle de la parente du Magistrat, étoit une de ces maisons où il y a plusieurs Locataires qui ne se connoissent pas. J'occupois le premier appartement ; & je n'avois aucune habitude avec les gens qui logeoient dans la maison. Mademoiselle Laval demeuroit alors avec son mari qui étoit revenu de Province ; il est vrai que je la voyois souvent, & c'étoit toute ma consolation. Je repris, pour me servir, la même femme de chambre que j'avois amenée de Province, & qui m'avoit quittée, quand j'allai demeurer chez Madame de Chatillon. C'est une chose pernicieuse à la réputation d'une jeune femme, que d'avoir des Domestiques du génie de la fille qui me servoit ; & les premiers soins que doit prendre une personne de mon sexe, c'est de n'attacher pas à son service des esprits déreglés, & de ne se familiariser jamais avec ses Domestiques, quelque réglés qu'ils paroissent.

Cette fille avoit les inclinations très-

mauvaises, comme on le verra dans la suite. Elle n'avoit jamais vû Saint-Albe; ce qui causa une avanture qui paroîtra peut-être fabuleuse; mais qui arriva pourtant de la maniére dont je vais la raconter.

Ma femme de chambre m'ayant souvent entendu parler des persécutions du Magistrat, forma une entreprise qu'elle ne me communiqua point.

Elle avoit déja fait connoissance avec les gens de la maison, & elle me dit un jour qu'une fort jolie fille qui y demeuroit, avoit soin de demander tous les jours des nouvelles de ma santé, & qu'elle témoignoit avoir envie d'être connue de moi. Je lui répondis qu'elle se gardât bien de me l'amener, ne voulant point avoir de commerce avec des personnes que je ne connoissois pas, & qui m'étoient suspectes; ayant tout à appréhender dans l'état où j'étois. J'eus toutefois un jour la curiosité de la regarder par la fenêtre: je n'eus pas le temps de l'examiner beaucoup. Je ne laissai pas pourtant de remarquer que son visage ne m'étoit pas inconnu; mais je ne pouvois me souvenir où je l'avois vû.

Ma femme de chambre, comme je l'ai dit, méditoit un dessein qu'elle trouva

moyen d'exécuter un jour, pendant que je passois l'après-dînée chez Mademoiselle Laval. Elle alla chez le Magistrat; & ayant demandé à lui parler en particulier, elle lui dit que je ne l'avois maltraité que pour éprouver sa constance; & d'ailleurs qu'il ne devoit pas s'étonner si je l'avois rebuté, puisqu'il ne m'avoit fait aucun présent; que les femmes étoient intéressées, & que dans la situation où j'étois, ses galanteries me seroient agréables s'il vouloit être libéral: en un mot, que s'il souhaitoit que je le rendisse content, il n'avoit qu'à venir ce jour-là même au logis. Le Magistrat promit de s'y rendre, & de n'y pas venir sans argent. La femme de chambre après l'avoir quitté, vint proposer à la fille dont j'ai parlé, de vouloir recevoir sous mon nom & sous mes habits, la visite d'un homme dont je voulois me divertir, lui disant que si elle me faisoit ce plaisir, je lui en aurois une obligation infinie. Cette fille après quelques difficultés, accepta la proposition.

Elle souffrit qu'on lui donnât un de mes habits; mais s'habillant elle rioit comme une folle. Elle demanda le nom de l'homme qu'on attendoit, la femme de chambre lui nomma un autre nom que celui du Magistrat; après quoi cette fille parut tou-

te disposée à faire ce qu'on exigeoit d'elle; riant toujours, & disant qu'elle n'étoit guére propre à faire ce personnage. Le Magistrat arriva peu de temps après: ma femme de chambre alla au-devant de lui; & le tirant à part elle lui dit, qu'avant de l'introduire dans mon appartement où je l'attendois, elle l'avertissoit que je le priois de laisser les volets fermés, ajoûtant que je l'avois aussi chargée de prendre l'argent qu'il apportoit, parce que je ne pouvois me résoudre à le lui demander. Il mit une bourse entre les mains de ma femme de chambre; & entra dans mon appartement avec toute la joye que l'espérance d'un bonheur qu'il ne croyoit pas éloigné, lui inspiroit. Il entroit si peu de jour dans la chambre, qu'il avoit de la peine à distinguer les objets. Il remarqua pourtant une personne qui lui parut assez bien faite: dans la prévention où il étoit, il ne soupçonnoit point encore qu'on le trompât. Il s'en approcha; mais quand il vit qu'il n'en pouvoit tirer une parole, il commença à se défier de sa bonne fortune. Il crut même avoir entendu rire la personne qu'il pressoit, il courut aux fenêtres. Pendant qu'il étoit occupé à les ouvrir, la fille ouvroit la porte pour se sauver; il s'en ap-

perçut, la saisit, & l'ayant regardée il demeura immobile. La fille se débarrassa de ses mains, & monta dans son appartement.

Le Magistrat descendit ; & ayant appellé tous ses gens, il remonta en demandant qu'on eût à lui remettre entre les mains son fils qui étoit caché dans la maison sous un habit de femme.

Ma femme de chambre crut que le Magistrat avoit perdu l'esprit ; elle ignoroit que la fille à qui elle avoit fait faire ce personnage, fût le malheureux Saint-Albe. Après s'être sauvé du lieu où son pere le tenoit enfermé, il s'étoit déguisé en femme, & étoit venu loger dans cette maison, conduit par la passion qu'il avoit pour moi, espérant en se mettant à couvert des poursuites de son pere, trouver l'occasion de me voir.

Le Magistrat ayant fait ouvrir la chambre, Saint-Albe fut remis entre ses mains dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire, sous mes habits. Quelle affreuse conjoncture pour moi ! Quand un Ange seroit descendu Ciel pour rendre témoignage de mon innocence, on ne l'auroit pas crû. On savoit que Saint-Albe m'aimoit ; on le trouvoit logé dans la maison où je de-

meurois, déguisé en fille, & même sous des habits qui m'appartenoient. Quelqu'un pouvoit il se persuader que tout cela ne se fût pas fait de concert ? Quelle folie à Saint-Albe, ayant pris le parti de venir demeurer chez moi, de ne s'être pas fait connoître plutôt, & d'avoir eu la complaisance qu'on avoit exigée de lui ? Mais il n'avoit aucun soupçon que son pere dût venir, puisqu'on lui avoit nommé un nom inconnu ; & d'ailleurs son amour lui faisoit regarder l'homme qu'on vouloit tromper, comme un rival dont il étoit bien aise de se venger.

Pendant que cela se passoit chez moi, j'attendois ma femme de chambre à qui j'avois donné ordre de me venir trouver. Ennuyée de l'attendre, je priai Mademoiselle Laval de m'accompagner jusqu'au logis. Les voisins m'apprirent en arrivant cette avanture ; & ma femme de chambre ne venant point, je jugeai qu'elle n'avoit osé paroître devant moi.

Ceux qui apprirent cette histoire, ne douterent point que ce ne fût moi qui l'eût conduite. Ils crurent que j'avois voulu me divertir du Magistrat, & ils dirent que je l'avois fait d'une maniére fort plaisante ; mais en même-temps ils soupçon-

nerent qu'il falloit que Saint-Albe fût bien avec moi, & je paſſai pour un mauvais cœur de l'avoir ainſi livré à ſon pere. Enfin, on jugea que j'étois de l'humeur de ces femmes galantes, à qui rien ne coûte quand il s'agit de ſe vanger ou de ſe divertir.

Les ſuites de cette affaire ne furent pas ſi fâcheuſes pour moi que je me l'imaginois. On conſeilla au Magiſtrat de ne point faire de bruit, parce qu'il n'en pouvoit faire ſans ſe rendre ridicule; il ſe contenta de publier qu'ayant appris que ſon fils étoit déguiſé chez moi, il n'y étoit venu que pour le faire prendre.

Je me vis par ce moyen délivrée d'un amant odieux & importun. Il n'eut plus envie de faire l'amour à une femme qu'il crut capable de lui jouer de pareils tours. Il ſe contenta de me haïr dans le fond de ſon cœur, & l'éclat de ſon reſſentiment ne tomba que ſur ſon fils, qu'il fit enfermer plus étroitement.

Cependant mon Procès demeuroit toûjours dans le même état, le Magiſtrat n'avoit rien fait pour moi, & Madame de Chatillon ſeule étoit cauſe de ce que ma mere & mon mari ne réuſſiſſoient pas dans leurs pourſuites. Elle avoit fait enſorte que

les plus fameux Avocats ne se chargeassent point de leur affaire, & que tous ceux à qui ils s'adressoient pour cela, leur répondissent que c'étoit un Procès qu'il falloit accommoder ; mais comme nous ne pouvions convenir d'un accommodement, on ne faisoit rien de part & d'autre, & je jouissois toujours de ma provision, sans voir mon mari & ma mere. Il est vrai que je prenois un grand soin de les éviter.

Je n'entendois point parler de ma femme de chambre ; & je n'étois pas fâchée qu'elle se fût retirée de chez moi, lorsqu'on m'avertit qu'elle me faisoit passer dans le monde pour une femme d'une mauvaise conduite. Je vais conter une avanture qui achevera de faire connoître le caractére de cette fille.

Comme elle s'imaginoit apparemment que la seule différence du sexe avoit été cause que le Magistrat s'étoit apperçu qu'on le trompoit, elle s'assura d'une fille assez bien faite, & entreprit de la faire passer sous mon nom. Elle me proposa à plusieurs jeunes gens de la Cour, comme une femme que la nécessité avoit réduite à se servir de cette maniére de subsister. Elle s'adressa même à Blossac, à qui elle dit

» que j'étois esclave de ma réputation, & » que c'étoit cette raison seule qui m'avoit » fait refuser sa bourse ; mais que je ne se- » rois pas si fiére quand je croirois n'être » pas reconnue ; & que pourvû qu'il eût » assez de discrétion pour faire semblant » de ne me pas connoître quand je lui » donnerois un rendez-vous secret, il pou- » voit se flatter d'être heureux. Comme Blossac ne m'avoit jamais guére fait l'honneur de m'estimer, il ajoûta foi aisément à tout ce que lui dit cette fille ; & voulant se venger des inconstances dont il m'avoit accusée, il accepta la proposition dans le dessein de m'insulter. C'étoit sans doute son intention, puisqu'il dit à la femme de chambre qu'il iroit au rendez-vous avec de ses amis, à qui il vouloit faire part de sa bonne fortune. Blossac en parla à son ami, & cet ami à un autre, & enfin cela se répandit insensiblement dans le monde.

Le Duc de Candale que je voyois quelquefois chez Madame de Chatillon, fut étonné des bruits qui couroient contre moi, & fut assez honnête homme pour les croire faux. Il en fit avertir Mademoiselle Laval, qui le pria de lui apprendre de qui il tenoit cette nouvelle ; il avoua que c'étoit de Blossac.

En effet, Bloſſac lui avoit raconté l'entretien qu'il avoit eu avec ma femme de chambre ; & lui ayant marqué le lieu où je devois le voir, & le jour qui étoit pris pour celà, le Duc de Candale ne ſavoit plus ce qu'il en devoit penſer ; & voulant s'aſſurer de la vérité, il pria Bloſſac de ſouffrir qu'il l'accompagnât au rendez-vous.

Mademoiſelle Laval m'avertit de tout ce que le Duc de Candale lui avoit dit ; & nous ne ſavions à qui imputer une ſi extravagante hiſtoire. J'avoue que dans les premiers mouvemens j'en accuſai ma mere & mon mari, que je voyois toûjours obſtinés à me perdre ; mais que réſoudre dans cet embarras !

Nous délibérions enſemble ſur les moyens de détruire ces bruits, lorſqu'on me vint dire que le Duc de Candale demandoit à me voir. J'étois bien aiſe de l'entretenir, pour en tirer quelque éclairciſſement. Il entra ; & voyant qu'il ne me parloit que de choſes générales, je l'interrompis en lui demandant ce que vouloient dire les bruits qui couroient, & dont il avoit parlé à Mademoiſelle Laval. Il me dit la converſation qu'il avoit eûe avec Bloſſac, & celle que Bloſſac avoit eûe avec ma femme

de chambre, ajoûtant en riant, qu'il ne venoit chez moi que pour voir si j'y étois, parce qu'on l'avoit assuré que je devois être ailleurs, & même que Blossac l'attendoit pour le conduire au rendez-vous. Enfin, il conclut qu'il ne feroit point semblant d'être désabusé, qu'il iroit joindre Blossac, qu'il l'accompagneroit & qu'il me feroit dire qui étoient les gens qui se servoient ainsi de mon nom.

Je fus ravie de trouver si promptement le moyen de m'éclaircir entiérement d'une chose qui m'avoit tant causé d'inquiétudes. Je demandai au Duc de Candale tous les éclaircissemens dont j'avois besoin pour faire surprendre Blossac, lorsqu'il seroit avec la personne qu'on lui avoit promise sous mon nom. Je lui représentai de quelle importance il étoit pour ma réputation, que cette affaire fût éclaircie, & je conjurai le Duc de Candale de m'en faire raison. Il me le promit; mais il me dit qu'il falloit encore pour ma gloire, que ce fût mon mari qui surprît Blossac, parce qu'il savoit probablement les bruits qui couroient, qu'il alloit dans le moment lui faire donner avis que j'avois accordé un rendez-vous à Blossac, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de m'y surpendre. J'approuvai la

pensée du Duc de Candale, & lui laissant la conduite de toutes choses, je le vis sortir avec autant de joye, que j'avois, un moment auparavant, d'accablement & de tristesse.

Le Duc de Candale fit si bien, que mon mari & ma mere furent avertis du rendez-vous, avant qu'il eût rejoint Blossac. Les gens dont il s'étoit servi pour leur porter cette nouvelle, ne les laisserent point en repos, & leur persuaderent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Mais il n'étoit pas nécessaire de les presser; ils crurent que cette avanture alloit tout d'un coup finir le Procès, & ils prirent main forte pour ne me pas laisser échapper.

Cependant le Duc de Candale avoit rejoint Blossac, auquel il avoit dit qu'une affaire lui étoit survenue, & qu'il ne pouvoit pas être de la partie. Blossac s'en consola, & prit seul le chemin du rendez-vous. Le Duc de Candale le suivit de loin sans en être apperçû, & se tint lui-même aux environs de la maison, voulant être témoin de ce qui arriveroit. Ma mere & mon mari gardoient si peu de mesures, qu'ils disoient hautement que je ne leur échapperois pas. En un moment le bruit de leur dessein se répandit par-tout, &

ils furent accompagnés de plusieurs personnes ravies d'assister à ce spectacle nouveau, d'un mari qui alloit lui-même, comme on le pensoit, se convaincre de sa honte.

Blossac fut reçû par ma femme de chambre; & il étoit à peine avec la personne qu'il prenoit pour moi, quand ma mere & mon mari arriverent bien accompagnés. Ma femme de chambre vint au bruit qu'ils firent; elle fut reconnue, & l'on ne douta point en la voyant, qu'on ne dût me voir aussi bien tôt. Les portes furent enfoncées; & je ne sai qui fut le plus honteux de Blossac ou de mon mari, quand ils reconnurent l'un & l'autre qu'ils s'étoient trompés. Ma mere se retira la premiére, mon mari la suivit bien-tôt, & Blossac après. Le Duc de Candale arriva dès qu'ils furent partis, & donna ordre qu'on arrêtât ma femme de chambre & la personne qui avoit servi à cette intrigue. Les ayant fait mettre dans un lieu de sûreté, il vint me tirer de l'impatience où j'étois d'apprendre le succès de cette affaire.

J'espérois que cette fausse démarche de mon mari seroit dans la suite un préjugé de mon innocence, & du peu de fondement

de ses soupçons, & je regardois cette avanture comme un coup de partie ; mais on en jugea autrement. On dit que tout cela étoit un tour de mon adresse, & que ma femme de chambre, de concert avec Blossac & moi, avoit tendu ce panneau pour en tirer des avantages dans mon Procès. Enfin, on trouva la chose d'autant mieux conduite, que je paroissois moins y avoir part. Tout le monde en rit, & je n'en retirai que la louange d'avoir de l'esprit & de l'adresse. Ce n'étoit pas là l'éloge que je cherchois, je voulois qu'on me donnât celui qui m'étoit dû. Mais il n'est pas possible quand on est mêlé dans des affaires qui ont deux faces, qu'on évite la plus mauvaise ; & pour jouir d'une heureuse réputation, ce n'est pas assez à une personne de mon sexe d'avoir de la sagesse & même de la conduite, il faut encore qu'il n'y ait rien d'équivoque dans les évènemens de sa vie. On passe presque toûjours pour coupable, quand l'innocence a besoin de tant de justifications. Heureuses les femmes qui ne sont point exposées à ces incidens ! Une vie unie est la chose du monde qu'elles devroient le plus souhaiter ; & il faudroit les accoûtumer de bonne heure à regarder les avantures comme

l'écueil de leur repos & de leur gloire. Je confirmai moi-même le tour qu'on donnoit à cette histoire, par la compassion que j'eus pour ces deux malheureuses. Persuadée que je n'avois plus besoin d'éclaircissement pour justifier mon innocence, je crus que je pouvois en avoir pitié ; je ne pus entendre parler sans compassion du châtiment dont on menaçoit une fille qui m'avoit servie, & je la fis mettre en liberté avec sa complice. J'avoue que je ne pouvois tomber dans une plus grande imprudence ; & jamais compassion n'étoit venue plus à contre-temps ; car on jugea avec plus de raison que jamais, que cette fille avoit agi par mes ordres, quand on sut que c'étoit moi qui l'avoit fait mettre en liberté.

Je ne conseille à personne d'en user comme je fis. Cette créature eut si peu de reconnoissance de ma bonté, qu'elle fut dans la suite la premiére à faire de moi cent contes ridicules. Une femme qui a des Domestiques qui exposent sa réputation, les doit faire punir sans miséricorde.

Mon mari fit alors un voyage dans sa Province, soit qu'il eût de la peine à soutenir l'avanture dont il s'étoit vû la dupe, ou qu'il crût son éloignement nécessaire

pour me faire entendre à un accommodement ; car il se lassoit de n'avoir plus sa femme, & depuis que j'avois trouvé de l'argent & de l'appui, ma mere qui ne me voyoit qu'avec peine à Paris, lui avoit persuadé qu'il étoit de son intérêt de se reconcilier avec moi.

Je ne pouvois aussi prendre un meilleur parti, que de consentir à cette réconciliation, quand ce n'auroit été que pour faire tourner à mon avantage l'histoire qui venoit d'arriver. Le monde eût cru sans doute plus aisément que je n'y avois aucune part, si j'avois immédiatement après retourné avec mon mari. Il m'envoya un Gentilhomme de ses amis nommé Montalzac, avec ordre de me faire de belles propositions, si je voulois oublier le passé. Il ne se contenta pas d'avoir chargé ce Gentilhomme de cette négociation, il employa encore pour cela un Ecclésiastique qui étoit un fameux Directeur. Mais ces deux Agens, au lieu d'avancer le raccommodement; le reculerent, par les maniéres différentes dont ils s'y prirent.

Montalzac ne m'eut pas vû deux fois, qu'il me fit connoître qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il n'avoit point d'autre motif, en travaillant à me remettre chez mon

mari, que parce qu'étant ſon voiſin, il lui ſeroit plus aiſé de me voir. Pour ce qui eſt du Directeur, il me tint des diſcours qui m'offenſerent. Il voulut me prouver en forme, que je ne pouvois plus en conſcience vivre ſéparée de mon mari; & il me dit tant de choſes déſobligeantes ſur ma mauvaiſe conduite, qu'il me mit en colere. Je lui répondis que je n'avois que faire de ſes ſermons, & je le renvoyai avec fierté. Il n'étoit pas accoûtumé à être traité de la ſorte; il avoit au contraire la réputation d'un oracle dans toutes les pieuſes négociations dont il ſe mêloit. Il me regarda comme une réprouvée; & après m'avoir quittée bruſquement, il alla publier partout que j'étois une endurcie, & que je mourrois dans mon iniquité. De toutes les perſonnes qui ont attaqué ma réputation, nul ne l'a fait ni plus malicieuſement, ni avec plus d'opiniâtreté que ce dévot perſonnage. Il croyoit rendre ſervice à Dieu en me décriant, & je me vis bien-tôt en proye aux fureurs des faux Dévots, qui crioient que j'étois une pierre de ſcandale qu'il falloit retrancher: tant il eſt vrai qu'un zéle mal entendu produit de pernicieux effets. On ne devroit jamais employer de ces ſortes de Dévots dans les affaires de la

nature de la mienne ; ou bien il faudroit leur apprendre avant qu'ils s'en mêlassent, que la douceur & la patience sont de meilleurs moyens pour y réussir, que les emportemens & les invectives d'un zele outré. Il est étrange que ceux qui (par la confiance que leur profession oblige d'avoir en eux) devroient être les premiers à ménager l'honneur de leur prochain, soient ordinairement ceux qui le déchirent le plus ! Un Directeur en titre d'Office ne sauroit pardonner à ceux auprès de qui son zéle est mal reçu ; & les Dévots, comme celui dont je parle, n'ont ordinairement de la charité & de la douceur, que quand on leur applaudit.

A l'égard de Montalzac, dès qu'il m'eut déclaré sa passion, ses conseils me devinrent suspects ; & depeur qu'en recevant ses visites, il ne s'imaginât que je le voulusse flater de quelque espérance, je lui dis que j'avertirois mon mari de la hardiesse qu'il avoit eûe de me découvrir ses sentimens ; & que quand je serois disposée à un raccommodement, je le différerois, tant qu'il auroit pour voisin un ami si infidéle. Montalzac indigné de se voir traiter de la sorte, résolut d'observer toutes mes démarches, & d'en informer mon mari, ce qu'il fit, mais

donnant toutes les couleurs qu'il lui plut aux choses les plus innocentes. Quelque sagesse que puisse avoir une femme, elle ne sauroit éviter la médisance & la calomnie, quand elle est assez malheureuse pour être aimée par de malhonnêtes gens.

Pendant qu'on travailloit à me réconcilier avec mon mari, j'avois plus d'envie que jamais de m'en faire séparer. La protection de Madame de Chatillon m'avoit donné celle de Monsieur le Prince. J'avoue que si j'eusse été moins appuyée, j'aurois plus volontiers écouté les offres que mon mari me faisoit faire; mais tous ceux qui m'approchoient m'en détournoient; les uns par intérêt, & les autres, parce qu'ils ne se donnoient pas la peine de me faire voir les inconvéniens d'un dessein dans lequel je courois risque de ne pas réussir. En verité l'on trouve peu d'amis sincéres, qui sachent donner aux Femmes des conseils qui conviennent à leurs véritables besoins! Il n'y avoit que Mademoiselle Laval qui me parlât sans flaterie. Elle me disoit tous les jours: » Que » je ne pouvois prendre un meilleur parti » que de vivre avec mon mari, & elle me » représentoit que je devois du moins écou- » ter les propositions avantageuses qu'il

» me faisoit faire. Mais je n'étois guéres alors en état de goûter les solides raisons dont elle appuyoit ses conseils. Ce qu'elle souffroit même avec son mari qui en usoit mal avec elle, me faisoit craindre ce que j'aurois à souffrir avec le mien. Je n'avois point encore compris comme elle, que jamais la réputation d'une femme n'est en sûreté, lorsqu'elle vit éloignée de celui à qui il a plû à Dieu de l'unir. Je pensois au contraire que je serois heureuse, si je pouvois obtenir ma séparation, & c'est à quoi je croyois devoir uniquement travailler.

Saint Albe eut encore recours à moi dans l'oppression où son pere le tenoit; je ne dissimule point que le respect dont il avoit toujours accompagné la passion qu'il avoit pour moi, m'avoit donné une forte envie de lui être utile. Je m'imputois tous les mauvais traitemens qu'il recevoit de son pere: j'étois même touchée du déguisement sous lequel il s'étoit caché pour me voir; & d'ailleurs, je lui pardonnois les bruits ausquels il m'avoit exposée, en faveur de l'agréable vengeance qu'il m'avoit fait prendre des importunités de son pere. Enfin, j'étois bonne; & quoique je ne sentisse pas encore de l'amour pour lui,

je l'estimois assez pour ne vouloir pas me refuser le plaisir de contribuer à lui faire mener une vie moins malheureuse : enfin, il faut dire tout, je ne lui faisois pas de crime de m'aimer ; & je ne croyois pas qu'un amour qui ne m'étoit pas désagréable, dût m'empêcher de faire pour lui ce que j'aurois fait par générosité. Il faut avouer aussi que jamais on ne déplaît aux femmes quand on les aime : l'amour qu'il avoit pour moi me rendit plus vive sur ses intérêts : je parlai à Madame de Chatillon, de l'état où il étoit, & la priai d'employer son crédit pour lui. Elle me sut bon gré d'entrer dans ses intérêts, mais elle ne laissa pas en même temps de me représenter que ma réputation seroit encore attaquée, si l'on savoit que je me mêlasse de le servir. Cette raison m'obligea de la prier de faire mettre Saint Albe en liberté, sans qu'il parût que j'y eusse aucune part. Madame de Chatillon en parla à Monsieur le Prince, qui obtint un ordre de le faire sortir, & qui lui procura même un Emploi dans les Troupes plus considérable que celui qu'il avoit avant que d'avoir encouru la disgrace de son pere.

On devina bien-tôt que Madame de Chatillon n'avoit fait remettre Saint Albe

en liberté, que parce que je l'en avois priée?
Mais je ne ſai ſi l'on me blâmera d'avoir pris à cœur cette affaire : la délicateſſe que je devois avoir pour ma réputation devoit-elle me rendre inſenſible aux malheurs d'un homme, qui par ſon mérite & ſa jeuneſſe étoit digne de compaſſion ? Il n'avoit que moi à qui il pût avoir recours ; & je ne me ſuis jamais repentie de l'avoir ſervi : quelque lieu qu'on ait eu dans la ſuite de m'en faire un crime, j'ai toujours penſé qu'il y auroit eu de la cruauté à laiſſer Saint Albe dans l'état déplorable où il étoit, pouvant ſi aiſément l'en retirer. Quelque ſoin que doive prendre une femme de ſa gloire, je croi qu'il lui eſt permis de faire une bonne action : & quand on n'eſt décriée que par ces endroits, il ne faut ſe plaindre que des circonſtances malheureuſes qui ne permettent pas quelquefois aux femmes de faire impunément de bonnes actions.

Dès qu'on ſut que Saint Albe étoit ſorti des mains de ſon pere par le crédit de Monſieur le Prince, on dit plus que jamais que c'étoit une ſuite de l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Son pere le publia par-tout ; & Montalzac ne manqua pas d'en informer mon mari. C'eſt ce qui m'obligea

m'obligea de refuser constamment de revoir Saint Albe ; & ne croyant pas mériter de reproches pour lui avoir procuré la liberté, je crus au moins devoir éviter des visites qu'on m'auroit reprochées avec plus de fondement.

Mais Saint Albe avoit un cœur aussi bon que moi ; & comme le tort que je pouvois me faire en agissant pour lui, ne m'avoit pas empêché de lui rendre service, il crut de son côté que le tort que me feroit sa reconnoissance ne devoit pas l'empêcher de me la témoigner : il me fit prier plusieurs fois de recevoir au moins une de ses visites ; & me voyant obstinée à la refuser, il me voulut voir à quelque prix que ce fût. J'aurois mieux fait de le laisser venir d'abord sans m'y opposer : ma délicatesse me fut préjudiciable en cette occasion.

Madame de Chatillon alla dans ce temps-là à sa Terre de Marlou ; je l'y accompagnai : l'Abbé Fouquet nous venoit voir souvent : Madame de Chatillon ne souffroit ses assiduités, que parce qu'elle vouloit ménager un homme qui avoit beaucoup de crédit ; & ce qu'elle fit marque bien qu'elle étoit innocente de la galanterie que d'injurieux Mémoires lui ont attribué. Elle étoit toujours persuadée, de-

puis l'avanture dont j'ai parlé, que l'Abbé Fouquet ne me haïssoit pas : c'est ce qui fut cause peut-être qu'elle m'emmena à Marlou, espérant que l'Abbé Fouquet s'attacheroit à moi plus que jamais, ou qu'au moins on mettroit sur mon compte les fréquens voyages qu'il feroit à Marlou. Je devinai son dessein ; mais je lui avois tant d'obligations, que je voulus bien pour l'amour d'elle m'exposer à tout ce qu'on pourroit dire de moi ; & je croi avoir eu raison d'en user comme je fis. Il y a de certaines obligations dont il n'est jamais permis d'être ingrate ; & j'aurois cru avoir une délicatesse ridicule, si je m'étois opposée au dessein de Madame de Chatillon. Il me sembloit que c'étoit assez de ne point contribuer par ma conduite aux préjugés que le voyage pourroit donner, si toutefois on peut sans reproches avoir ces complaisances : enfin, je me mis au-dessus de ces scrupules. Ce sont encore là de ces circonstances où il est fâcheux de se trouver, & où une femme ne peut faire une bonne action sans perdre quelque chose de sa gloire. Mais qu'y faire ! Il faut renoncer au monde, ou se résoudre à se trouver quelquefois dans ces sortes d'embarras.

Fin du Livre troisiéme.

MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE QUATRIE'ME.

PENDANT que nous étions à Marlou, Mylord Digby qui avoit loué une maiſon dans le voiſinage, ſe crut obligé de rendre viſite à Madame de Chatillon ; cette viſite fut ſuivie de tant d'autres que le bruit courut bientôt qu'il étoit amoureux d'elle. Elle ne fut pas fâchée qu'on s'imaginât que le Milord s'attachoit à elle, parce qu'elle eſpéroit qu'on ne diroit pas qu'elle eût de la complaiſance pour l'Abbé Fouquet, dans le temps qu'on verroit qu'elle ſembloit en écouter un autre.

L'Abbé Fouquet vint d'abord à Marlou

sans me rien dire qui marquât qu'il pensoit à moi : mais dès qu'il s'apperçut que le Milord aimoit Madame de Chatillon, il eut pour moi de vifs empreſſemens, il vouloit éprouver si elle ne témoigneroit pas un peu de jalousie. Je connus bien ses intentions par les continuelles plaintes qu'il me faisoit d'elle ; & on n'aura pas de peine à croire que je n'avois pas envie de répondre à l'amour qu'il faisoit semblant de sentir pour moi : mais plus j'avois résolu de n'y répondre pas, & plus je m'imaginai qu'il m'étoit permis d'avoir pour lui des maniéres honnêtes ; cela l'engagea plus que je ne voulois, & les choses vinrent au point que je crus voir qu'il m'aimoit véritablement. Je ne voulus point l'amuser, je lui dis nettement que toutes ses peines seroient inutiles ; mais j'éprouvai alors qu'une femme ne risque pas plus sa réputation en témoignant une passion qu'elle ne sent point, qu'en faisant connoître qu'elle n'aime pas.

L'Abbé me dit qu'il étoit surpris que je ne le ménageasse pas mieux, puisqu'il pouvoit me faire de la peine, en découvrant le commerce que j'avois avec un Domestique du Milord. Ce discours me surprit, je lui en demandai l'explication ;

il refusa de me la donner, & se retira plein de dépit & de colére.

Peu de temps après je voulus instruire Madame de Chatillon de ce qui s'étoit passé; mais elle m'interrompit, en me disant que j'étois une folle, & que je courois risque de me perdre sans ressource; qu'on savoit que Saint Albe me voyoit tous les jours, & que pour le voir plus commodément, je l'avois fait déguiser; enfin qu'il servoit le Mylord en qualité de Valet de Chambre. Je lui protestai que si cela étoit, je n'en savois rien, que je n'avois point vû Saint Albe depuis qu'il étoit sorti de prison, & que je ne comprenois pas ces discours.

Ce que Madame de Chatillon me disoit étoit vrai. Saint Albe toujours possédé de son amour, & désespéré du refus que j'avois fait de le voir, ayant appris que j'étois à Marlou; & que le Mylord Digby voyoit souvent Madame de Chatillon, il s'étoit donné à lui sous un nom emprunté, & le servoit comme je l'ai dit: mais je ne l'avois pas encore vû, il s'étoit contenté de me voir quelquefois dans la foule, attendant l'occasion qu'il cherchoit. Cependant on l'avoit reconnu; & on croyoit que je lui parlois tous les jours.

Je priai Madame de Chatillon de faire dire à Saint Albe qu'il se retirât avant que cette affaire fist plus de bruit, & que je serois sa plus mortelle ennemie s'il ne m'obéïssoit

Madame de Chatillon fit venir Saint Albe, & lui représenta le tort qu'il faisoit à ma réputation; mais il lui parut si touché de m'avoir déplû, & si prompt à obéir, qu'elle en eut pitié; elle lui promit qu'avant qu'il s'en retournât à Paris, elle lui donneroit occasion de me voir; & m'ayant fait appeller aussi-tôt, elle me laissa avec lui. Il se jetta à mes pieds sans pouvoir parler; de mon côté je n'eus pas la force de le quereller, je lui représentai seulement les extrémités où il m'exposoit par ses folies; & je lui dis qu'il devoit essayer de vaincre une passion qui ne convenoit ni à lui ni à moi, que je serois toujours de ses amies; mais que je le haïrois s'il ne s'attachoit plus sérieusement à son devoir, qu'il devoit se donner tout entier au service, & songer à se rendre digne des graces que lui avoit procurées Madame de Chatillon. Il se retira charmé de la douceur avec laquelle je l'avois traité, & me dit en me quittant qu'il ne seroit heureux que lorsqu'il auroit perdu pour moi une vie dont il m'étoit redevable.

Cela ne put se passer si secrétement, que le pere de Saint Albe & Montalzac n'en entendissent parler; ils publierent l'un & l'autre cette avanture, en y ajoûtant des circonstances horribles.

L'Abbé Fouquet voyant qu'il ne pouvoit réussir auprès de moi, me laissa en repos, & recommença à rendre ses soins à Madame de Chatillon; elle affectoit de ne le voir qu'en ma présence, il crut le Mylord mieux traité que lui, il en conçut du chagrin, & s'en alla à Paris; mais ayant appris peu de temps après, que le Mylord s'en retournoit, & qu'il avoit déja pris congé de Madame de Chatillon, il revint à Marlou, fit le passionné auprès d'elle; mais me voyant toujours avec Madame de Chatillon, & ne pouvant l'entretenir en liberté, il voulut me donner une occupation.

L'Abbé Fouquet croyoit comme tout le monde, que j'aimois Saint Albe; je ne sai comment il fit pour le trouver, mais il l'amena un jour à Marlou, il nous dit que Saint Albe avoit sur les bras une affaire qui l'obligeoit à se cacher; qu'il lui avoit fait espérer que Madame de Chatillon ne lui refuseroit pas un asyle.

L'Abbé Fouquet croyoit me faire un

ſenſible plaiſir ; il fut ſurpris de la maniére dont je reçûs Saint Albe, je lui demandai s'il avoit perdu l'eſprit, & s'il avoit réſolu de ſe faire haïr, & je lui ordonnai ſur le champ de ſe retirer. Madame de Chatillon à qui le reſpect & les malheurs de ce jeune homme donnoient de la compaſſion, dit qu'il ne falloit pas le renvoyer ſi promptement, & qu'on devoit au moins, lui laiſſer le temps de ſe repoſer. Je ne pus refuſer à Madame de Chatillon ce qu'elle demandoit ; ainſi je donnai à Saint Albe le temps de m'entretenir. Dès qu'il me put parler en particulier, il m'avoua qu'il n'avoit aucune affaire qui l'obligeât à chercher un aſyle, qu'il étoit étonné de l'accueil que je lui faiſois, parce que l'Abbé Fouquet lui avoit dit que je ſouhaitois paſſionnément de l'avoir auprès de moi ; qu'on diſoit à Paris que l'Abbé Fouquet étoit aimé de Madame de Chatillon, qu'elle ne demeuroit à Marlou que pour avoir un commerce réglé avec lui, qu'il fortifioit lui-même ces bruits, & qu'enfin il lui avoit fait entendre que je ſerois ravie d'avoir quelqu'un qui m'amuſât, & que je lui avois dit qu'il me feroit plaiſir de le chercher, & de me l'amener.

Je rendis compte de cet entretien à Ma-

dame de Chatillon, qui n'en témoigna rien à l'Abbé ; mais nous nous en retournâmes à Paris dès le lendemain. Elle eut beau faire pour se justifier, on a toujours cru dans le monde, qu'elle ne s'étoit éloignée de Paris que pour voir plus commodément l'Abbé Fouquet, & personne ne doutoit que Saint Albe ne fût auprès de moi un Amant favorisé.

L'Abbé Fouquet, à notre retour, venoit voir tous les jours Madame de Chatillon : mais elle prenoit tant de soin de l'éviter en particulier, qu'il lui fut impossible de lui parler sans témoins.

Pendant que Madame de Chatillon vivoit ainsi avec l'Abbé Fouquet, je demeurois à l'Hôtel d'Entragues. Madame de Chatillon & moi, nous avions jugé à propos de nous séparer ; mais cela ne nous empêchoit pas de nous voir très-souvent. Mademoiselle Laval qui essayoit de me mettre dans le goût de me réconcilier avec mon mari, me pressa tant d'écouter les propositions qu'il m'avoit fait faire, que j'envoyai chercher Montalzac : il vint ; » mais il me dit que mon mari avoit chan- » gé de volonté ; que le voyage de Marlou l'avoit fort éloigné d'un accommodement. Je témoignai à Montalzac que j'é-

tois fâchée que mon mari fût dans cette disposition, parce que j'étois dans une résolution sincére de me réconcilier avec lui.

Montalzac m'assura que si je voulois flater son amour de quelque espérance, il feroit prendre à mon mari d'autres sentimens. Je crus devoir ménager Montalzac; je savois qu'il pouvoit beaucoup sur mon mari; & je pensai que s'il ne nous raccommodoit pas, je ferois du moins connoître à tout le monde, en mettant Montalzac dans mes intérêts, que je souhaitois de me raccommoder. Ainsi, je dissimulai dans cette occasion; & sans promettre à Montalzac que je récompenserois ses soins, je lui laissai entrevoir que je pourrois un jour n'être pas insensible à sa passion. Dans ce moment il s'imagina que sa personne ne me déplaisoit pas; mais me croyant prévenue pour Saint Albe, il me demanda que je lui promisse que je ne le verrois jamais: je ne lui répondis point encore là-dessus avec aigreur; au contraire, comme si j'eusse voulu me justifier de tout ce qu'on avoit publié de Saint Albe & de moi, je dis qu'à la vérité j'en étois aimée; mais que je l'avois toujours fort mal traité; que la maniére dont je l'avois reçu à Marlou, le

prouvoit assez, que je lui avois défendu de me venir voir, & qu'enfin je ne le voyois plus: en achevant ces paroles, Saint Albe entra dans ma chambre.

Je laisse à juger de mon embarras & de mon étonnement; je dis de mon étonnement, parce qu'il y avoit effectivement long-temps que je n'avois vû Saint Albe, & que je ne savois ce qu'il étoit devenu. Je lui parlai avec emportement, & lui ordonnai de sortir sur le champ. Saint Albe se retira respectueusement en me demandant pardon de m'avoir déplû. Son arrivée imprévûe persuada à Montalzac, que tout ce que je venois de lui dire étoit faux, & la prompte retraite de Saint Albe lui parut un jeu concerté entre nous. Il me dit en raillant que j'étois fort sincére, qu'il ne doutoit plus de ma vertu, & que le monde avoit grand tort de la soupçonner; enfin il me dit des choses si offensantes, que je me mis en colére. Je me repentis d'avoir fait sortir Saint Albe, & je fus sur le point de le rappeller, pour marquer à Montalzac que je me souciois peu de ce qu'il en pourroit penser, tant il est vrai que les femmes sont capables de tout quand on ne les ménage point: cependant je ne rappellai point Saint Albe, je me contentai

de faire sortir Montalzac fort brusquement.

Saint Albe apprit en sortant, que l'homme qu'il venoit de voir avec moi étoit le Marquis de Montalzac; & se souvenant en même temps de tous les mauvais offices qu'il m'avoit rendus, il résolut de l'attendre & de m'en venger. Saint Albe ne considéra point les suites de l'action qu'il alloit faire, & ne suivit que les mouvemens de sa colére. Dès qu'il vit sortir Montalzac il le joignit, & lui ayant demandé pourquoi il osoit décrier une femme, dont il ne devoit parler qu'avec respect, il l'obligea de mettre l'épée à la main. Ils se battirent long-temps sans avantage, à la fin Montalzac tomba mort après avoir blessé Saint Albe. Ce combat se fit presque sous mes fenêtres; le bruit que firent ceux qui s'empresserent, mais trop tard de les séparer me les fit ouvrir; & la premiere chose qui frappa ma vûe fut Saint Albe tout sanglant, qui avoit de la peine à se soutenir, & qui s'efforçoit de gagner la porte de l'Hôtel d'Entragues. Je n'eus pas la cruauté de la lui faire fermer, au contraire, je courois sans savoir ce que je faisois, & j'ordonnai qu'on le fist entrer. Dès qu'il me vit, il tomba à mes pieds, en me disant;

Je meurs, Madame, trop heureux de vous avoir vengée. Je priai l'Hôte de l'Hôtel d'Entragues de faire transporter Saint Albe sans perdre un moment, par la porte de derriere dans une maison voisine, où on lui mit le premier appareil : & de-là j'eûs soin encore de le faire porter dans une autre plus éloignée. La chose réussit de maniére qu'on ne le trouva point.

On punissoit en ce temps-là les duels plus sévérement que jamais, & je vis bien que Saint Albe auroit besoin d'un grand crédit pour avoir des informations favorables. Je courus chez Madame de Chatillon pour l'informer de cette avanture. J'y rencontrai heureusement l'Abbé Fouquet, qui me promit que les informations ne seroient point données au Procureur Général son frere, qu'après qu'il les auroit vûes, & qu'il feroit ensorte qu'il parût que Saint Albe avoit été attaqué.

L'Abbé Fouquet tint sa parole. Par son crédit & par ses soins l'affaire n'eut aucune suite, & Saint Albe eut la liberté de paroître dès que sa santé le lui permettroit ; ses Lettres de grace furent bientôt expédiées, & il ne resta de cette avanture que le préjugé qu'elle donnoit contre moi : car le moyen de croire que Saint Albe me fût

indifférent, voyant ce que j'avois fait pour lui. Cependant je ne l'avois servi que par générosité & par compassion, & je crois que les femmes de la vertu la plus sévére, en auroient usé comme moi. Pendant que Saint Albe fut caché je ne le vis point: j'avoue que je me faisois violence en cela, parce qu'outre que mes visites auroient pû contribuer à sa guérison, l'amour qu'il avoit pour moi, avoit toujours été accompagné d'un respect & d'une soumission charmante. Peut-être que la plûpart des femmes qui jouissent d'une heureuse réputation, n'auroient pas eu la force que j'eus dans cette occasion.

Néanmoins, quand je pensois à tout ce qu'on disoit dans le monde, de Saint Albe & de moi, je m'affligeois, & je m'estimois malheureuse; car enfin, le zéle désintéressé de Saint Albe me faisoit autant de tort, que m'en avoit fait le caractére de ceux qui m'avoient aimée avec moins de délicatesse. Il n'y a point d'Amant qu'une femme ne doive craindre, puisqu'un honnête homme peut être dangereux.

Comme l'Abbé Fouquet croyoit que j'aimois Saint Albe, il étoit persuadé que je lui avois beaucoup d'obligation, c'est pourquoi il crut [illegible]e en droit de me de-

mander des marques de ma reconnoissance; il me dit qu'après avoir, en ma considération, sauvé la vie de mon Amant, il attendoit de moi un service que je ne pouvois lui refuser sans ingratitude; c'étoit de l'avertir de la conduite de Madame de Chatillon avec Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt, qui depuis quelques mois sembloit s'attacher à elle. Je lui répondis par avance, que je n'avois point encore remarqué que Madame de Chatillon aimât quelqu'un de ceux qui l'aimoient, & qu'elle ne m'avoit jamais paru les souffrir que par honnêteté. J'ajoutai qu'il devoit connoître le caractére de Madame de Chatillon, qui pensoit beaucoup plus à un établissement qu'à une galanterie.

L'Abbé Fouquet me dit qu'il savoit tout cela, mais qu'il ne laissoit pas de me prier de faire ce qu'il me demandoit.

Si j'avois de l'obligation à l'Abbé Fouquet, je croyois en avoir davantage à Madame de Chatillon; je ne manquai pas de lui rendre compte de la commission qu'il m'avoit voulu donner. » Vous n'êtes pas » la premiere, me dit Madame de Chatillon, qu'il a tâché d'engager à l'infor» mer de toutes mes actious; c'est un ami » jaloux qui ne peut souffrir personne

» dans mes intérêts ; il m'aime, & parce
» que je ne puis l'aimer de la maniére
» qu'il le souhaite, il s'imagine que je ré-
» serve à un autre cette espéce d'amitié ;
» dans cette pensée, il se tourmente, tous
» ceux qui me voyent lui donnent de l'in-
» quiétude ; & sur la moindre apparence,
» il forme des soupçons dont il ne veut
» point se désabuser, il les répand même
» dans le monde, « & trouve des gens qui débitent ces impostures. N'est-ce pas lui qui a tâché de persuader à toute la terre que j'ai aimé Monsieur de Candale & Monsieur de Nemours ? Je ne suis pas surprise que les visites du Maréchal d'Hoquincourt l'allarment, c'est son caractére qu'il soutient : mais vous savez, ajouta-t-elle, les raisons que j'ai de le ménager, il faut dissimuler ; ne faites pas semblant de m'avoir parlé, & je vous permets de lui rendre compte de ma conduite avec le Maréchal d'Hoquincourt, mais vous lui direz inutilement la vérité, il ne la croira pas ; il vous accusera de dissimulation, c'est un homme qui n'est point content quand on lui fait des rapports qui lui font voir son injustice ; en un mot il veut qu'on lui dise du mal de moi.

Ce que Madame de Chatillon me dit

arriva ;

arriva ; l'Abbé Fouquet s'imagina que je ne la voulois point trahir ; & lorſque je l'aſurai qu'on ne pouvoit ſoupçonner la vertu de Madame de Chatillon ſans injuſtice, il me dit qu'il ſavoit bien ce qu'il en devoit penſer, & ſe mit en colére, parce que je ne voulus pas mentir.

Madame de Chatillon ne laiſſoit pas de le voir, & de le ſouffrir toujours par politique. C'eſt cette complaiſance ſeule qui a fait ſoupçonner ſa conduite, ſans cela elle auroit eu toute la réputation qu'elle méritoit.

Pour moi j'étois encore plus à plaindre que Madame de Chatillon, étant obligée de me ménager des amis, & me trouvant dans une ſituation à autoriſer tout ce qu'on voudroit dire de moi. Dès qu'une femme vit ſéparée de ſon mari, elle donne des armes contre elle, & on ne croit pas lui faire une grande injure de ſoupçonner de ſa conduite.

Saint-Albe étoit à peine guéri quand ſon pere mourut ; heureuſement pour Saint-Albe il mourut ſi ſubitement, qu'il n'eut pas le temps de ſigner un Teſtament par lequel il le déshéritoit.

Le premier uſage que fit Saint-Albe de ſa ſucceſſion, fut de me l'offrir. Il m'écri-

vit que j'étois maîtresse de tout son bien ; & qu'il me prioit de souffrir qu'il m'en fist la donation pour une raison particuliére. On vouloit le marier ; & comme il lui étoit impossible d'y consentir, il croyoit se débarrasser de cette importunité, en faisant voir qu'il avoit disposé de son bien, & qu'il devenoit par-là un assez mauvais parti.

Quoique cette proposition me parût extravagante, je n'étois point insensible à la générosité qui en étoit le principe ; mais j'admirois en même-temps le malheur que j'avois d'être aimée d'un homme, qui plus il étoit capable de faire des actions héroïques, plus il commettoit ma réputation ; & quel déchaînement ne devois-je pas craindre de sa famille, si l'on venoit à soupçonner le dessein qu'il me proposoit! Cet écueil étoit d'autant plus à craindre, que je me sentois plus agréablement flatée ; car je connus alors qu'il ne me seroit pas possible de ne point aimer un homme qui me donnoit tous les jours de nouveaux sujets de l'estimer.

Quand je n'aurois pas eu mille raisons d'avoir de la sagesse & de la vertu, j'aurois voulu en avoir pour me rendre digne des sentimens que Saint-Albe avoit pour

moi, & je ne voudrois que cette épreuve pour justifier ma conduite. Depuis ce temps-là je suis persuadée qu'il n'y a point de femme assez peu raisonnable pour se démentir sur les principes de l'honneur, quand elle est aimée d'un homme qui mérite seul d'être aimé d'elle ; & si l'on voit tous les jours des femmes peu délicates dans leurs attachemens, c'est qu'elles ne trouvent personne qui mérite plus de délicatesse ; c'est presque toûjours le caractére de ceux dont elles sont aimées, qui fait leur bon ou leur mauvais sort, & rien ne leur apprend mieux leur devoir, qu'un amant qui sait faire le sien.

Ce que Saint-Albe faisoit de son côté, m'apprit ce que je devois faire du mien. Je resolus non-seulement de refuser ses offres, mais encore de l'obliger à se marier. Je lui mandai qu'il me perdroit en faisant ce qu'il méditoit ; mais que s'il vouloit que je l'aimasse toute ma vie, il falloit qu'il fist ce que sa famille souhaitoit, & que je l'en conjurois par le soin qu'il devoit avoir de ma réputation.

Ma réponse lui causa beaucoup de chagrin ; il en tomba malade, il m'écrivit encore plusieurs Lettres pour essayer de me faire consentir à la donation, je la refusai

constamment, & je lui écrivis de nouveau qu'il songeât à se marier, s'il ne vouloit me perdre entiérement; & en effet on voit bien que je n'aurois pû éviter les persécutions de sa famille, si l'on avoit connu ses desseins.

A l'égard de la donation, il fit réfléxion sur les suites qu'elle auroit indubitablement, il ne m'en parla plus; mais il me manda qu'il ne pouvoit se résoudre à se marier, & que ne pouvant être à moi, il ne vouloit être à personne. Le plaisir que me fit ce sentiment, m'empêcha de le combattre, cela fut cause que je n'évitai pas le déchaînement de sa famille.

Comme on le pressoit de se marier; parce qu'il se présentoit pour lui un parti considérable qu'on craignoit de manquer, on m'imputa le refus qu'il en faisoit. Ses parens prévenus de cette opinion, ne garderent plus de mesures avec moi, & attaquerent cruellement ma réputation. D'un côté on mandoit à mon mari, & l'on faisoit dire à ma mere que Saint-Albe m'entretenoit, & de l'autre, on faisoit tomber tous les jours entre les mains de Saint-Albe des détails ridicules de mes prétendues galanteries. Les choses allerent si loin, qu'un grand Seigneur qui vouloit marier

Saint-Albe, proposa de me faire rendre de force à mon mari. J'en fus avertie ; & entrant tout de bon en colere contre Saint-Albe, je lui mandai que je le haïrois & ne le verrois jamais, s'il ne faisoit ce que sa famille desiroit.

Il tenta divers moyens de se dispenser de cette nécessité ; mais voyant que plus il différoit, plus on se déchaînoit contre moi, il promit d'épouser la personne qu'on lui proposoit ; il l'alla voir, & les articles furent bien-tôt signés.

Après m'avoir donné cette marque de sa soumission, il me fit demander permission de me rendre visite. Je ne crus pas devoir la refuser. Il vint avec une douleur qui me fit repentir de ce que j'avois exigé de lui. Je ne lui dissimulai point que je la partageois ; mais enfin, lui dis-je, il n'y a pas d'autre moyen de me marquer que vous m'aimez. Mariez-vous donc ; & pour me prouver tout votre amour, il faut que vous aimiez la personne que vous allez épouser ; & par la maniére dont vous en userez avec elle, je jugerai de celle dont vous m'aimez. Gardez-vous bien de lui témoigner de la froideur ou du mépris, parce qu'on en pénétreroit bien-tôt la cause. Hé bien, Madame, répondit Saint-Albe en soupi-

rant, je ferai tout ce vous m'ordonnez; mais je veux que ma famille & ma femme même sachent qu'ils vous en ont obligation, qu'ils viennent vous voir, & vous demander pardon de la maniére dont ils vous ont traitée. Non, lui dis-je, cela produiroit un mauvais effet. Votre femme ne pourroit vous aimer, si elle savoit qu'une autre qu'elle, vous eût engagé à l'épouser; & à l'égard de votre famille, je vous permets de lui témoigner que vous m'estimez toujours, & que je n'ai jamais été capable de vous donner de mauvais conseils. Souffrez au moins, Madame, reprit Saint-Albe, que je vous améne ma mere, afin qu'elle soit instruite de vos sentimens, & qu'elle puisse dans la suite détromper ceux qui ont cru que c'étoit vous qui me détourniez de ce mariage; car je vous proteste, ajoûta-t-il, que je ne me marierai pas, si quelqu'un ne sait que c'est vous qui l'ordonnez. Je lui répondis qu'il pouvoit m'amener sa mere, & que je la verrois volontiers, puisque c'étoit une satisfaction qu'il vouloit absolument.

Saint-Albe en me faisant faire une espece de réparation, croyoit avoir trouvé un moyen de me lier avec sa mere, pour avoir dans la suite occasion de me voir; il ne

dissimula point ce motif, & j'y fus sensible, parce que je sentois bien que j'aurois de la peine à ne le plus voir; d'ailleurs je crus qu'on cesseroit de parler de nous, dès qu'on me verroit amie de sa femme & de sa famille.

Sa mere ne tarda pas à me venir voir. Depuis l'avanture qui étoit arrivée à son mari, elle avoit de l'inclination pour moi; & quoiqu'elle crût comme les autres, que son fils & moi nous nous aimions, elle ne laissa pas de me demander mon amitié, & de me prier de vouloir bien être toujours dans les intérêts de son fils.

Saint-Albe ravi d'avoir la liberté de me voir, acheva son mariage peu de jours après avec moins de répugnance. Je crois qu'il n'y auroit jamais consenti, s'il avoit été obligé en se mariant de cesser de me voir.

Ceux qui s'imaginoient que je l'empêchois de se marier, furent étonnés quand ils virent la chose faite, & que j'étois tous les jours avec sa femme & sa mere; mais comme on ne croit pas aisément qu'une femme soit capable de la force que j'eus dans cette occasion, on dit que je n'avois consenti au mariage de Saint-Albe, que pour appaiser le ressentiment de sa famille, & pour

être en état de souffrir ses soins tranquillement. On insinua cette opinion à sa femme; & comme elle avoit assez de mérite & de beauté pour être aimée, elle conçut une jaloûsie furieuse contre moi. Son mari qui avoit toutes les qualités d'un très honnête homme, en usoit fort bien avec elle; mais quoiqu'elle dût être satisfaite de ses maniéres, elle éxigea de lui qu'il ne me verroit plus, & elle affecta de son côté de me témoigner de la froideur. Je m'apperçus alors que j'avois eu tort d'être entrée dans cette societé: une femme sans doute dans cette occasion devroit se résoudre à ne voir jamais le mari ni la femme, c'est ce que j'eus envie de faire pour réparer ma faute. Je ne retournai plus chez Saint-Albe; il me vint demander la raison de ce changement, je ne lui parlai point de la froideur que sa femme m'avoit marquée, je lui dis seulement que j'avois appris que ma mere & mon mari trouvoient mauvais que je continuasse à le voir, & que dans la résolution où j'étois de m'accommoder, je voulois leur ôter tout sujet de plainte.

Ce fut alors que les chagrins de Saint-Albe recommencerent; il me reprocha » que je l'avois rendu le plus malheureux » de tous les hommes, que sa femme lui » deviendroit

» deviendroit insupportable dès qu'il ne me
» verroit plus, qu'il ne pourroit s'empêcher
» de faire éclater son aversion pour elle ;
» enfin que j'allois causer dans sa famille
» un désordre effroyable. Je lui représentai qu'il me perdroit indubitablement, & que s'il avoit pour moi quelque considération, il ne s'opposeroit point à la résolution que j'avois prise de cesser de le voir; je le priai encore de continuer à traiter sa femme comme il avoit commencé, parce que s'il en usoit mal avec elle, on ne manqueroit pas de m'imputer ce changement. Non, Madame, je ne vous obéirai point, s'écria Saint-Albe, quelque chose qu'il en puisse arriver; il ne me sera pas possible d'avoir de la complaisance pour une personne qui ne m'a paru digne de mon amitié, qu'autant que j'ai cru qu'elle nous rendoit justice; elle a bien osé me prier de ne vous voir plus, mais je me suis expliqué là-dessus; elle a paru contente des raisons que je lui ai dit que j'avois de vous voir; & quand vous voudrez l'honorer de vos visites, je vous réponds qu'elle les recevra comme elle le doit. Je lui dis qu'il ne devoit plus espérer que je remisse le pied chez lui; que la jalousie de sa femme se réveilleroit, & que d'ailleurs je songeois

férieufement à me réconcilier avec mon mari. Il me voulut parler là-deffus, mais je ne voulus point l'écouter, & je l'obligeai de fortir.

Il revint le lendemain, mais je refufai fa vifite, & enfin il défefpéra de me faire changer de réfolution. Dès qu'on fut dans le monde que je ne voyois plus fa femme, on dit qu'elle m'avoit bannie de chez elle, & ce bruit confirma celui qu'on avoit auparavant répandu contre moi. Il faut avouer que je me trouvois dans des circonftances bien malheureufes, car je ne pouvois prendre là-deffus de conduite qu'on ne pût mal expliquer; ainfi j'aimois mieux fouffrir qu'on dît que Saint-Albe m'avoit facrifiée à la jaloufie de fa femme, que de faire dire qu'il facrifioit fa femme à l'amour qu'il avoit pour moi.

Quand Saint-Albe ne put plus douter que je ne le voulois plus voir, il ceffa de fe contraindre, & en ufa mal avec fa femme; on dit encore alors que je lui faifois tenir cette conduite pour me venger de fa femme.

Auffi-tôt que j'appris que Saint-Albe ne fuivoit pas les confeils que je lui avois donnés, je commençai à n'avoir plus fi bonne opinion de lui; il me parut trop fem-

blable aux autres hommes, je l'accusai d'être peu délicat, & je fus même assez injuste, pour m'imaginer que son procédé m'offensoit ; je crus qu'il manquoit de considération pour moi, c'est pourquoi je résolus de le guérir de sa passion, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen de l'engager à bien vivre avec une femme qu'il auroit trouvée aimable, s'il ne m'eût point aimée.

Je communiquai mon dessein à Mademoiselle Laval, & nous convînmes que je ferois semblant d'aimer un Gentilhomme nommé Savigny, que je connoissois depuis quelque temps, & que je voyois souvent chez Madame de Chatillon, dont il étoit parent ; que Mademoiselle Laval iroit trouver Saint-Albe, pour lui faire confidence de cette nouvelle galanterie. J'espérois que Saint-Albe cesseroit de m'aimer, & vivroit bien avec sa femme, quand il me croiroit prévenue pour un autre. Je connoissois assez la discrétion de Saint-Albe, pour ne pas craindre qu'il abusât de cette confidence, & qu'il fût capable de me décrier ; c'est ce qui me détermina à lui donner des preuves de cette intrigue imaginaire, par plusieurs Lettres que je feignis d'écrire à Savigny, & que Mademoiselle Laval devoit montrer à Saint-Al-

be d'une maniére myſtérieuſe. J'avoue que cet artifice étoit groſſier ; car pour peu qu'on me connût, on ſavoit bien que je n'avois aucune liaiſon particuliére avec Savigny, & que je ne le voyois jamais chez moi ; mais je m'imaginai que Saint Albe pourroit s'y laiſſer ſurprendre ; peut-être même n'étois-je pas fâchée de l'éprouver par là, & au pis aller je croyois que s'il découvroit l'artifice, il connoîtroit au moins que je voulois abſolument qu'il en uſât mieux qu'il ne faiſoit avec ſa femme, puiſque je me ſervois d'un ſi étrange moyen pour l'y obliger.

Une partie de ce que j'avois prévu arriva. Saint-Albe n'étoit point capable de juger de moi peu favorablement, & jamais homme n'a mieux rempli que lui la premiére qualité qu'il me ſemble que doit avoir un véritable amant, & qui eſt une eſtime inviolable pour la perſonne qu'il aime. Mais ce ne fut pas ſeulement l'eſtime qu'il avoit pour moi, qui l'empêcha d'ajoûter foi à cette confidence, la bonne opinion qu'il avoit du caractére de Mademoiſelle Laval, ne lui permettoit pas de la croire ; il étoit perſuadé qu'une femme qui étoit attachée à moi par une ſi forte amitié, n'étoit pas capable de me trahir ;

ainſi il dit à Mademoiſelle Laval qu'il ne croyoit rien de ce qu'elle vouloit lui inſinuer.

Mademoiſelle Laval, charmée de le trouver ſi honnête homme, lui avoua que je m'étois ſervie de ce moyen pour lui faire comprendre le chagrin que me donnoit la conduite qu'il tenoit avec ſa femme. Saint Albe ne put s'empêcher de pleurer, quand il vit que je faiſois, pour l'attacher à ſon devoir, ce qu'il diſoit que d'autres auroient voulu faire pour l'en d'étacher. Il pria Mademoiſelle Laval de ſe charger d'une lettre pour moi, & je penſe devoir la mettre ici dans les propres termes dont elle étoit conçuë.

Je me rends, Madame, aux bontés que vous avez pour moi. Mademoiſelle Laval pourra vous dire que je n'ai pas balancé un moment à prendre votre parti contre vous-même. L'eſtime que j'ai pour vous m'a fait juger d'abord que vous me vouliez tromper, mais déſabuſez vous, rien ne me donnera jamais de vous une autre opinion, que celle que j'en ai conçuë quand je vous ai ſacrifié mon cœur & ma vie. Je ferai ce que vous m'ordonnez, mais permettez que je vous demande pour récompenſe de ce

facrifice, une part dans votre cœur; je ne cesse point de l'admirer, & je suis au désespoir de ne le pas mériter; aidez-moi à soûtenir le malheur auquel vous me condamnez, en m'obligeant à marquer à une autre ce que je ne sentirai jamais que pour vous; faites-moi voir de temps en temps que vous ne m'oubliez point, & laissez moi me flater, que j'aurois été plus heureux si votre devoir & le mien l'eussent permis.

Mademoiselle Laval me rendit cette Lettre, elle pleuroit en me parlant de ce qu'elle avoit remarqué de grand & d'héroïque dans les sentimens de Saint Albe, nous admirions ensemble la fatalité de ma destinée, qui faisoit prendre de si fâcheuses impressions contre moi à tant de gens; auprès desquels je m'efforçois d'établir l'estime que je croyois qui m'étoit dûe, pendant que le seul homme que j'avois voulu prévenir contre moi, n'en pouvoit concevoir une mauvaise opinion.

Que j'aurois été heureuse, disois-je à Mademoiselle Laval, si tous les hommes étoient du caractére de celui-là! Hé, pourquoi ne le sont-ils pas? quel détestable panchant ont-ils à juger mal des femmes? Du moins, ajoûtois-je, puisque j'en ai trou-

vé un qui ne partage ni leur aveuglement, ni leur malignité, il est juste que je n'estime que lui, & c'est ce que je veux faire le reste de ma vie : heureuse, si ceux qui ont causé mes premiers attachemens lui avoient ressemblé ! Mais non, reprenois-je aussi-tôt, je serois au désespoir qu'un autre que Saint Albe eût mérité une estime que je ne veux donner qu'à lui. Mais enfin, me dit Mademoiselle Laval, quelle est votre résolution ? lui accorderez-vous ce qu'il demande, & lui donnerez-vous quelquefois de vos nouvelles ? Hé ! pourquoi ne lui en donnerois-je pas, lui repondis-je ; seroit-ce en trop faire pour un homme à qui rien ne coûte pour moi ? Allez le trouver, je vous conjure, & dites-lui qu'il peut compter sur tout ce qui s'accordera avec mon devoir, & que si jamais je me vois en état..... Mais non, repris-je aussi-tôt, il ne faut point nous flater de ces espérances chimeriques ; dites-lui que je suis à lui pourvu que je ne le voye point, & qu'il n'éxige point de moi des Lettres, qui toutes innocentes qu'elles seroient, pourroient me rendre suspecte. Vous avez bien de la peine à prendre une résolution, me dit Mademoiselle La-

val, pour moi je vous conſeille de ne lui rien mander, & d'attendre qu'il faſſe ce qu'il vous promet, & que l'occaſion ſe préſente de lui témoigner combien vous y êtes ſenſible. Je me rendis à ce conſeil, & j'avoue que pour peu que Mademoiſelle Laval m'eût parlé autrement, j'aurois voulu lui répondre ſans differer, & peut être que je n'aurois pas été aſſez maîtreſſe de moi, pour ne lui témoigner pas toute la paſſion que j'avois pour lui.

Si j'eus lieu d'être contente de la Lettre de Saint Albe, je le fus bien davantage quand j'appris la maniére dont il en uſoit avec ſa femme. Il y avoit dans ſa conduite tant de ſoins, d'égards & de complaiſance, qu'on le donnoit pour modéle à tous les Maris ; quelque paſſion que j'euſſe pour lui, je n'avois garde d'en être jalouſe; je croyois tellement connoître le caractére de Saint Albe, que je m'attribuois tout ce qu'il faiſoit pour ſa femme.

Mais on n'en jugeoit pas ainſi dans le monde, on crut que Saint Albe n'aimoit ſa femme que parce qu'il ne me voyoit plus, & l'on dit qu'on avoit eu raiſon de m'éloigner, & qu'il faloit que

ce fût moi qui les eus brouillés auparavant.

Saint Albe étoit au déſeſpoir de tout ce qu'il entendoit dire là-deſſus, mais il n'oſoit détromper perſonne, parce qu'il faloit pour bien vivre avec ſa femme, & pour ſuivre parfaitement mes conſeils ; qu'il ſe gardât bien de lui dire la part que j'avois à ce changement.

Madame de Saint Albe perſuadée que le nouveau procédé de ſon mari n'étoit dû qu'à elle, étoit la premiere à me déchirer par tout ; elle gardoit, à la verité, des meſures en préſence de ſon mari, devant qui elle n'oſoit prononcer mon nom, de peur apparemment de rappeller le ſouvenir du paſſé ; tout le monde m'en avertiſſoit, & l'on me conſeilloit d'en demander raiſon à Saint Albe, mais je n'avois garde de le faire, & je me ſentois aſſez de force pour dire d'elle autant de bien, qu'elle diſoit de mal de moi. Il n'y avoit pas un grand mérite dans cette modération, je l'avoue, & il me ſemble que dans la conjoncture où j'étois, je ne pouvois en uſer autrement ; d'ailleurs, j'aimois trop Saint Albe pour ne pardonner pas à ſa femme des diſ-

tours dont il n'auroit pû me venger sans se brouiller encore une fois avec elle.

Dans ce tems-là il fut obligé d'aller à l'armée ; comme il crut que ma provision ne suffiroit pas pour m'entretenir, il alla trouver Monsieur Brice qui avoit soin de me la payer, & lui mettant entre les mains une somme considérable, il le pria de ne me laisser manquer de rien, & d'en user avec moi d'une maniére qui me fist croire que j'avois cette obligation à Monsieur Brice ; il fit si exactement ce que lui avoit recommandé Saint Albe, que j'ignorai long-tems cette générosité ; dès que je l'appris j'augmentai mon estime & mon amour pour un homme si digne d'être aimé ; j'avouë que je n'avois pas besoin de recevoir de nouvelles marques de son mérite pour me déterminer à l'aimer toute ma vie, j'y étois déja résolue, mais en même-tems je me promettois bien de ne rien faire pour lui que ce qui pourroit s'accorder avec mon devoir. Le plaisir innocent d'aimer Saint Albe & d'en être aimée, me consoloit de tout ce que ma mauvaise destinée me faisoit souffrir ; & quelque compassion que fasse le récit de mes malheurs,

je crois qu'on enviera le bonheur que j'eus d'avoir trouvé, dans Saint Albe, un amant digne d'occuper mon cœur, & dans Mademoiſelle Laval une amie qui méritoit ſi bien ma confiance.

L'abſence de Saint Albe mit ſa femme en pleine liberté d'exercer ſa haine contre moi; rien ne lui faiſoit tant de plaiſir que d'entendre mal parler de ma conduite; ſes amies qui connoiſſoient ſes ſentimens nourriſſoient ſa malignité par complaiſance : enfin elle réſolut de travailler à me perdre entierement; & pour y réuſſir, elle s'aviſa de compoſer des Lettres elle-même, où elle diſoit des choſes horribles de Mademoiſelle Laval & de moi. On mit ces Lettres entre les mains du Directeur dont j'ai déja parlé, lequel s'imaginant que la gloire de Dieu demandoit de lui qu'il ſe vengeât du peu de cas que j'avois fait de ſes avis, les fit voir avec une circonſpection hipocrite au mari de Mademoiſelle Laval, enſuite à ma mere & à mon mari. Il n'en demeura pas là, il trouva moyen de faire informer la Reine de ma mauvaiſe conduite, & de la prier d'interpoſer ſon autorité, pour remedier aux déſordres dont il ge-

miſſoit, & dont il n'auroit tenu qu'à lui de voir la fauſſeté, s'il avoit voulu prendre la peine d'examiner par qui ces Lettres lui avoient été données : mais la prudence & la charité ſont des vertus que le faux zéle ne connoît pas.

Fin du quatriéme Livre.



MEMOIRES
DE MADAME
LA
COMTESSE DE ***,
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE CINQUIE'ME.

QUAND la réputation eſt en proye au zéle indiſcret des faux dévots; c'eſt un mal ſans reméde. Les Lettres dont j'ai parlé firent beaucoup de bruit; Madame de Châtillon m'avertit que la Reine même en avoit oüi parler, & qu'on ſollicitoit auprès de cette Princeſſe un ordre pour nous faire enfermer Made-moiſelle Laval & moi. Tout cela ſe faiſoit, comme j'ai déja dit, par les ſoins pieux du Directeur dont j'ai parlé. Je ne doute point que nos ennemis n'euſſent obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, ſi Mada-

me de Châtillon n'eût pas eu la bonté de désabuser la Reine, mais elle me justifia de maniére, que le Directeur ne put nous nuire.

Cependant Madame de Châtillon nous conseilla d'aller demeurer dans une Communauté, jusqu'à ce qu'on eût obligé mon mari & celui de Mademoiselle Laval, à nous rendre justice. Nous suivîmes ce conseil, & je peux dire que nous le suivîmes sans répugnance.

Je ne songeai après cela qu'à terminer mon procès. Madame de Châtillon prit la peine d'en parler à mes Juges; & enfin il étoit en état d'être jugé, lorsque ma mere me vint trouver pour me proposer un accommodement de la part de mon mari. Je crois, en verité, que ma mere faisoit cette démarche sans ordre; elle craignoit qu'étant aussi bien appuyée que je l'étois, je n'obtinsse une séparation, & que je ne demeurasse toujours à Paris; c'étoit pour elle un malheur effroyable d'avoir une fille de mon âge, & elle vouloit au moins, en m'éloignant, adoucir ce malheur, mais elle ne me trouva pas dans la disposition qu'elle desiroit, je lui dis que j'avois été trop maltraitée pour me contenter d'un accord fait en particu-

lier, & que je voulois être justifiée publiquement; ma réponse l'aigrit un peu contre moi, & nous nous séparâmes peu contentes l'une de l'autre. Pour moi je l'avoûrai, c'étoit moins les mauvais traitemens de mon mari, que ceux de ma mere qui m'obligeoient à m'opposer à ce qu'elle souhaitoit; j'étois indignée qu'une mere qui m'avoit abandonnée lorsque j'étois sans appui, me recherchât lorsque je commençois à n'avoir pas besoin d'elle.

Je sollicitois le jugement de mon procès, & j'étois sur le point de l'obtenir, lorsque la mort de mon mari le termina d'une maniére imprevue. Il s'en étoit retourné en Province, dans l'intention, à ce qu'on disoit, de suborner des témoins contre moi, & il fut attaqué d'une maladie qui ne lui laissa que le temps de me rendre justice : il déclara avant que de mourir qu'il se repentoit de la maniére dont il en avoit usé avec moi, qu'il avoit conçu de ma conduite d'injustes soupçons, qu'il les condamnoit, & qu'il vouloit que tout le monde sçût que j'étois très-innocente des choses que la médisance m'avoit imputées, & dont il se reconnoissoit la cause.

Ma mere apprit cette nouvelle plûtôt

que moi ; elle vint avec empressement m'en informer. Il auroit été difficile d'ajoûter quelque chose aux démonstrations de joye & de tendresse qu'elle me fit voir. Toutes les Dames de la Communauté vinrent aussi m'en faire leurs complimens ; Je m'étois apperçue qu'elles m'avoient toujours regardé jusques-là comme une femme qu'elles ne souffroient chez elles qu'à regret, je fus un peu étonnée de leurs civilités, lorsqu'elles me témoignerent qu'elles seroient ravies que je demeurasse dans leur maison : il y en eut même qui me proposerent d'en faire achever les bâtimens.

Le premier conseil que me donna ma mere, fut de m'en aller incessamment en Province, pour mettre ordre aux grands biens dont mon fils étoit devenu heritier par la mort de son pere, mais une autre mort qui arriva presque en même temps, changea encore plus avantageusement ma fortune : Mon frere qui pouvoit avoir quinze ans, s'étant échauffé au Collége, mourut d'une pleuresie, & sa mort me laissa héritiere d'un fort grand bien.

Ma mere eut tant de douleur de la perte de mon frere que je crus qu'elle n'y survivroit pas. Je l'aurois consolée de

cette mort si elle avoit pû me rendre justice, mais j'essayai en vain de lui persuader qu'elle retrouveroit en moi ce qu'elle avoit perdu dans mon frere; elle ne changea point de sentimens pour moi, soit qu'elle s'imaginât que la dureté qu'elle avoit eûe à mon égard m'empêcheroit de l'aimer, ou qu'elle conservât toujours un panchant à me nuire.

Le changement de ma fortune me fut d'autant plus agréable que je m'y attendois le moins. La premiere chose que je fis dans ce nouvel état, fut de songer aux moyens de reconnoître les obligations que j'avois à Mademoiselle Laval; je la reconciliai avec son mari à qui je prêtai une somme assez considérable pour acheter une Charge dans la maison du Roi; il ne vêcut pas long-tems dans cette nouvelle fortune: Je voulus après cela établir avantageusement Mademoiselle Laval, mais elle me témoigna tant d'envie de demeurer toujours auprès de moi, que j'y consentis, d'autant plus volontiers, que j'étois assurée de son cœur, & que je l'aimois beaucoup.

Pendant que je donnois ainsi des marques de ma reconnoissance, le monde accoûtumé à empoisonner les choses, ne

manqua pas de dire que je n'avois donné la Charge dont je viens de parler au mari de Mademoiselle Laval que parce que je l'aimois. Je ne dirai rien pour détruire une si lâche calomnie.

Pour Saint Albe, je l'aimois toûjours passionnément, & je répondis autant que la bienséance me le pouvoit permettre aux marques de tendresse qu'il me donnoit continuellement. On peut croire qu'il apprit avec plaisir le changement de ma fortune ; & j'avoûrai aussi, que me trouvant maîtresse de moi, je me repentis plus d'une fois de l'avoir obligé de se marier ; j'aurois été ravie de partager mon bien avec lui. Il n'étoit pas, à la verité, de ma qualité, ni assez riche pour prétendre à m'épouser, mais ce qu'il avoit fait pour moi, & le respect dont il avoit toujours accompagné sa passion, me faisoit croire qu'il n'y avoit que lui au monde qui fût digne de moi ; mais je ne voyois pas de fondement à lui donner cette espérance, & je crus au contraire que si je la lui laissois concevoir, cela ne serviroit qu'à augmenter son malheur, & à lui donner encore plus de mépris pour sa femme ; c'est pourquoi je résolus de lui cacher plus que jamais les sentimens que j'avois

pour lui. Je lui fis rendre exactement ce que je crus lui devoir ; & lui offrant à mon tour tout ce qui étoit à moi, je le priai de me donner une occasion de lui témoigner ma reconnoissance ; mais en même-tems je le conjurois de faire tous ses efforts pour étouffer une passion qui ne servoit qu'à le rendre malheureux.

Il m'aimoit avec tant de délicatesse, qu'il n'osa combattre la résolution que je semblois avoir prise de l'oublier : quelque répugnance qu'il eût à recevoir l'argent que je lui envoyois, il ne le refusa point de peur de me déplaire ; & craignant que s'il continuoit à me marquer sa passion je n'en fusse à la fin importunée, il prit le parti de la dissimuler autant qu'il pourroit, & il consentit à la résolution où je luis dis que j'étois de ne lui pas écrire, & de ne le point voir : il me manda seulement que son amour dureroit autant que sa vie, mais qu'il ne me donneroit jamais lieu de me plaindre de lui.

Cette soumission me le rendit encore plus cher ; & si j'avois du chagrin de ne pouvoir faire pour lui ce que j'aurois voulu ; je pensois au moins avec joye que j'avois en lui un amant à l'épreuve de tout.

Il y a peut-être peu de femmes capables de se tenir dans les bornes que je me prescrivis alors, parce qu'elles ne sçavent pas goûter ce qu'il y a de plus exquis dans le plaisir d'être aimée; pour moi il me semble que c'est de n'avoir rien à se reprocher, & de pouvoir accorder son amour avec son devoir.

Peu de tems après la mort de mon mari, plusieurs personnes me vinrent proposer des partis considérables, mais ce que j'avois éprouvé dans mon premier mariage, ou plûtôt les sentimens que j'avois pour Saint Albe, me firent toujours rejetter ces propositions.

Personne alors ne faisoit scrupule, ni de me voir, ni de se déclarer de mes amis; j'étois riche, & mes richesses avoient effacé le souvenir de tout ce qu'on avoit inventé pour me perdre. Je reconnus bien alors le caractére du monde, ceux qui m'avoient le plus décriée furent les premieres à me chercher, & à me jurer qu'ils n'avoient jamais ajouté foi aux discours de mes ennemis; je ne fus point éblouie de ce changement, je sçus toujours bien distinguer les gens qui m'avoient aimée dans ma misére, de ceux qui ne s'attachoient à moi que depuis que j'étois heureuse.

Les affaires que la mort de mon mari avoit laissées dans la Province, m'obligerent d'y faire un voyage qui dura plus que je n'avois pensé ; en passant par Lyon, j'appris que le Duc de Candale y étoit si malade qu'on désesperoit de sa vie ; je fus touchée de cette nouvelle, & oubliant alors les raisons que j'avois eües de ne le plus croire de mes amis, je ne me souvins que de ce qu'il avoit fait pour moi ; je crus devoir, par reconnoissance, lui aller offrir mes soins dans l'état où il étoit. Le Duc de Candale n'étoit point encore à l'extrémité quand je le vis ; dès qu'il m'apperçut, il ne put s'empêcher de me demander pardon, de ne m'avoir point donné de ses nouvelles depuis si long-temps ; il me dit en soupirant, qu'il avoit été bien malheureux d'avoir si mal connu ses véritables amis. Je lui répondis que je lui pardonnois le passé, pourvû qu'il fist ses efforts pour recouvrer sa santé ; il me dit qu'il sentoit bien qu'il en mourroit, mais qu'il avoit, en mourant, une extrême joye de pouvoir m'assurer qu'il avoit toujours eu pour moi plus d'estime que pour une autre femme ; il me parla ensuite de celles qu'il avoit aimées, & je vis bien que je n'étois pas la seule pour

qui il avoit eu de l'inconstance. Oh ! si je pouvois vivre encore quelque temps, s'écrioit-il, que j'apprendrois bien au monde qu'il y a des femmes qui ont du mérite & de la vertu, & mon exemple détromperoit bien ceux qui sont cause du tort qu'on leur fait. Je ne pouvois m'empêcher de pleurer en le voyant persuadé qu'il alloit mourir, il pleuroit aussi de son côté, & nos larmes firent croire qu'il falloit que nous nous aimassions.

Ce que je fis par reconnoissance pour le Duc de Candale tourna encore contre ma réputation d'une maniere étrange : tant il est vrai que lorsqu'une femme a du malheur, elle ne sauroit faire une bonne action à laquelle on ne donne un mauvais sens. On dit qu'on m'avoit chassée de la Chambre du Duc de Candale comme un objet fatal à sa conscience ; mais de quoi n'est pas capable le monde quand il veut décrier une femme ? J'étois peu touchée de ces bruits. Comme je n'avois rien à me reprocher je crus devoir les négliger ; & il ne faut pas s'étonner si je ne pris pas dans la suite plus de précautions que je n'en avois prises jusques-là ; mon innocence m'empêcha toujours de m'observer, & fut la premiere

cause des atteintes que reçut ma réputation; j'aurois étudié davantage les apparences, si j'avois eu le cœur plus déréglé, mais l'hipocrisie & la grimace me paroissoient les plus indignes de tous les vices, j'ignorois combien on en a besoin dans le commerce du monde.

Je rencontrai en Province une Dame que ses malheurs ont rendu illustre aussi bien que moi; & comme je n'ai entrepris d'écrire ces Memoires que pour prouver que le monde se trompe souvent dans les jugemens qu'il fait des femmes, je crois devoir ici raconter l'Histoire de cette Dame, par laquelle on verra combien les apparences sont trompeuses : je ne veux point la nommer, l'histoire que j'en vais conter la fera assez connoître, elle la commença de la sorte.

Lorsque le Duc de Beaufort s'attacha à moi, j'étois assez ambitieuse pour souhaiter de l'avoir pour mari, & je me flatai même de cette espérance, parce qu'il me la donna. Le Duc de Nemours son beau-frere me témoigna aussi, dans le même temps, beaucoup de passion; j'aurois sans doute plus aimé le Duc de Nemours, mais il étoit marié, & j'étois trop fiére pour vouloir écouter un Amant

qui ne pouvoit devenir mon époux. J'écoutai donc le Duc de Beaufort, & j'essayai d'éloigner le Duc de Nemours. L'attachement qu'ils avoient pour moi l'un & l'autre étoit d'autant plus caché, que tout le monde étoit persuadé qu'ils aimoient ailleurs; & l'on ne croyoit pas qu'ils eussent d'autres demêlés que ceux qui partageoient souvent toute la Cour, & dont les deux Dames qu'ils paroissent aimer, étoient l'occasion. Le Duc de Beaufort me promit qu'il m'épouseroit aussi-tôt qu'il seroit venu à bout d'une entreprise qu'il méditoit, & qu'il me communiqna.

La promesse d'un Mariage si avantageux augmenta ma fierté pour le Duc de Nemours, & je ne songeai qu'à plaire au Duc de Beaufort. Le Duc de Nemours étoit trop persuadé de son mérite, & avoit trop d'esprit pour ne démêler pas le motif de cette préférence; néanmoins il fut au désespoir d'être le plus maltraité, & il tâcha de m'inspirer du mépris pour son rival; mais il eut beau m'en faire des portraits desagréables, je continuai à recevoir avec complaisance le Duc de Beaufort.

Le Duc de Nemours en eut tant de dépit;

dépit, que n'ayant pû réussir à détruire son rival dans mon esprit, il entreprit de me détruire dans celui de son rival : il lui fit donner avis par une personne qui ne paroissoit pas suspecte que je le trahissois, & que le Duc de Nemours passoit les nuits avec moi.

Le Duc de Beaufort ne m'en témoigna rien, mais il resolut de me faire observer. Le Duc de Nemours qui se doutoit bien que son Beau-frere ne manqueroit pas de mettre des gens en sentinelle, ne songea qu'à pouvoir faire dire qu'on l'avoit vû entrer chez moi la nuit; il fit gagner un de mes gens, qui laissa ouverte une Fenêtre basse qui donnoit sur la rue; il entra une nuit par cette fenêtre, ce qui ne manqua pas d'être remarqué par les personnes que le Duc de Beaufort avoit postées.

Cette avanture ne demeura pas secrette; on la publia dès le lendemain; cependant j'ignorois tout cela, & qui pourroit être en garde contre de telles avantures, & quelle est la femme qui puisse se promettre de n'être pas décriée, quand il ne faut avoir pour cela qu'un ennemi, ou qu'un amant qui cherche à se venger.

Dès que j'appris ce qui s'étoit passé,

j'eus recours au Duc de Beaufort pour lui demander raiſon de cette calomnie; il me répondit qu'il ſavoit mieux que perſonne que ce n'en étoit pas une, puiſqu'on avoit vû la nuit entrer & ſortir ſon rival de mon logis. Je fis tant de bruit que je découvris à la fin la vérité. Je mandai au Duc de Beaufort de me venir voir, il vint; le laquais qui avoit été gagné avoua tout devant lui, enfin il commença, ou plûtôt il fit ſemblant de croire que je pouvois être innocente. Je lui dis que je ne me contentois pas de ces preuves, & que je voulois lui en donner encore de plus fortes, en obligeant le Duc de Nemours à ſe dédire; mais il me pria d'oublier cette avanture, m'aſſurant qu'il ne vouloit pas d'autre éclairciſſement, & qu'il étoit parfaitement perſuadé de mon innocence.

Je ne voyois néanmoins qu'un moyen de rétablir entierement ma réputation; c'étoit d'épouſer le Duc de Beaufort; mais je m'aperçus bien-tôt qu'il m'avoit flattée d'une fauſſe eſpérance. Il diminua ſes ſoins, & ceſſa inſenſiblement de me voir. Il m'écrivit pour juſtifier ſon changement, que dans les agitations où ſe trouvoit ſa fortune, il ne pouvoit penſer à ſe marier.

Je vis bien que je ne devois plus compter ſur lui. Je n'eus pas de peine à l'oublier, parce que je ne l'avois jamais aimé : J'étois pourtant fâchée qu'il m'eût échappé, & je ne pus me réſoudre après cela de demeurer à Paris ; je me retirai dans ma Province. Pendant que j'étois dans ma terre, qui eſt, comme vous, ſavez ſur les frontieres des Etats du Duc de Savoye, il m'arriva une nouvelle avanture.

On me vint dire un ſoir que deux Cavaliers qui s'étoient égarés à la chaſſe demandoient ſi je ne ferois point ſcrupule de les loger juſqu'au lendemain, attendu que la nuit étoit fort avancée, & que ſe trouvant fort fatigués, il leur étoit impoſſible d'aller plus loin. La perſonne qui me parloit de leur part ne voulut point les nommer, il ſe contenta de m'aſſurer que c'étoient deux hommes de qualité à qui je ſerois bien aiſe de faire le plaiſir qu'ils me demandoient.

J'avois avec moi une Dame de mes amies, & un vieux Gentilhomme de mes parens. Je ne ſavois ſi je devois recevoir des Cavaliers qui refuſoient de ſe faire connoître; lorſqu'ils parurent je leur trouvai l'air ſi noble, & ils me prierent de ſi bonne grace de les loger, que je ne

pus m'en défendre. C'étoit le Duc de Savoye & le Marquis de Fleury, qui ſous prétexte de s'être égarés à la chaſſe me venoient voir par curioſité.

Le Duc de Savoye avoit depuis long-temps envie de me connoître; il avoit vû mon portrait parmi ceux qu'on lui avoit envoyés de pluſieurs Dames de la Cour de France; & comme c'étoit un Prince galant qui prenoit plaiſir aux avantures, ayant appris que j'étois dans un Château voiſin de ſes Etats, il avoit eu la curioſité de m'y venir voir, *incognito*, avec le Marquis de Fleury.

Le Duc de Savoye qui ne vouloit ſe découvrir qu'à moi ſeule, pour ne point perdre le temps, fit ſigne au Marquis de Fleury de lier converſation avec le vieux Gentilhomme & mon amie, pendant qu'il m'entretiendroit; & dès qu'il put parler ſans être entendu que de moi, il me dit: Madame, vous voyez un Prince qui depuis plus de deux ans a conçû pour vous une paſſion qui lui a fait oublier ce qu'il doit à ſon Rang, pour avoir le plaiſir de vous voir. Je ſuis le Duc de Savoye, mais je fonde moins l'eſpérance que j'ai de vous plaire ſur ma qualité, que ſur l'amour le plus tendre & le plus paſſion-

né qui fût jamais. Je le ragardois attentivement pendant qu'il me parloit ; il s'apperçut de ma ſurpriſe, & craignant que je ne l'interrompiſſe pour témoigner l'étonnement où j'étois, il me pria inſtament de ne point faire paroître qu'il ſe fût découvert. Après qu'il m'eut dit mille choſes paſſionnées, il me preſſa de lui dire quelle impreſſion faiſoit ſur mon cœur tout ce qu'il venoit de m'apprendre.

Je n'eus garde de lui découvrir mes ſentimens. Je m'étois ſenti de l'inclination pour le Marquis de Fleury ſans ſavoir qui il étoit, & j'étois fâchée d'avoir plu au Duc de Savoye, parce que je prévoyois qu'il mettroit obſtacle à ma paſſion naiſſante ; enfin j'aimois déja plus que je ne penſois. Au lieu de répondre à tout ce que le Duc de Savoye venoit de me dire, je lui demandai avec empreſſement le nom de celui qui l'accompagnoit, mais me repentant dans le moment de lui avoir fait cette queſtion, je fis un galimatias qui fit rire le Duc de Savoye. Il attribua le déſordre de mes diſcours à l'étonnement où j'étois, & il me demanda encore ce qu'il devoit eſperer. M'étant un peu remiſe de mon trouble, je lui dis que je ne pouvois lui être obligée

d'une démarche qui exposoit ma réputation. Il se moqua de ma délicatesse en matiére de réputation, & me dit que la premiere chose qu'il exigeoit d'une femme qu'il aimoit, étoit de n'avoir point cette délicatesse. Nous nous entretînmes là-dessus, & notre conversation finit par de très-instantes prieres qu'il me fit d'aller à la Cour de Savoye.

Le Marquis de Fleury, à ce que me dit depuis mon amie, fut fort distrait pendant que le Duc de Savoye me parla; & elle s'apperçut qu'il falloit que je ne lui fusse pas indifferente. Avant que de nous retirer le Marquis de Fleury prit son temps, & me dit ces paroles à l'oreille; *Je mourrai, Madame, si vous donnez au Duc de Savoye un cœur que je mérite seul, par l'amour infini que j'ai pour vous.* Il ne voulut pas m'en dire davantage de peur d'être remarqué, & j'avoue que ce fut un bonheur pour moi de ne l'avoir point entretenu en particulier, car j'aurois eu de la peine à lui cacher la joye que me donnoit l'assurance de son amour: dans les premiers mouvemens d'une passion on est guéres maître de soi. Le Duc de Savoye me demanda la permission de rester encore le lendemain,

chez moi. Le plaisir de voir le Marquis de Fleury, & l'esperance d'apprendre qui il étoit, m'empêcha de la lui refuser.

Dès que je me vis seule avec mon amie, je lui rendis compte de la conversation que j'avois eûe avec le Duc de Savoye, mais je ne lui parlai point de l'inclination que je me sentois pour le Marquis de Fleury. Ce n'est pas que je me défiasse d'une personne qui étoit toute à moi, mais le mistére est toujours la premiere chose que nous inspire une véritable passion. Mon amie eut d'abord de la peine à me croire, quand je lui dis qu'un de ces hommes étoit le Duc de Savoye; mais enfin, n'en pouvant douter, elle me blâma fort d'avoir consenti à les garder encore le lendemain; elle prévit mieux que moi les conséquences de cette avanture, & elle me dit que si on venoit à la savoir, plus le rang du Duc de Savoye étoit élevé, plus ma réputation en souffriroit. Je l'assurai qu'il n'auroit jamais lieu de se vanter de rien qui pût me faire tort, & que je ne me sentois aucun panchant pour lui. Nous passâmes presque toute la nuit à nous entretenir de cette avanture, sans que je pusse me résoudre à lui déclarer les sentimens que j'avois

pour le Marquis de Fleury ; & c'eſt ſans doute une faute que je me ſuis toujours juſtement reprochée ; car jamais une femme n'a plus beſoin des conſeils d'un amie ſage & éclairée, que quand la paſſion commence à l'aveugler ; lorſqu'elle veut ſe conduire ſeule, elle fait mille fauſſes démarches, & tombe dans une infinité d'égaremens.

Ainſi, ne conſultant que moi, je réſolus deux choſes mal concertées, mais qui ſembloient en même-temps me donner lieu de contenter mon inclination & ma vertu. Je pris la réſolution de ne pas témoigner au Marquis de Fleury, les ſentimens que j'avois pour lui, & de ne rebuter point le Duc de Savoye pour me conſerver la poſſeſſion de revoir le Marquis. Ce deſſein me parut héroïque, & d'ailleurs j'avois intérêt d'éprouver ſi le Marquis de Fleury m'aimoit véritablement, & je crus que c'étoit un moyen aſſuré de m'en convaincre, que de faire ſemblant de n'avoir pas pour le Duc de Savoye autant d'indifférence que j'en avois. J'exécutai le lendemain ce que j'avois projetté ; je n'eus de l'honnêteté que pour le Duc de Savoye, & j'évitai avec ſoin de regarder & d'entretenir le Marquis de Fleury.

Le Duc de Savoye qui n'avoit pour moi qu'une de ces passions qui ne peuvent languir, & qui cherchent à se satisfaire promptement, fut charmé de mes maniéres, & il ne balança point à me proposer ce que sa passion lui faisoit souhaiter; comme j'avois dessein de le ménager, je ne lui répondis pas aussi absolument que j'aurois dû le faire, & il crut qu'il n'y avoit plus qu'à trouver l'occasion de me voir en particulier pour être content. Il dissimula, & m'ayant fait promettre que je ferois un voyage en Savoye, il prit congé de moi, & je crus qu'il partoit. Le Marquis de Fleury tâcha vainement de me parler avant que de monter à cheval, mais je l'évitai toujours; tout ce qu'il put faire fut de me mettre adroitement entre les mains un billet que je n'eus pas la force de refuser: Dès que je les vis partis, je l'ouvris avec précipitation, & j'y lûs ces mots.

Il faut vous aimer autant que je vous aime, pour faire au Duc de Savoye la trahison que je lui fais, en vous avertissant qu'il doit entrer cette nuit dans votre chambre; vos maniéres l'ont flatté, mais puisque je vous ai trouvée digne de mon amour,

je ne puis croire que vous approuviez le sien.

Le Marquis DE FLEURY.

Le mérite du Marquis de Fleury étoit trop connu, & j'en avois oüi parler si avantageusement, que je fus ravie d'apprendre que c'étoit lui qui m'aimoit, & que j'aimois déja passionnément. Son Billet pourtant me mit dans un grand embarras; je crus d'abord le devoir montrer à mon amie, mais comme je voulois qu'elle ignorât les sentimens que le Marquis de Fleury avoit pour moi, je me contentai de lui dire, que j'avois appris la résolution du Duc de Savoye. Elle me représenta que j'avois eu tort de flatter la passion de ce Prince, & elle me demanda ensuite quel étoit mon dessein; je lui répondis que je ne voyois guéres d'apparence qu'il pût éxécuter son dessein, mais qu'en tout cas je romprois ses mesures en la gardant toute la nuit avec moi, & donnant ordre qu'on ne laissât entrer personne dans le Château. Elle me conseilla de prendre un autre parti, & d'aller passer la nuit chez des Dames du voisinage, qui m'étoient venu voir peu de jours auparavant. Je ne pus goûter ce con-

ſeil, & j'avoue que l'eſpérance de revoir le Marquis de Fleury, me détermina à attendre chez moi, l'iſſue de cet événement ; je m'imaginai que c'étoit aſſez de me tenir ſur mes gardes pour ſauver ma réputation.

Après avoir donné tous les ordres que je crus néceſſaires pour rendre l'entrepriſe du Duc de Savoye inutile ; je me retirai de bonne heure avec mon amie. Je penſois qu'après les précautions que j'avois priſes, je ne devois pas craindre le Duc de Savoye ; mais j'avois affaire à un Prince ingénieux à trouver des moyens de faire réuſſir ces ſortes de deſſeins. Une de mes Femmes qu'il avoit gagnée l'avoit fait entrer dans le Château de fort bonne heure, & l'avoit enfermé dans ma Garderobe. Le Marquis de Fleury, de ſon côté, s'étoit caché dans une des cours, où ayant été découvert par un de mes gens, on cria ſur lui au voleur ; tous mes Domeſtiques prirent des armes, & ils l'auroient tué indubitablement, ſi dès que nous entendîmes du bruit, nous ne fuſſions deſcendues mon amie & moi pour le faire ceſſer. Nous ſauvâmes la vie au Marquis de Fleury. Le Duc de Savoye pendant ce temps-là entra dans ma chambre ; mais comme je ne doutois plus qu'il ne fût dans le

Château, je ne rentrai dans ma chambre qu'avec mon amie, le Marquis de Fleury & le vieux Gentilhomme.

Le Duc de Savoye voyant ſon deſſein découvert, ſe montra. Je m'emportai contre lui, mais il ne fit que rire de tout ce que je lui dis; & ordonnant au Marquis de Fleury de le ſuivre, il ſortit du Château avant le jour. J'étois au déſeſpoir de voir partir le Marquis de Fleury; de ſon côté il me parut ſi affligé, que je penſai m'oppoſer à ſon départ.

Quelques jours après je reçûs une Lettre, par laquelle il me mandoit qu'il m'aimoit toujours éperdûment, quoiqu'il ne pût pas douter que je n'aimaſſe le Duc de Savoye. Je ſentis que j'aimois beaucoup le Marquis de Fleury par le chagrin que me cauſa ſa Lettre. Je ne pouvois comprendre pourquoi il étoit perſuadé que j'aimois le Duc de Savoye. Je me repréſentai là-deſſus tout ce que j'avois dit, & tout ce que j'avois fait qui pût marquer de l'inclination pour ce Prince; & ne pouvant vivre dans l'incertitude où j'étois, je pris la réſolution d'aller à la Cour de Savoye.

Je n'éxaminai point ſi mon deſſein étoit contraire à ma gloire, je fermai les yeux

sur tout ce qui devoit m'en détourner ; & n'écoutant que mon amour, je me préparai à partir.

Le Duc de Savoye fut surpris de mon arrivée, il n'espéroit plus de me revoir à Turin après ce qui s'étoit passé ; mais comme il aimoit à se flatter, il crut que je me repentois de ne l'avoir pas mieux traité, & il s'imagina que le motif de mon voyage étoit le dessein de lui plaire.

Le Marquis de Fleury eut le même soupçon, & en conçut un chagrin mortel; mais soit qu'il voulût se consoler de ma perte, ou se venger de son Rival, il s'attacha à une personne que le Duc de Savoye paroissoit aimer beaucoup. C'étoit une Demoiselle de Bretagne, dont le nom & les avantures sont connues de tout le monde. Ainsi, pendant que je n'allois en Savoye que pour voir le Marquis de Fleury, il cherchoit à m'oublier, & à en aimer une autre.

Je n'avois rien épargné pour paroître ; je suivois en cela le panchant que j'ai toujours eu pour la dépense & pour l'éclat ; on ne manqua pas de dire que c'étoit un présent du Duc de Savoye ; le Marquis de Fleury le crut comme les autres. Cette opinion avança ses affaires auprès de sa Maîtresse,

Elle se mit en tête que le Duc de Savoye m'aimoit, & jugeant par ce présent, de ceux qu'il me pourroit faire dans la suite, elle écouta le Marquis de Fleury.

Je désabusai Madame Royale, d'une opinion dont elle s'étoit aussi laissé prévenir comme les autres; & lui rendant un compte fidéle de ce qui s'étoit passé entre le Duc de Savoye & moi, ma sincérité lui plut, & même cette Princesse m'honora de son amitié.

Cependant mon cœur n'étoit pas tranquille; le Marquis de Fleury sembloit m'éviter par-tout, je savois son intrigue avec la Demoiselle de Bretagne, & le Duc de Savoye ne l'ignoroit pas. Il m'en parla même un jour, il me dit que j'étois cause qu'il souffroit sans se venger, l'affront que lui faisoit le Marquis de Fleury; & que je devois juger par-là qu'il ne vouloit plus avoir d'autre Maîtresse que moi: je lui découvris une partie de mes sentimens, qui ne le satisfirent guéres, & je lui représentai l'injure que lui faisoit le Marquis de Fleury, & qu'il alloit de sa gloire de ne pas abandonner à un autre, une personne qu'il avoit aimée. La jalousie m'inspira une éloquence admirable. Le Duc de Savoye devoit bien s'appercevoir de l'intérêt que je p-

nois à l'injure que lui faisoit le Marquis de Fleury; car de la maniére dont je lui en parlai, il sembloit que j'en fusse plus offensée que lui.

Quelque prévention qu'eut le Marquis pour celle qu'il aimoit, il ne laissa pas de remarquer que j'avois peu de complaisance pour le Duc de Savoye : & l'amour qu'il avoit eu pour moi, & qui n'étoit pas encore bien éteint, le rendoit attentif à toutes les démarches de ce Prince, & il s'apperçut qu'il n'étoit pas content, & que je l'évitois même avec soin. Cela fut cause qu'il cessa de me fuir, & j'eus bientôt occasion de l'entretenir. Il me parla de ses soupçons, je le désabusai; & la joye que j'eus de voir qu'il m'aimoit toujours, m'empêcha de lui cacher que je l'aimois.

Il n'abusa point de cette connoissance; jamais on n'a joint plus de respect à plus de passion. Je lui dis que je le priois de se contenter de l'assurance que je lui donnois qu'il étoit aimé, & je le conjurai de ménager ma réputation. Je trouvai un caractére en lui bien différent de la plûpart des autres hommes, qui se croyent en droit de ne garder point de mesures avec une femme que la médisance n'a point épargnée; le Marquis de Fleury me dit au con-

traire, qu'il se feroit un plaisir de me convaincre par un attachement respectueux, qu'il étoit persuadé que je méritois une autre réputation, & il me demanda permission de me rendre publiquement ses soins, pour donner de moi à tout le monde, l'opinion qu'il en avoit lui-même. Ses maniéres me parurent si nobles & si généreuses, que je ne pus lui refuser ce qu'il me demandoit, & dès ce jour, il commença à s'attacher à moi comme à une femme qu'il vouloit épouser. Je le flattai de l'espérance de mon mariage, ce n'étoit pourtant pas mon dessein, & je ne sai si l'on approuvera les motifs que j'eus de lui faire espérer une chose que je n'avois nulle envie d'éxécuter. On trouvera sans doute qu'il y avoit en cela un peu de perfidie de ma part; mais une considération qui paroîtra peut-être chimérique à quelques-uns, m'empêcha de me résoudre à ce mariage. Je prévoyois que dès que le Marquis de Fleury m'auroit épousée, on ne manqueroit pas de lui éxagérer les histoires qui avoient donné sujet de soupçonner ma conduite en France; & je craignois que sa passion étant satisfaite, il ne fût susceptible de ces impressions, & ne cessât de m'aimer. Je regardois la fin de son amour comme

le plus grand malheur qui me pouvoit arriver. Voilà donc la raiſon qui me détournoit de ce mariage ; voici celle qui m'obligea de lui en donner l'eſpérance. Je m'imaginois que rien ne me feroit plus d'honneur, & ne feroit plus capable de rétablir ma réputation, que de voir un homme de ſon mérite & même de ſa délicateſſe, s'attacher uniquement à moi, & me juger digne d'être ſa femme, dans un temps où tant de gens ſembloient prendre plaiſir à me faire paſſer pour une femme ſans délicateſſe & ſans conduite : je crus qu'il m'étoit permis de profiter de cette occaſion de rétablir ma gloire.

L'attachement du Marquis de Fleury irrita le Duc de Savoye, & m'attira la haine de la Demoiſelle de Bretagne. Elle avoit eu déja de la jalouſie des ſoins que le Duc de Savoye m'avoit rendus ; mais l'inconſtance du Marquis de Fleury offenſa tellement ſa vanité, qu'elle réſolut de ſe venger de lui & de moi. Elle ſe réconcilia avec le Duc de Savoye, dont elle ménagea ſi bien l'eſprit, qu'elle vint aiſément à bout de ce qu'elle avoit entrepris.

Le Duc de Savoye chargea bientôt le Marquis de Fleury d'une Commiſſion pour la Cour de France. Quoique nous viſſions

bien que cette Commiſſion n'étoit qu'un prétexte pour nous ſéparer, il fallut nous y réſoudre.

Cette ſéparation ne me fut pas auſſi ſenſible qu'elle m'auroit été ſi nous n'avions eu l'eſpérance de nous revoir à Lyon, où les deux Cours devoient ſe rendre ſur la fin de l'année.

Fin du cinquiéme Livre.



MEMOIRES
DE MADAME
LA
COMTESSE DE ***,
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SIXIE'ME.

LE Duc de Savoye après avoir éloigné le Marquis de Fleury, ne s'appliqua plus qu'à me dresser un piége qui le fît triompher de ma résistance, ou qui lui donnât lieu de se venger du Marquis de Fleury en décriant ma conduite.

La Demoiselle de Bretagne & moi, nous nous réconciliâmes sur les assûrances que je lui donnai que je n'avois jamais eu d'intrigue avec le Duc de Savoye. Elle me demanda pardon de ses soupçons, & comme j'avois intérêt que ce Prince s'attachât plus que jamais à elle, je fis ce que je pus

dit que tout ce que je ferois tourneroit contre ma réputation. Les médisans glosérent sur ma maladie, & publiérent que j'étois grosse. On disoit en Savoye que c'étoit du Marquis de Fleury, & on lui mandoit en France que c'étoit du Duc de Savoye. Il se trouva même des gens qui prétendoient savoir la chose de mes propres Domestiques. Peut être y en eut-il en effet quelqu'un qui appuya ce faux bruit; car fort souvent nos Domestiques sont les plus dangereux de nos ennemis.

Dès que j'appris ce qu'on disoit de moi dans le monde, je me montrai pour détromper ceux à qui on avoit persuadé cette calomnie; les gens raisonnables en furent désabusés; mais comme il y a plus de gens qui croyent le mal que le bien, les uns disoient que j'avois fait une fausse couche, & les autres voyant les choses selon leur prévention, prétendoient trouver dans mon visage & dans ma taille, des indices de cette imposture. Cependant je ne m'étois jamais mieux portée que je me portois alors.

L'effet le plus fâcheux de cette calomnie ne fut pas ce qu'on en dit en Savoye, ce fut ce qu'on en crut à Paris. Le Marquis de Fleury en demeura persuadé, & m'é-

crivit là-dessus. Je ne pus m'empêcher d'avoir un peu d'aigreur contre lui en recevant sa Lettre; la facilité avec laquelle il ajouta foi à ces bruits, me le faisoit paroître si différent de ce qu'il avoit toujours été, que je me repentis de l'aimer : j'éprouvai du moins alors que l'absence nuit à l'amour en plus d'une maniére. Cela mit un peu de froideur entre nous, nous cessâmes de nous écrire. Tout homme qui entreprend d'estimer une femme, doit avoir la tête forte, sur-tout quand la personne qu'on veut estimer, a le malheur d'avoir des ennemis. Pour moi je pense qu'il n'y a point d'homme assez fort pour cela, puisque le Marquis de Fleury, qui étoit l'homme du meilleur caractére que j'aye connu, eut la foiblesse de croire tout ce qu'il entendit dire.

Le Duc de Savoye avoit autant de joye de ces médisances, que le Marquis de Fleury en avoit de chagrin; & par-là on peut connoître la différence de leur amour.

Le Duc de Savoye qui n'avoit pour moi qu'une passion grossiere, ne se soucia guétes de me voir décriée, il crut même qu'il ne lui seroit pas difficile de gagner une femme qui n'avoit presque plus de réputation à ménager. Car c'est ce qui n'arrive

que trop ſouvent; il y a peu de femmes, qui quand leur gloire eſt ſacrifiée, faſſent ſcrupule d'immoler le reſte. Mais le Marquis de Fleury au contraire, qui ne m'avoit aimée, que parce qu'il s'étoit imaginé que je ne méritois pas mes malheurs, fut au déſeſpoir d'avoir lieu de douter de mon innocence; ſon amour ne pouvant ſe ſoutenir ſans l'eſtime qui en étoit le fondement, il comptoit pour rien un cœur accoutumé à ſe rendre. J'avois auſſi des ſentimens bien différens pour deux Amans d'un ſi différent caractére.

Le Marquis de Cah..... devint dans ce temps-là amoureux de la Demoiſelle de Bretagne, c'étoit un parti avantageux pour elle; & comme le Duc de Savoye la vouloit marier, il me pria de ne pas refuſer de me trouver quelquefois avec elle, d'être des parties que ce nouvel Amant propoſoit; il me chargea même de parler au Marquis de Cah..... en faveur de ſa Maîtreſſe, ce que je fis avec aſſez de ſuccès, puiſqu'il l'épouſa un an ou deux après.

Un jour le Duc de Savoye propoſa une promenade ſur le Pô; j'y étois avec toute la Cour. En revenant de cette promenade, on s'apperçut que la chaloupe qui nous portoit faiſoit eau. Le Duc de Savoye

aussi-tôt ordonna qu'on nous mît à terre.
Comme tout cela se faisoit par son ordre, il n'étoit pas surprenant que nous trouvassions sur le bord des carosses tous prêts à nous recevoir au sortir de la chaloupe. On se partagea pour revenir, car nous étions à une lieue de Turin, & la nuit s'approchoit. Je ne sai par quel enchantement, croyant monter dans le carosse du Marquis de Cah...... avec sa Maîtresse, je montai dans un autre qui partit comme un éclair; & dans lequel je me trouvai seule avec un homme que je reconnus bientôt pour le Duc de Savoye. Je croi l'avoir déja dit; c'étoit le Prince du monde le plus habile à réussir dans ces sortes d'entreprises; mais celle-là me parut si inconcevable, que j'avois de la peine à croire ce que je voyois; j'aurois juré en montant en carosse, que le Duc de Savoye étoit dans un autre. Je pensois avec chagrin qu'on diroit que j'étois revenue seule avec ce Prince; mais j'eus bientôt un plus juste sujet de m'affliger. La fléche de notre carosse se rompit, selon l'ordre que le Duc en avoit donné, & nous fûmes obligés de descendre: nous nous trouvâmes auprès d'une maison qui appartenoit au Marquis de Fleury, & qui nous fut ouverte dès qu'on eut nommé le Duc

de

de Savoye. On étoit accoutumé dans ces Etats à le voir courir ces sortes d'avantures; & jamais Prince ne s'est moins ménagé là-dessus. Je ne fis pas difficulté d'entrer dans cette maison, croyant que les autres carosses nous suivoient, mais ils avoient pris une autre route, & je demeurai seule avec le Duc de Savoye. J'espérois du moins trouver compagnie dans cette maison; & quand j'appris qu'elle appartenoit au Marquis de Fleury, je me flattai qu'il ne m'arriveroit aucun malheur, & que dans le logis d'un Amant si cher, j'aurois plus d'adresse à me défendre de l'insulte que j'avois à craindre de son Rival. A peine y fûmes-nous entrés, qu'un homme y arriva: on sera surpris quand je dirai que c'étoit le Marquis de Fleury.... puisque j'ai dit qu'il étoit en France. Cependant c'étoit lui-même, & voici pourquoi il étoit revenu.

Ne recevant plus de mes Lettres, & ne pouvant se résoudre à m'écrire, il prit la résolution de venir s'éclaircir sur les lieux, des soupçons qu'il avoit conçus sur tant de Lettres qui lui avoient été écrites contre ma conduite; car il m'aimoit véritablement, & il étoit au désespoir de n'être pas content de moi. Il lui fut aisé de faire ce

voyage, parce que la Cour de France se disposoit en ce temps-là à se rendre à Lyon; ainsi, profitant de ces circonstances, il partit de Paris en poste, & vint à sa maison dans le dessein d'y demeurer *incognito*, & de n'apprendre son retour qu'à ceux par qui il vouloit s'informer de la vérité des bruits qu'on avoit répandus.

Il arriva presqu'aussi-tôt que nous; & le Concierge lui ayant dit que le Duc de Savoye venoit d'arriver avec une Dame, il eut un triste pressentiment que c'étoit moi. Il ne savoit s'il devoit se cacher, quand le Duc de Savoye qui voulut savoir qui étoit celui qui venoit d'entrer, l'apperçut. Ce Prince lui demanda pourquoi il n'étoit pas en France, & pourquoi il étoit revenu sans ordre. Le Marquis pour s'excuser, lui répondit que ses négociations étant finies, il avoit cru qu'il lui étoit permis de quitter un lieu où rien ne le retenoit plus.

Le Duc de Savoye, qui ne désespéroit point encore de vaincre ma résistance, lui commanda de l'aller attendre à Turin, ne voulant pas apparemment qu'il me vît avec lui. Le Marquis de Fleury fit semblant d'obéir; mais s'étant informé plus exactement qui étoit la Dame que le Duc de

Savoye avoit amenée, il apprit que c'étoit moi. Ce fut alors qu'il se mit peu en peine de désobéir au Prince, pourvû qu'il pût se convaincre par ses propres yeux de ce qu'on avoit voulu lui persuader. Comme il connoissoit mieux que personne, tous les appartemens de sa maison, il se cacha dans un cabinet où il entendoit & voyoit ce qui se passoit dans la chambre où nous étions.

Il ne pouvoit rien m'arriver de plus avantageux, car le Marquis de Fleury fut témoin de la maniére dont je traitai le Duc de Savoye, & l'estime qu'il avoit pour moi, se rétablit dans son cœur, & lui fit perdre ses soupçons. Cependant le Duc de Savoye me pressoit de répondre à sa passion, & les choses vinrent à un point que le Marquis de Fleury crut ne devoir pas se tenir caché, & qu'il étoit temps de me secourir. Il parut donc, & sans considerer qu'il s'exposoit à se perdre par cette démarche, il entra dans la chambre où nous étions, & s'approchant du Duc de Savoye avec beaucoup de respect, il le pria de trouver bon qu'il me donnât le secours que j'implorois. Le Duc mit l'épée à la main, & si je ne me fusse mise au-devant de ce Prince, il auroit tué avec d'autant

plus de facilité le Marquis de Fleury, qu'il ne songeoit ni à se défendre, ni à prendre la fuite. La colere du Duc de Savoye ne fut point appaisée par le respect du Marquis de Fleury, il lui donna sa maison pour prison, & lui défendit d'en sortir jusqu'à nouvel ordre. J'éprouvai aussi le ressentiment du Prince; il me renvoya à Turin, & me dit qu'il ne vouloit plus que je parusse à la Cour. Il monta aussi tôt à cheval, & se rendit à Turin par une autre voye que celle qu'il m'avoit fait prendre.

On ne m'avoit guéres épargnée quand on avoit sû que j'étois seule avec le Duc de Savoye; mais ce fut bien un autre déchaînement le lendemain, car tout le monde apprit que le Prince & le Marquis de Fleury s'étoient rencontrés. On disoit que j'avois donné un rendez-vous au Marquis de Fleury, & que le Duc de Savoye n'avoit affecté de revenir seule avec moi, que pour rompre les mesures que le Marquis de Fleury & moi nous avions prises pour nous voir.

Il faut rendre cette justice au Prince dont je parle, qu'il étoit naturellement ennemi de la violence; il n'eut un procedé si étrange avec moi, que parce qu'il s'imaginoit

que j'étois de l'humeur de ces femmes qui veulent qu'on leur arrache ce qu'elles meurent d'envie de donner. Ce n'eſt donc qu'au malheur de ma réputation qu'on doit imputer ce qu'on trouvera de violent dans la conduite du Duc de Savoye. Il m'auroit plus menagée s'il m'avoit mieux connue, & s'il n'eût point trop compté ſur l'opinion qu'il avoit de mes premiéres intrigues.

Il me vint voir le lendemain, & m'ayant fait des excuſes, il me pria de revenir à la Cour. Il me pria à l'égard du Marquis de Fleury, de trouver bon qu'il l'obligeât à quelques jours de priſon, puiſqu'il étoit revenu ſans ordre. Mais le Marquis de Fleury qui ne croyoit pas en être quitte à ſi bon marché, ne ſe trouva point quand on fut le chercher, & perſonne ne put dire ce qu'il étoit devenu.

Quoique je fuſſe ſurpriſe qu'il n'eût pas trouvé le moyen de me mander où il étoit, j'en eus peu d'inquiétude, & je fus même bien aiſe qu'il eût pris la fuite, parce que je m'imaginois qu'il s'en étoit retourné en France, où je devois bien-tôt aller. En effet, je partis avec la Cour de Savoye peu de temps après, & nous nous rendîmes à Lyon où la Cour de France étoit ſur le point d'arriver.

Le Marquis de Fleury étoit dans cette Ville *incognito*; depuis ce qui s'étoit passé dans sa maison de campagne, il n'avoit plus de soupçons. Il sembloit même que cette avanture eût donné une nouvelle vivacité à sa passion. Il me venoit voir très-souvent; mais comme je craignois qu'on ne le découvrît, je lui persuadai qu'il devoit songer à se réconcilier avec le Duc de Savoye. Je ne croyois pas que cela fût difficile dans un temps où ce Prince ne pensoit qu'à se divertir. Il est vrai qu'on n'a jamais tant vû de plaisirs & de divertissemens, qu'il y en eut pendant que les deux Cours furent à Lyon.

Le Marquis de Fleury me dit qu'il savoit un moyen assuré d'appaiser le Duc de Savoye, qu'il ne falloit pour cela que nous marier. Là-dessus il me fit souvenir des espérances que je lui avois données de l'épouser, & il me pressa fortement de ne pas différer davantage une chose qui lui redonneroit les bonnes graces de son Maître, & qui le rendroit parfaitement heureux. Je n'eus pas la force de lui avouer que je ne pouvois m'y résoudre, je lui dis seulement que je ne croyois pas qu'il pût regagner la confiance du Duc de Savoye par ce mariage, parce que ce Prince m'ai-

moit encore assez pour ne pas trouver bon que je choisisse pour mari un homme dont il se croyoit offensé.

Le Marquis de Fleury étoit trop amoureux, pour se contenter de cette excuse. Il me reprocha que je ne l'aimois point. Je lui dis alors franchement que je ne l'épouserois jamais, parce que je craignois que le mariage ne diminuât son amour. Il ne put goûter une délicatesse si exquise ; il me crut changée, & me fit des reproches mêlés d'aigreur. Ils me déplurent : je trouvai qu'il y avoit trop de grossiéreté & d'intérêt dans son amour. J'étois au désespoir qu'il eût moins de délicatesse que moi ; & par une bizarrerie qu'on aura peut-être bien de la peine à comprendre, plus je l'aimois, plus je croyois avoir lieu de n'être pas contente de lui. J'aurois voulu qu'il eût été satisfait de savoir que je lui donnois dans mon cœur la préférence sur tous les autres hommes, & qu'il eût autant appréhendé que moi, tout ce que je m'imaginois pouvoir un jour détruire une si belle union.

Cependant on sut que le Marquis de Fleury étoit à Lyon, & qu'il me voyoit tous les jours. Je ne sai s'il espéra de m'obliger à l'épouser, en disant que nous étions déja mariés ; mais le bruit en courut,

& j'appris que c'étoit lui qui en étoit l'auteur.

Le Duc de Savoye m'en parla, & me fit de reproches de ne l'avoir pas instruit de l'intérêt que je prenois à la fortune du Marquis de Fleury, & il me protesta que puisqu'il étoit mon mari, non seulement il lui pardonnoit le passé, mais qu'il vouloit tâcher par ses bienfaits de me rendre le séjour du Piémont agréable. J'assurai le Duc de Savoye que ce mariage n'étoit point fait, mais je le priai de rendre sa confiance au Marquis de Fleury. Cette priere fit croire au Prince que j'avois des raisons pour cacher ce mariage, il en demeura persuadé. Il fit chercher le Marquis de Fleury, & lui redonna sa familiarité. Dès que je vis le Marquis de Fleury, je le blâmai de n'avoir pas désabusé le Duc de Savoye de l'opinion qu'il avoit de notre mariage, & je lui dis que je trouvois fort mauvais qu'il eût lui-même fait courir ce bruit. Il ne s'en défendit point; il me pria même de lui pardonner une chose qu'il avoit cru nécessaire pour se réconcilier avec le Duc de Savoye. Ensuite il me rendit compte de la maniere dont ce Prince lui avoit rendu son amitié; & il me représenta que je n'avois plus de raison qui dût m'empêcher de l'épouser. Je

lui représentai les mêmes choses que je lui avois dites lorsqu'il m'avoit pressé de lui donner ma main ; mais voyant que j'étois déterminée à ne le vouloir pas épouser, il se laissa aller à un emportement dont je ne l'aurois jamais cru capable, & il me dit qu'il commençoit à croire que tout ce qu'on avoit dit de moi étoit véritable. Cette injure me fut si sensible, que dans la colere qu'elle m'inspira, je lui défendis de me voir davantage. Il sortit, & il faut que je l'avoûe, je fus plus irritée de son obéissance, que je ne l'avois été de ses injures ; & la maniére dont il sortit, me fit juger qu'il ne lui seroit pas difficile de s'accoûtumer à ne me voir plus.

Je n'ai jamais eu de si violens chagrins que j'en eus alors ; mais enfin j'eus du courage & de la fermeté ; & quelque passion que je me sentisse pour le Marquis de Fleury, je ne voulus point le rappeller. Nous serions toujours maîtres de nos passions, si nous n'avions pas de complaisance pour elles.

Cependant le Marquis de Fleury après m'avoir quittée, prit la poste, & s'en alla je ne sai où. Les médisans ne m'épargnerent point en cette occasion, pour moi je pris patience. Je laissai les deux Cours à

Lyon, & je pris le chemin de ma Terre, résolue de me consoler de la perte d'un homme qui n'avoit pas eu assez de délicatesse pour se contenter de mon cœur. Si je n'eus pas l'avantage de conformer le Marquis de Fleury à mes sentimens, au moins j'eus la consolation de n'avoir pas eu la foiblesse de me conformer aux siens.

La Dame qui m'a conté cette histoire, me parla encore d'une infinité d'autres avantures qui lui étoient arrivées; & pendant que je demeurai en Province, nous fîmes souvent ensemble les réfléxions que sa destinée & la mienne nous donnoient lieu de faire sur le malheur des femmes.

Après avoir terminé les affaires qui me retenoient en Province, je revins à Paris. Le Baron de Sarcelles qui étoit mon parent, me vint voir dès que je fus arrivée. Il m'apprit que pendant mon absence il avoit fait une connoissance particuliére avec Saint-Albe & sa femme; qu'il les voyoit souvent tous deux, enfin qu'il étoit de leurs amis. Il me dit même que Madame de Saint-Albe l'avoit chargé du soin de la réconcilier avec moi, qu'elle étoit entiérement détrompée de tout ce qu'on avoit

voulu lui persuader de mon attachement pour son mari, qu'elle souhaitoit ardemment de me donner lieu d'oublier le passé, & de devenir de mès amies. Je n'avois point eu de nouvelles de Saint-Albe pendant que j'avois demeuré en Province; & quoique j'eusse été bien persuadée qu'il n'avoit osé m'écrire de peur de me déplaire, je n'avois pas laissé de m'ennuyer de n'en rien apprendre.

Je me persuadai que Sarcelles me parloit de la sorte par ordre de Saint-Albe, qui avoit enfin fait entendre raison à sa femme, & qui lui avoit conseillé d'être de mes amies, pour se remettre en possession de me voir. J'aimois trop Saint-Albe, pour refuser de consentir à une réconciliation qui le flatoit si agréablement; & d'ailleurs j'étois bien aise que sa femme fût devenue raisonnable, & qu'elle recherchât mon amitié; ainsi je dis à Sarcelles que je la verrois avec plaisir, & qu'il pouvoit me l'amener quand elle voudroit. Il ne tarda guéres à me l'amener, nous ne parlâmes point du passé; & durant notre conversation, il ne m'échappa rien qui lui donnât lieu de s'en souvenir. Je l'interrompis même dès qu'elle en voulut parler; & comme elle m'accabla de caresses, je m'imaginai qu'elle m'aimoit de

bonne foi. Je lui demandai des nouvelles de son mari, elle me dit qu'il étoit à la campagne, & qu'il n'en pourroit revenir que dans trois semaines. Je n'osai m'en informer plus particuliérement, mais je ne doutois pas que dès qu'il sauroit que j'avois revû sa femme, il ne m'écrivît, & que même il ne hâtât son retour, néanmoins je n'en entendis point parler. Je rendis visite à Madame de Saint-Albe qui me venoit voir après cela très-souvent; Sarcelles s'y trouvoit toujours ce qui me fit croire qu'ils étoient amis; mais je ne les soupçonnai point d'être en commerce ensemble comme ils l'étoient.

Saint-Albe revint de la Campagne, & ne s'empressoit point à me venir voir, cela me donna de l'inquiétude; mais comme je croyois toujours qu'il ne me vouloit pas voir sans en avoir la permission, j'allai chez lui deux jours après que j'eus appris son retour. Il étoit avec sa femme; il me reçut froidement, & ne me dit pas un mot sur la joye que je croyois qu'il devoit avoir de ce que je revoyois sa femme. Je remarquai pourtant dans ses yeux qu'il m'aimoit toujours, & qu'il se faisoit violence pour ne me point témoigner le plaisir qu'il avoit de me voir; il me parut triste, & je vis qu'il

n'étoit pas content. Je ne lui parlai pas en présence de sa femme ; mais m'ayant donné la main jusqu'à mon carosse, je lui dis : Hé bien, Monsieur, que dites-vous de la conversation de Madame de Saint-Albe sur mon chapitre ? Ce changement ne vous paroît-il pas merveilleux ? Si j'en crois les apparences, elle m'aime de tout son cœur. Saint-Albe ne me répondit rien. Pourquoi ce silence, lui dis-je ? Vous en devez savoir la cause, me repartit-il : je suis fâché, Madame, que vous ayez fait si facilement pour Sarcelles, ce que vous m'avez si souvent refusé. Hé quoi, repris-je, n'est-ce pas vous qui avez persuadé à Madame de Saint-Albe de se réconcilier avec moi ? Il soûrit en m'entendant parler ainsi, & me dit que je ne pouvois pas ignorer le motif de cette réconciliation. Le lieu ne permettoit pas d'avoir un plus long éclaircissement. J'étois déja en carosse, & je ne pouvois avec bienséance, arrêter plus long-temps Saint-Albe, cela auroit été remarqué ; je me contentai de lui dire que je le priois de venir m'expliquer cet énigme chez moi, & que je croirois qu'il n'étoit plus de mes amis, s'il ne me tiroit de cette inquiétude. Il me le promit, & je le quittai sans savoir ce que je devois penser là-dessus.

Dès que je fus au logis, j'en parlai à Mademoiselle Laval : nous crûmes avoir deviné le sujet du chagrin de Saint-Albe. Il vint lui-même me l'expliquer le lendemain. Je ne suis point, dit-il, plus visionnaire ni plus foible qu'un autre, & d'ailleurs je n'aime pas assez Madame de Saint-Albe, pour m'allarmer des attachemens qu'elle peut avoir ; mais je vous aime, Madame, avec une délicatesse qui me rend sensible à votre gloire. Tout le monde croit que Sarcelles aime ma femme, & que c'est vous qui leur ménagez des tête-à-tête.

Le discours de Saint-Albe me toucha vivement : je lui demandai s'il avoit pu m'accuser d'une pareille lâcheté. Non, Madame, répondit Saint-Albe, quoique j'aye eu lieu d'abord d'être surpris que vous eussiez revû ma femme à la priére de Sarcelles, que je haïs, & que j'aurois déja fait repentir de son insolence, sans l'honneur qu'il a d'être votre parent. Je n'ai pas balancé un moment à vous rendre justice. J'ai crû que vous aviez été la dupe des démarches qu'ils ont faites pour vous attirer chez ma femme, & je n'ai attribué votre complaisance qu'à votre honnêteté & à votre bonté naturelle. Croyez-vous, lui dis-je, en l'interrompant avec préci-

pitation, que je n'ai point eu d'autre motif? En prononçant ces paroles, je rougis, & je le regardai plus tendrement que je n'avois jamais fait; il me regarda de son côté de la même maniére, & nous demeurâmes un moment sans rien dire. Oui, Madame, reprit ensuite Saint-Albe, quoique vous ayez toujours eu la cruauté de me faire entendre que je vous étois indifférent, j'ai eu moins de peine à m'imaginer que vous cherchiez à me voir, qu'à vous croire capable de malignité ou d'aveuglement. Pour de la malignité, lui dis-je, je n'en ai point eu, mais je pense que j'ai été un peu aveugle, & je veux bien que vous soyez persuadé que c'est l'envie de vous revoir qui a causé mon aveuglement. Car enfin, Saint Albe, il ne faut plus vous cacher mes sentimens, je connois tout votre mérite, & je n'ai pû être insensible à tant de marques d'amitié que vous m'avez données. J'ai crû, ajoûtai-je, que c'étoit vous qui aviez persuadé à Madame de Saint-Albe de me revoir. Je n'ai rien vû dans sa conduite avec Sarcelles qui m'ait été suspect, & je crois, après tout, qu'il ne se passe rien de criminel entr'eux. Saint-Albe ne fit point attention à ces derniéres paroles, il ne pensa qu'à s'assurer de

la sincérité de mes sentimens pour lui ; & quoiqu'il ne pût douter que je ne l'aimasse, c'étoit néanmoins la premiére fois que je les lui découvrois. Je ne me repentis pas de les lui avoir fait connoître ; il accompagna de tant de respect la joye & les transports que lui donnoit l'assurance de mon amour, qu'il me parut encore plus digne d'être aimé. Je crois qu'on n'auroit pas lieu de reprocher aux femmes la foiblesse qu'elles ont de faire connoître qu'elles aiment, si tous les amans étoient aussi respectueux & aussi délicats que Saint-Albe.

Après qu'il m'eut cent fois renouvellé les sermens de ne vivre que pour moi, & de n'éxiger jamais d'autre récompense de son amour, que le plaisir de m'aimer & d'être aimé, je le remis sur le chapitre de Sarcelles, & il me dit qu'il y avoit longtemps qu'il étoit attaché à sa femme, que le Public même en avoit parlé, & que Sarcelles & sa femme ayant prévu que la patience pourroit lui échapper, ils avoient cru qu'en m'attirant chez Madame de Saint-Albe, c'étoit le moyen de conserver leur union, parce que Saint Albe étant toujours amoureux de moi, le plaisir qu'il auroit de me voir, le consoleroit du chagrin que lui donnoit Sarcelles.

Je trouvai beaucoup de vraiſemblance dans ce que me dit Saint-Albe, & cela nous mit dans de nouveaux embarras. Je ne pouvois ceſſer de voir Madame de Saint-Albe, ſans me priver de voir ſon mari, & aigrir encore une fois cette femme contre moi; mais auſſi je ne pouvois continuer à la voir, ſans me donner dans le monde une mauvaiſe réputation. J'appris même qu'on ne m'avoit guéres ménagée là deſſus; & que dès que j'avois revu Madame de Saint-Albe, on avoit dit hautement que nous agiſſions de concert tous quatre; & que Saint-Albe pour avoir le plaiſir de me voir, avoit abandonné ſa femme à Sarcelles.

Ce bruit me parut ſi injurieux pour ma réputation & pour celle de Saint-Albe, que je ne balançai point, pour le faire ceſſer, à prendre la réſolution de ne plus voir Saint-Albe ni ſa femme.

Saint-Albe aimoit trop ma gloire, & il n'étoit pas aſſez inſenſible à la ſienne pour ne pas approuver mon deſſein; mais comme nous ne pouvions ceſſer de nous voir l'un & l'autre ſans beaucoup de peine, le tempérament que nous trouvâmes, fut que je ſerois quelque temps ſans

S

revoir sa femme, & que pendant ce temps-là j'obligerois Sarcelles de garder plus de mesures.

Cette affaire tourna encore contre moi. Comme on s'étoit apperçu que Saint-Albe m'avoit reçu froidement, & qu'on ignoroit la visite qu'il m'avoit rendue le lendemain, on dit dans le monde que j'avois cessé de voir sa femme, parce que le mari avoit reconnu que je favorisois les desseins de Sarcelles; cela fit croire que j'aimois plus Saint-Albe qu'il ne m'aimoit, & on me regarda comme une femme qui comptoit le reste pour rien, pourvû qu'elle contentât sa passion. Cependant je méritois une autre réputation, & je crois que peu de femmes auroient le courage que j'eus de me priver de la vûe d'un homme que j'aimois, quand j'avois une occasion si favorable de le voir.

Madame de Saint-Albe tomba malade dans ce temps-là, & quelques remédes qu'on lui pût donner, elle mourut de la petite vérole. Sa mort ruina Saint-Albe, qui n'ayant point d'enfans, fut obligé de rendre tout le bien qu'elle lui avoit apporté; & comme il n'avoit pas ménagé le sien, il fallut qu'il se dépouillât de tout

ce qu'il avoit pour contenter les Héritiers de sa femme, de maniére que de riche qu'il étoit, il tomba dans une grande pauvreté.

Il y avoit déja quelque temps que Madame de Chatillon m'avoit proposé de me marier au Duc de... qui étoit veuf, & qui avoit une fille à peu-près de l'âge de mon fils. Le Duc de... consentoit en m'épousant, que mon fils épousât sa fille. C'étoit un parti très avantageux pour mon fils; & quand ce n'auroit été que pour cette raison, je devois faire ce que Madame de Chatillon me proposoit; mais je ne pouvois me résoudre à me remarier. Ce n'étoit plus l'expérience de mon premier mariage qui me détournoit d'un second, c'étoit, comme je crois l'avoir déja dit, l'estime & l'attachement que j'avois pour Saint-Albe. Néanmoins n'ayant pas prévû la mort de sa femme, j'avois reçu les propositions de Madame de Chatillon avec honnêteté, & je n'avois point apporté d'autre raison pour différer ce mariage, que la trop grande jeunesse de mon fils.

Madame de Saint-Albe mourut, lorsque Madame de Chatillon me pressoit de passer par dessus cette raison. Je crus que

Saint-Albe étant veuf, je ne devois plus penser à me marier à un autre, & ce qui n'étoit d'abord que l'effet de ma passion, devint une raison de générosité. J'étois riche, & il ne l'étoit plus. Je m'imaginai qu'il ne m'étoit pas permis de refuser de le secourir, & je ne voyois point de maniére de lui donner du secours plus noble, & en même-temps plus conforme à mon inclination, que de l'épouser. Voilà le véritable motif qui m'engagea dans un dessein qui a tant été blâmé de ceux qui m'ont accusé de n'avoir consulté qu'une passion aveugle; mais je n'ai pour me justifier de ce reproche, qu'à rendre compte de la maniére dont notre mariage se fit, on verra encore mieux par-là, combien Saint-Albe étoit digne de l'avantage qu'il trouvoit en m'épousant. Toute autre femme à ma place auroit fait ce que je fis; car on a beau dire, il y a encore des femmes qui ont de nobles sentimens, & ceux qui croyent qu'elles n'agissent que par caprice ou par intérêt, ne les connoissent pas.

Quand Saint-Albe après avoir perdu sa femme, se vit réduit à perdre le meilleur bien dont il jouissoit, on parloit partout de mon mariage avec le Duc de . . . . &

ſoit que Saint-Albe comprît que la choſe fût trop avantageuſe pour moi, pour devoir tenter de m'en détourner, ou qu'effectivement il ne ſe flatât pas que je l'aimaſſe aſſez pour le préférer au Duc de ... ou bien enfin qu'il eût honte de ſe voir ſans bien, il ſortit de Paris, & ſe retira dans une terre, d'où après l'avoir vendue, il avoit deſſein d'aller chercher en Hollande l'occaſion de ſervir. Je ne l'avois vû qu'une fois depuis la mort de ſa femme ; & quoique j'euſſe pris la réſolution de l'épouſer, je ne lui en avois point parlé. Je m'étois contentée de lui offrir tout l'argent dont il pouvoit avoir beſoin pour rétablir ſes affaires. Il m'avoit remercié de mes offres, mais ſans les accepter. Il partit deux jours après pour aller à la Terre dont j'ai parlé, je ne ſavois ce qu'il étoit devenu, quand je reçus cette Lettre.

LETTRE.

Je crois, Madame, vous devoir informer que je ſuis reſté quitte avec les Héritiers de Madame de Saint-Albe. Si je ne me ſuis pas ſervi, pour terminer cette affaire, du ſecours que vous avez eu la bonté de m'offrir, ſoyez, s'il vous plait, perſuadée

que ce n'a point été par la crainte de vous être à charge, ni de vous avoir obligation. Je connois la générosité de votre ame ; mais je n'ai pas cru devoir accepter vos bienfaits, dans un temps où vous ne devez songer qu'à l'établissement qui va vous mettre dans un rang digne de vous, si toutefois il peut y en avoir un qui ne soit pas au-dessous de votre mérite. Je vous aimerai toujours, mais souffrez que je vous cache ma destinée, jusqu'à ce que votre mariage soit achevé. Ne vous informez point si je serai heureux ou malheureux ; tel que soit mon sort, je goûterai un véritable bonheur, quand je saurai que vous serez contente.

Je me sentis agiter par des sentimens bien différens à la lecture de cette Lettre. D'abord je fus charmée de la générosité de Saint-Albe, ensuite je l'accusai de m'aimer peu, puisqu'il me cédoit si aisément. Sa Lettre me parut indigne d'un amant tendre, & peu s'en fallut que je ne le crusse inconstant ; mais enfin je le connoissois trop pour avoir long temps cette pensée, je jugeai qu'il m'aimoit d'autant plus qu'il paroissoit résolu de se sacrifier pour moi.

Je lui envoyai un homme en poste, avec un Billet, par lequel je le priois instamment de revenir à Paris, ayant à lui communiquer des choses importantes. On le trouva sur le point de partir pour la Hollande. Il ne put résister à mes ordres; il revint sur le champ à Paris.

Fin du sixiéme Livre.



MEMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DE***, AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SEPTIE'ME.

CEPENDANT Madame de Chatillon me pressoit de conclure mon mariage & celui de mon fils, & je ne crus pas devoir plus long-temps me déguiser avec elle. Je lui dis que je ne voulois pas absolument me marier, & que si elle pouvoit faire ensorte que mon fils épousât la fille du Duc de... c'étoit la seule obligation que je lui voulois avoir. Elle me dit que le Duc de... ne consentiroit au mariage de mon fils, qu'après m'avoir épousée. Je lui répondis que si cela étoit ainsi, il ne falloit penser

penser ni à l'un ni à l'autre mariage. Là-dessus Madame de Chatillon me reprocha que j'avois peu d'amitié pour mon fils, puisqu'il ne trouveroit jamais un parti aussi avantageux que la fille du Duc de . . . Je lui repartis que mon fils étoit encore trop jeune pour songer à se marier, & qu'après tout, je n'étois pas d'humeur à sacrifier mon repos & ma liberté à ses intérêts. Je vois bien, me dit Madame de Chatillon, que vous voulez épouser Saint-Albe. Elle me dit ces paroles d'un ton qui m'empêcha d'abord de lui avouer que c'étoit en effet mon dessein. Si vous l'épousez, ajoûta-t-elle, vous ferez une folie. Ce mariage sera universellement blâmé, & d'ailleurs je crains pour vous un mariage d'inclination; elle me fit voir ensuite tous les inconvéniens qui en pouvoient arriver. Comme j'avois intérêt que Madame de Chatillon approuvât la résolution que j'avois prise d'épouser Saint-Albe, je lui en fis là-dessus un portrait qui lui plut; & lorsque je lui montrai la Lettre qu'il m'avoit écrite, elle changea de sentiment. Elle me dit après l'avoir lûe, qu'elle avoit pitié de Saint-Albe, & qu'elle ne me conseilloit plus de l'abandonner à son désespoir.

Je laisse à imaginer la joye que j'eus de

voir que Madame de Chatillon commençoit à approuver mon dessein. Quel plaisir de se voir applaudi dans ce que l'on souhaite! Je ne balançai plus après cela à découvrir mon cœur à une amie qui entroit si bien dans mes sentimens. Je lui avouai que je ne refusois le Duc de ... que parce que j'avois résolu d'épouser Saint-Albe, que j'étois touchée de sa fortune, & qu'après ce qu'il avoit fait pour moi, je croyois qu'il y auroit de la lâcheté & de l'ingratitude à l'abandonner. Madame de Chatillon loua ma générosité, me promit de me servir en tout ce qu'elle pourroit; mais elle me dit qu'il falloit que ce mariage fût secret. Je lui remis mes intérêts entre les mains. Envoyez-moi, Saint-Albe, reprit-elle, il faut que je lui parle avant vous; & que je le connoisse à fond devant qu'on lui apprenne son bonheur; car s'il ressembloit aux autres hommes, je ne vous conseillerois pas de l'épouser; il faut, avant que d'en faire votre mari, que vous n'ayez rien à vous reprocher, & que vous sachiez s'il peut vous rendre aussi heureuse que vous le pensez.

J'étois bien aise que Madame de Chatillon se chargeât du soin qu'elle vouloit prendre. J'étois bien persuadée que Saint-

Albe lui paroîtroit tel qu'elle vouloit qu'il fût, & d'ailleurs je n'étois pas fâchée qu'une autre que moi le préparât à un bonheur qu'il espéroit si peu. Il me sembloit même que Madame de Chatillon se chargeant de cette affaire, je pouvois dire que c'étoit elle qui me l'avoit conseillée, & je ne demandois qu'à pouvoir me disculper de tout ce qu'on pourroit trouver à redire dans ma conduite à cet égard.

En quittant Madame de Chatillon, je trouvai Saint-Albe qui m'attendoit chez moi ; il ne faisoit que d'arriver. Je lui dis que je me plaignois de la délicatesse qui l'empêchoit de vouloir m'avoir obligation ; que je savois l'état de ses affaires, & que j'avois pensé à un moyen de les rétablir ; que Madame de Chatillon lui expliqueroit ; que ce que nous voulions faire pour lui n'empêcheroit point mon mariage avec le Duc de ... Saint-Albe changea de couleur en m'entendant parler de la sorte. Hélas! Madame, me dit-il, pourquoi m'avez-vous fait revenir ? je n'ai point en vous voyant, la force que j'avois, éloigné de vous. Voyez Madame de Chatillon, lui dis-je, elle vous encouragera. Je ne voulus plus l'écouter après ces paroles, & je le renvoyai. J'avoue que pour peu qu'il eût demeuré davanta-

ge, je n'aurois pû lui cacher mon dessein. Je ne me faisois plus de scrupule de mes sentimens, depuis que Madame de Chatillon les approuvoit.

Saint-Albe alla voir le lendemain Madame de Chatillon, elle lui montra la Lettre qu'il m'avoit écrite, & qu'elle avoit gardée. A quel dessein, lui dit-elle, avez-vous écrit cette Lettre ? Avouez la vérité ; n'avez-vous pas cru que la Marquise en seroit assez touchée pour rompre son mariage avec le Duc de . . . car s'il étoit vrai que vous eussiez approuvé ce mariage, vous l'auriez laissé achever sans rien dire. Je ne vous dissimule point ajoûta-t-elle, que cette Lettre marque que vous avez conçu des espérances ridicules, & que vous vous êtes imaginé que pour l'amour de vous on romproit une affaire si avantageuse. Est-il possible que vous ne vous connoissiez pas, & que vous ignoriez qu'il est impossible que mon amie vous épouse ? Ce discours déconcerta Saint-Albe, qui dit, après avoir gardé quelque temps le silence : Qu'y a-t-il, Madame, de si criminel dans cette Lettte, & par où ai-je marqué les espérances dont vous me blâmez ? Ne dissimulez point, reprit Madame de Chatillon, vous aimez la Marquise, vous

croyez qu'elle vous aime, & vous voudriez qu'elle vous épousât. Moi, Madame ? répondit Saint-Albe ; eh ! quand elle le voudroit, je ſerois le premier à m'y oppoſer. J'aime trop ſa gloire pour approuver qu'elle préférât un malheureux qui n'a plus rien qu'un bon cœur, à un homme qui va lui donner un rang qu'elle mérite plus que perſonne du monde. Je ſuis bien aiſe, dit Madame de Chatillon, que vous me confirmiez ce que vous avez mandé ; car je ne vous déguiſerai point que la Marquiſe auroit de la peine à épouſer le Duc de... ſi elle croyoit que vous ne fuſſiez pas aſſez raiſonnable pour y conſentir. Vous êtes aſſez maltraité de la fortune pour vous épargner d'autres chagrins. Elle a voulu que je vous viſſe pour vous préparer à ce mariage ; & afin de vous faire voir qu'elle penſe à vous, elle eſt réſolue de vous donner ou de vous prêter quarante mille écus pour vous aider à rétablir vos affaires. Vous devez être content, & il y a peu de femmes qui en uſaſſent ſi bien. Ce n'eſt pas tout encore, nous avons, elle & moi, ſongé à vous marier, & il ne tiendra qu'à vous d'épouſer une belle perſonne qui vous apportera du bien. Si vous aimez la Marquiſe, vous donnerez parole

que vous ferez ce mariage. C'eſt à quoi il s'agit de vous réſoudre, & je ne vous laiſſerai point ſortir que vous ne m'ayez promis que vous épouſerez la perſonne que nous voulons vous donner. Je vous promets, Madame, repliqua Saint-Albe, tout ce qui ſervira à rendre la Marquiſe heureuſe. Je me ſuis déja marié une fois pour l'amour d'elle, vous pouvez l'aſſurer, que je n'ai jamais conçu en l'aimant la moindre eſpérance. J'ai fait conſiſter mon bonheur à l'aimer, & je l'aimerai toujours. Vous parleriez autrement, interrompit Madame de Chatillon, ſi vous étiez ſon mari. Croyez-moi, le mariage affoiblit les plus fortes inclinations; & quand la Marquiſe ſeroit d'humeur à vous épouſer, je l'en détournerois, par la crainte que le mariage ne vous changeât. Pourquoi, Madame, s'écria Saint-Albe, prenez-vous plaiſir à me tourmenter, en me donnant des idées que je n'ai jamais flattées? C'eſt trop vous amuſer, reprit Madame de Chatillon, la Marquiſe veut vous épouſer. C'eſt une folle qui ſuit en cela ſon inclination, ſans ſavoir à quelles extrémités ce mariage la doit expoſer; mais j'eſpére que vous ſerez plus raiſonnable qu'elle, & que vous ne voudrez point qu'elle ſe rende ridicule aux

yeux de tout le Royaume. Saint-Albe regarda, sans rien dire, Madame de Chatillon, & voyant qu'elle ne continuoit pas: Je crois, dit-il, Madame, que vous ne parlez pas sérieusement; jamais je ne me suis flatté que la Marquise eût autant d'inclination pour moi que vous me le voulez persuader; mais s'il étoit vrai qu'elle eût le dessein dont vous parlez, je suis assuré que le respect & l'amour infini que j'aurai pour elle jusqu'à la mort, justifieroit son choix, & qu'il n'y a personne qui la blâmât d'avoir épousé le seul homme qui dans tous les temps a rendu justice à son mérite. Je l'ai aimée aussi-tôt que je l'ai vûe; depuis ce temps là je n'ai point cessé de l'adorer, & l'amour que j'ai pour elle m'a toujours tenu lieu de tout. Seroit-il possible, ajoûta-t-il, transporté de plaisir, & se jettant aux pieds de Madame de Chatillon, que la Marquise eût le dessein que vous m'apprenez? Ah! Madame, au nom de Dieu ne le combattez pas. Si vous l'aimez, vous devez souhaiter son bonheur. J'ose croire que je suis le seul homme, qui puisse la rendre heureuse. Ses larmes l'empêcherent de continuer. Madame de Chatillon en fut attendrie, & le faisant relever: Non, dit-elle, je ne m'y opposerai point, elle

peut même vous dire que c'eſt moi qui l'ai confirmée dans la réſolution de vous épouſer ; mais il faut que je vous avertiſſe qu'elle craint que le mariage ne vous change ; c'eſt la ſeule raiſon qui la retient, car elle ſe met peu en peine de ce que le monde en pourra dire. Je puis même vous aſſurer que ſi elle ne vous épouſe point, elle ne ſe mariera jamais.

Il ſeroit difficile d'exprimer le plaiſir que ſentit Saint-Albe en ce moment ; il embraſſoit les genoux de Madame de Chatillon, en la conjurant de lui apprendre, ſi ce qu'elle diſoit étoit ſincére. Madame de Chatillon lui répondit, que pour lui faire voir qu'elle ne le trompoit point, elle alloit me faire venir. Elle m'envoya chercher auſſi-tôt : je me rendis chez elle, fort impatiente de ſavoir ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Saint-Albe étoit encore à ſes genoux quand j'entrai. Venez, dit-elle, Madame, car je ne ſai plus où j'en ſuis, & je crains, ſi vous n'y mettez ordre promptement, que Monſieur de Saint-Albe n'expire à mes pieds. Je ne ſavois ce que Madame de Châtillon lui avoit dit, & le voyant en cet état, j'eus peur qu'elle ne l'eût mis au déſeſpoir, en lui faiſant entendre que je voulois épouſer le Duc de ...;

Ah ! Madame, lui dis-je, dans cette pensée, que vous êtes cruelle de faire de la peine à Saint-Albe ! Que vous a-t-elle appris qui vous afflige si fort, dis-je à Saint-Albe, en lui adressant la parole ? Il se retourna de mon côté, & m'embrassant les genoux : Non, Madame, s'écria-t-il, je ne puis croire ce que j'ai entendu, mon bonheur est si inconcevable, que j'en suis étonné. Je craignis alors que Madame de Chatillon ne lui en eût trop dit, & je lui demandai en rougissant, quel étoit ce bonheur dont il étoit si saisi. Hélas ! Madame, répartit-il, je ne puis l'exprimer ; tout ce que je sens, c'est que je vous adore ; je voudrois que vous pussiez lire dans mon cœur. Je vois bien, repris-je, que Madame de Chatillon m'a trahi, & qu'il est inutile de feindre plus long-temps. Levez-vous Saint-Albe, & écoutez-moi : Je vous aime, & tout ce que vous avez fait pour moi depuis douze ans, m'a persuadé que vous méritiez que je vous aimasse. Je n'ai jamais cru que le Ciel disposeroit les choses, de sorte que je pusse vous témoigner l'impression que vos maniéres ont faites sur mon cœur. Je puis même vous dire, que quoique nous soyons vous & moi en état de nous unir pour

toujours, j'aurois de la peine à m'y résoudre, sans le malheur qui vous a privé de vos biens; mais vous avez besoin de moi, & je ne veux pas qu'un autre ait l'avantage de vous être utile. Vous m'avez secourue dans un temps où ma fortune étoit malheureuse, & il est juste que je vous rende ce que vous avez fait pour moi. Je vous épouse, mais je compte assez sur votre amitié & sur votre délicatesse; pour croire que vous ne ferez que ce qui pourra s'accorder avec ma gloire. Il faut, avant que de nous marier, rompre l'affaire du Duc de... & tâcher d'établir mon fils. Je vous demande donc que personne ne sache le dessein que je vous découvre, & même que vous me voyiez rarement, jusqu'à ce que j'aye préparé toutes choses pour notre mariage. J'espére qu'il se fera bien tôt, & que vous continuerez à avoir une conduite, qui me fera de plus en plus approuver la promesse que je vous fais de n'être jamais qu'à vous. Ah! Madame, c'en est trop, reprit Saint-Albe, vous verrez que je suis incapable de changer; le temps ne sauroit diminuer la vivacité de mes sentimens. Dieu m'est témoin que si vous eussiez épousé le Duc de... je n'aurois pas cessé de vous aimer. Mon parti

étoit pris, je devois paſſer en Hollande, non pour m'épargner le chagrin de vous voir à un autre, mais pour vous cacher une mauvaiſe fortune, qui auroit ſollicité votre générosité.

Après cette converſation qui dura encore long-temps, nous prîmes des meſures pour rompre avec le Duc de . . . Nous convînmes que Saint-Albe retourneroit en Province, juſqu'à ce que nous fuſſions en état de nous marier. Il obéit, & partit dès le même jour. Madame de Chatillon m'avoua qu'elle eſtimoit Saint-Albe, & qu'il étoit digne du bonheur que je lui faiſois eſpérer; elle me conſeilla même d'achever la choſe au plûtôt. Je priai Madame de Chatillon de dire au Duc de . . . que je ne le voulois point amuſer, & que quelque honneur que me fiſt ſa recherche, je n'étois pas dans le deſſein de l'épouſer. Il ne fut pas fort affligé de ma réſolution, parce qu'il avoit de ſon côté des raiſons pour rompre avec moi.

Ma mere qui étoit toujours mon ennemie, quoiqu'elle fût dans un âge qui auroit dû ralentir ſa haine, fut au déſeſpoir d'apprendre que j'allois épouſer le Duc de . . . Elle fit tous ſes efforts pour m'empêcher de parvenir à un rang qui étoit au-

deſſus du ſien ; elle fit donner au Duc de ... des ſoupçons contre ma conduite. Je ne ſai d'où elle avoit été informée que j'avois vû depuis peu Saint-Albe, mais elle fit dire au Duc que j'avois depuis douze ans une intrigue avec Saint-Albe, & que je le voyois encore très-ſouvent en particulier. Le reſpect que je dois à la mémoire de ma mere, m'empêche de l'accuſer d'avoir imaginé les horribles circonſtances avec leſquelles on avoit conté cette galanterie au Duc de ... mais enfin la malignité alla juſqu'à lui dire que Saint-Albe avoit empoiſonné ſa femme, pour être en état de m'épouſer.

Le Duc de ... ſachant que je voulois rompre avec lui, ne cacha aucunes de ces circonſtances à Madame de Chatillon, qui me les apprit. Je ne me mis pas beaucoup en peine de la calomnie qu'on imaginoit ſur la mort de Madame de Saint-Albe, parce que tout le monde ſavoit qu'elle étoit morte de la petite Vérole. Je ne laiſſai pourtant pas d'être dans une véritable colére, en apprenant le ſoin que prenoit ma mere de me décrier.

Je n'eus pas plûtôt rompu avec le Duc d ... que le bruit courut que j'avois épouſé Saint Albe ; ce fut un déchaîne-

ment univerſel contre moi, mais ce ne fut pas ce qui me fit le plus de peine.

Mon fils qui avoit à peine ſeize ans, aimoit la fille du Duc de... & s'en étoit fait aimer. Elle étoit à peu près de ſon âge; ils avoient l'un & l'autre tellement compté qu'on les mariroit enſemble, qu'ils furent au déſeſpoir quand on leur défendit de ſe voir: Je ne ſai qui prit la peine d'inſinuer à mon fils, que bien loin de chercher à l'établir auſſi avantageuſement qu'il l'auroit été avec la fille du Duc d... je ne penſois qu'à le ruiner, en épouſant un homme qui n'avoit pas de bien, & qui étoit au deſſous de ma naiſſance. Quelque amitié que mon fils eût pour moi, la paſſion qu'il avoit pour la fille du Duc de... ou plûtôt ſa jeuneſſe, lui fit écouter tout ce qu'on lui dit, & ma mere travailloit à me faire ôter ſa Tutelle.

Ce coup me fut ſenſible, car j'aimois mon fils, & je puis dire qu'il étoit digne de mon amitié, par mille belles qualités. Je crus qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que pour me juſtifier & empêcher qu'on ne me l'ôtât, je devois faire propoſer au Duc d.. le mariage de mon fils avec ſa fille; je lui fis

offrir encore de plus grands avantages qu'il n'en avoit espéré, & j'avoüe que quoique je fusse toujours dans le dessein d'épouser Saint-Albe, & que je pusse en avoir des enfans, je le croyois si désintéressé, & j'avois si bonne opinion de lui, que je ne doutois pas qu'il ne trouvât bon tout ce que je ferois pour mon fils; mais le Duc d... rejetta mes propositions, & mon fils voyant qu'il n'avoit pas tenu à moi qu'il n'eût épousé la fille du Duc d... reprit ses premiers sentimens, & se consola insensiblement.

Saint-Albe qui étoit informé de ce qu'on disoit dans le monde de son mariage avec moi, m'écrivoit tous les jours, & me conjuroit d'oublier ses intérêts, & de l'oublier lui-même s'il faisoit le moindre tort à ma gloire, & à la fortune de mon fils: Ces sentimens ne servoient qu'à me le rendre plus cher, & qu'à me donner plus d'impatience d'achever notre mariage; d'ailleurs, j'étois ennuyée de ne le voir point, & quoiqu'il dissimulât la violence qu'il se faisoit pour se priver de ma vûe, j'étois touchée de sa contrainte; c'est pourquoi je le fis revenir à Paris résolue de l'épouser.

Je ne prévoyois pas qu'on pût dire

autre chose quand nous serions mariés, que ce qu'on avoit déja dit ; je me voyois dans la nécessité de me résoudre à l'épouser, ou de passer pour avoir une galanterie avec lui ; ainsi j'aimai mieux qu'on m'accusât d'être mariée, que d'avoir une intrigue ; mais comme je craignois de nouveaux obstacles du côté de ma famille, j'épousai secretement Saint-Albe ; mais je n'oubliai rien de ce qui étoit nécessaire, pour empêcher qu'on ne trouvât des nullités dans notre mariage : Je fus fort mortifiée de n'oser faire les choses avec éclat ; je goûtai peu le plaisir du secret en cette occasion ; j'aurois voulu en épousant Saint-Albe publiquement, marquer à tout le monde, l'estime que j'avois pour lui.

Cela ne demeura pas long-tems secret ; & sans examiner combien j'avois de sujets d'épouser Saint Albe, on dit que c'étoit un mariage d'inclination ; comme si l'inclination des femmes ne pouvoit jamais s'accorder avec la raison.

Il est vrai que c'étoit la passion qui me détermina à épouser Saint Albe, mais je ne voyois rien en me mariant avec lui qui ne dût me faire honneur. Il étoit Gentilhomme, & il avoit un mérite sin-

gulier; je suis persuadée que s'il eût été aussi riche que moi, ceux qui blâmerent le plus ce mariage, auroient été les premiers à me le conseiller. Pour moi je n'étois pas de l'opinion de ceux qui croyent que le bien doit être la regle des mariages ; au contraire, moins Saint Albe en avoit, plus je croyois faire les choses généreusement; mais la générosité n'est point une vertu dont les hommes s'imaginent qu'on doive se piquer en se mariant; on regarde cet engagement comme un commerce, où l'on ne doit se proposer que le profit & l'intérêt : mais je m'arrête trop à justifier ma conduite, ne me doit-il pas suffire pour me consoler de l'injustice qu'on m'a faite, de savoir que ce mariage a été approuvé de tous ceux qui ont les sentimens nobles & vertueux?

Saint Albe ne changea point de maniere en m'épousant, il sembla, au contraire, avoir augmenté ses égards & son respect pour moi. Je crus alors que ma vie alloit être heureuse & tranquille ; mais je n'étois pas au bout de mes chagrins : mon mariage étant devenu public, toutes les femmes, excepté Madame de Chatillon, m'abandonnerent, en gémissant de

ma mauvaiſe conduite ; & à les entendre, on auroit jugé qu'elles auroient plus aiſément excuſé en moi une galanterie, que ce mariage, tant le monde eſt injuſte, & ne juge des choſes que par bizarrerie & par caprice ; on ne me pardonnoit pas plus de m'être mariée à un homme que j'aimois, que d'avoir autrefois cherché à me faire ſéparer d'un mari que je n'aimois pas.

Le vieux Comte d . . . qui m'avoit ſervie dans mes premiers malheurs, prit mon parti à la Cour, & me vint voir pour m'apprendre les bons offices qu'il me rendoit, en répondant à ceux qui faiſoient chez la Reine, des contes de mon mariage. Il ne trouva chez moi que Mademoiſelle Laval, avec qui il eut une aſſez longue converſation. Elle avoit de l'eſprit & de la beauté : elle lui plut ; il jugea par la fidélité & l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour moi, qu'un homme ſeroit heureux d'avoir dans ſa vieilleſſe, une femme de ſon caractére ; je ne ſai pas toutes les réfléxions qu'il fit là-deſſus, mais il revint le lendemain, il revit Mademoiſelle Laval, & huit jours après, il lui fit propoſer de l'épouſer ; quoiqu'il eût des enfans mariés, il ne

laissoit pas d'être encore un fort bon parti. J'avois tant d'envie de voir Mademoiselle Laval dans un rang digne de son mérite & de sa vertu, que je n'épargnai rien pour faire réüssir cette affaire: le vieux Comte enfin l'épousa, ce mariage se fit aussi sécretement; & comme le Comte venoit tous les jours chez moi voir sa nouvelle épouse qui y demeuroit encore, on parla d'eux comme on avoit fait de Saint Albe & de moi, dans le temps qu'on ne nous croyoit pas mariés.

Le Comte pour faire taire la médisance, déclara son mariage, emmena chez lui Mademoiselle Laval, que j'appellerai désormais la Comtesse d... & lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs à la femme d'un homme de sa qualité.

Cependant on avoit trouvé cette avanture fort plaisante, & les médisans ne cesserent point de parler; ils renouvellerentmes galanteries passées, & ne manquerent pas d'y mêler la Comtesse d... de qui ils firent cent mauvais contes.

Je me vis pour la troisiéme fois en proye à la calomnie. Dès qu'elle s'attache à quelqu'un, il a beau vouloir tenir une conduite irréprochable, il ne sauroit éviter sa malignité.

Les enfans du Comte d... ne virent pas le mariage de leur pere sans chagrin; & ne pouvant le faire casser, ils tâcherent au moins d'en empoisonner la douceur; ils firent malicieusement rendre au Comte des Lettres par lesquelles on l'avertissoit que je ne vivois pas regulierement, & que la Comtesse sa femme étoit de tous mes plaisirs.

Le Comte dont l'esprit étoit un peu foible, ajoûta fois à ces Lettres; il devint jaloux, & pria sa femme de ne me plus voir: elle refusa de lui donner cette satisfaction, étant persuadée qu'il avoit tort de la lui demander; elle le conjura de lui dire d'où lui venoient les souçons qu'il avoit de ma conduite. Il lui montra les lettres qu'il avoit reçûes, elle crut en connoître l'écriture, elle me les fit voir, je reconnus qu'elles avoient été écrites par Blossac: Il étoit ami, & même parent des enfans du Comte d... & comme il sçavoit mes premieres avantures, il lui étoit aisé de les tourner comme il vouloit, c'est ce qu'il avoit fait dans ces lettres, & jamais rien n'avoit été plus méchant, ni plus indigne d'un honnête homme, que tout ce qu'il mandoit au Comte d...

Quoique j'eusse assez mauvaise opinion de Blossac, je ne le croyois pas capable de cette lâcheté, & je ne pouvois en deviner d'autre raison, que le dépit qu'il avoit de la maniére dont je l'avois traité. Mon second mariage avoit augmenté son dépit; soit qu'il se fist naturellement un chagrin de tout ce qui me faisoit plaisir, ou qu'il eût, malgré toutes ses maniéres indignes, conservé pour moi un reste de passion, car il y a des gens qui ne sont déchaînés contre une femme, que parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de l'aimer: ils se vengent sur elle du peu de mérite qui les rend méprisables à ses yeux: je ne crois pas qu'il y ait d'ennemis plus dangereux pour la réputation des femmes, que les amans qui ne peuvent se faire aimer.

La Comtesse ne pouvant douter que ces lettres ne fussent de Blossac, en fit le portrait à son mari, & lui demanda justice de ces calomnies: le vieux Comte étoit homme droit, mais un peu brutal; il jura que si c'étoit Blossac qui eût écrit ces lettres, il l'obligeroit à lui donner des preuves des sotises qu'il lui avoit mandées, ou à s'en dédire. Il alla le chercher sur le champ, & l'ayant trouvé, il

lui demanda si c'étoit lui qui avoit écrit les lettres qu'il avoit reçûes. Bloſſac se mit à rire, & puis prenant un air d'homme zélé pour les intérêts du Comte, il lui dit, qu'il n'avoit rien à reprocher à sa femme, mais qu'il avoit été bien aise, comme son ami & son serviteur, de l'avertir que j'étois une très-mauvaise compagnie; que personne ne me connoissoit mieux que lui, puisqu'il avoit autrefois partagé mes bonnes graces; mais qu'ayant reconnu que j'étois une coquette achevée, il avoit cessé de me voir. Monsieur de Bloſſac, lui dit le Comte, tout ce que vous me dites mérite qu'on y fasse attention; ma femme m'a conté des avantures qui ne s'accordent pas avec ce que vous dites; venez avec moi, s'il vous plaît, & nous verrons si vous soûtiendrez en sa présence, ce que vous venez de dire. Bloſſac lui répondit qu'il n'étoit pas homme de qui on dût exiger cette démarche, qu'il avoit satisfait à son devoir, en faisant donner cet avis au Comte, que c'étoit à lui à en profiter s'il vouloit. En achevant ces paroles, il voulut arracher ses lettres; mais le Comte leva sa canne, & le menaça de le traiter comme un mal-honnête homme. Bloſſac mit l'épée à la

main, mais on le retint, & on l'obligea de se retirer. Le Comte fit grand bruit de cette affaire, il s'en plaignit à la Reine; & peu de tems après, Blossac fut envoyé à la bastille. Quoiqu'il parût coupable, je ne passai pas pour innocente; on crut que ce n'étoit pas pour avoir menti dans ses lettres qu'il étoit à la bastille, mais pour avoir dit des vérités qu'il n'est jamais permis à un honnête homme de publier : j'eus donc la mortification d'apprendre qu'on renouvelloit encore, à l'occasion de ce differend, toutes les ridicules histoires qu'on m'avoit tant de fois attribuées fort injustement.

Cette affaire ne fut pas plûtôt appaisée, que la mort de ma mere qui arriva dans ce temps-là, donna lieu à de nouvelles calomnies contre moi. Quoique le bien dont elle pouvoit disposer fût médiocre, elle ne laissa pas de faire un Testament, par lequel elle me desheritoit moi & mon fils, & donnoit son bien à un de ses arrieres-cousins, homme fort inconnu dans le monde. Ce cousin qui vouloit profiter de ce Testament, voyant qu'il auroit de la peine à le soûtenir, tâcha d'insinuer dans le public, que la raison pour laquelle ma mere m'a-

voit privée de sa succession, étoit qu'elle avoit sû, de science certaine, que mon fils n'étoit pas de mon mari; & là-dessus il racontoit les raisons qui avoient donné cette certitude à ma mere; c'est-à-dire, qu'il réveilloit tout ce que mon mari avoit autrefois imaginé pour me perdre. Cela avoit été dit & réfuté tant de fois, que j'étois étonnée qu'il se trouvât encore des gens qui voulûssent se donner la peine de le répéter; mais il n'en est pas de la médisance comme de toutes les autres choses qui déplaisent & ennuyent à force d'être répétées; les Histoires qui ont été contées mille fois, sont toujours nouvelles quand elles peuvent faire tort au prochain, & il se trouve par tout des gens prêts à les entendre.

Peu de temps après que le Comte d... eut épousé Mademoiselle Laval, je mariai mon fils; il est inutile de dire à qui je le mariai, & les avantages que je lui fis, cela ne fait rien au dessein que je me suis proposé dans ces Memoires. J'aurois été inconsolable dans un autre temps, de me voir séparée de deux personnes si cheres, mais j'avois un mari qui me consoloit de tout : nous passions les hivers ensemble à Paris; & dès qu'il partoit pour

l'armée, je me retirois dans une de mes terres, où je n'avois pas de plus grand plaisir que de lui écrire, & de recevoir de ses lettres. Nous passâmes les trois premieres années de mon mariage dans une union parfaite; rien n'en troubloit la félicité; à la vérité tout l'honneur d'une si belle union, étoit dû à Saint Albe, & jamais homme n'a accompagné sa tendresse de plus d'égards & d'agrémens; mais enfin les hommes ne sont point faits pour joüir dans le monde d'un bonheur pur, & qui soit de longue durée.

La terre où je faisois mon séjour ordinaire lorsque mon mari étoit à l'armée, étoit dans le voisinage d'un Gentilhomme, que j'appellerai le Comte de Velley; c'étoit un homme que des raisons particulieres avoient obligé de quitter le Service, & qui avoit acheté dans la Province, une Charge considérable. Comme il n'étoit pas content de la Cour, il y alloit rarement, néanmoins ses affaires l'appelloient souvent à Paris. Dès qu'il eut fait connoissance avec Saint Albe & moi, il nous proposa de lui donner un appartement dans la maison que nous avions à Paris. Il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille âgée de dix-huit ans, qu'il faisoit éle-

ver dans un Convent. Velley étoit encore jeune, il avoit la taille belle & beaucoup d'esprit; il étoit né avec tant de dispostion pour toutes sortes de sciences, & il s'y étoit tellement adonné, qu'il en avoit une connoissance raisonnable; mais parmi tant de bonnes qualités, il en avoit une fort mauvaise, qui pensa nous perdre Saint Albe & moi, & dont nous n'avions garde de nous défier.

Velley qui ne pouvoit croire, après tout ce qu'on avoit dit de moi dans le monde, que je fusse ennemie de la galanterie, se mit en tête de me plaire. Comme je ne me sentois aucun panchant pour lui, je ne m'offensai pas des marques qu'il me donna de son amour, je le traitai même d'une maniére qui lui fit croire que je ne serois pas fâchée de le voir attaché à moi; je connus qu'il avoit cette pensée, parce qu'il redoubla ses soins, & qu'il me fit assez entendre qu'il m'aimoit passionnément. J'avois jusques-là peu fait d'attention à son amour, mais quand je vis qu'il me parloit fort sérieusement, j'en usai avec circonspection, & je pris une conduite à lui devoir ôter toute espérance; je ne sai si ce fut l'attachement qu'il me voyoit pour mon mari, qui le fit cesser

de m'en conter, ou bien si ma séverité lui parut un artifice dont je me servois pour l'engager davantage ; quoiqu'il en soit, il ne m'entretint plus de sa passion, & je recommençai à vivre avec lui comme s'il ne m'en eût jamais témoigné.

Saint-Albe revint de l'armée, nous allâmes passer l'hyver à Paris; Velley nous accompagna, il retira sa fille du Couvent, & me la présenta. Elle avoit de l'esprit & de l'enjoûment, & je fus bien aise d'avoir chez moi une compagnie agréable ; il est vrai que sa beauté étoit si vive & si touchante qu'elle m'auroit pû faire craindre pour peu que j'eusse eu de panchant à la jalousie, ou plûtôt si j'avois pû m'imaginer que Saint-Albe qui n'aimoit que moi & la guerre, eût été d'humeur à faire une autre inclination. Je reçûs avec plaisir la proposition que Velley me fit de lui donner chez nous un appartement ; mon mari me dit qu'il étoit incommode d'avoir des étrangers chez soi ; mais je l'assurai que c'étoit les gens du monde les plus aisés à vivre. Il n'étoit pas accoûtumé à me contredire ; & il ne voulut point s'opposer à une chose que je lui parus souhaiter ; mais ajoûta-t-il en riant, ne vous en prenez qu'à vous

de ce qui pourra arriver, car Mademoiselle de Velley est fort aimable. Je lui répondis aussi en riant, qu'au lieu de m'alarmer, je desirois qu'il la trouvât à son gré, parce que je l'aimois assez pour aimer tout ce qui lui feroit plaisir : j'éprouvai bien tôt après, que je ne pensois pas à ce que je disois.

Il y avoit déja un mois que Velley & sa fille demeuroient avec nous, quand je m'apperçus que Saint Albe avoit un secret chagrin qui le dévoroit, & qu'il s'efforçoit de cacher sous diverses incommodités dont il se plaignoit; il passoit les nuits sans dormir, il soûpiroit continuellement, & il me sembla même qu'il évitoit mes regards; & quand je m'approchois de lui pour lui demander ce qu'il avoit, il me fuyoit, & disoit en soupirant, qu'il étoit très-mal; cela commença à m'inquiéter, je lui proposai de se mettre dans les remédes ; il me répondit, qu'il n'y avoit que la mort qui pût le guérir. Je redoublai mes soins & mes caresses, mais je n'en reçus que des froideurs ; je les attribuai au mal qu'il souffroit : je jugeai qu'il falloit que sa maladie fût bien accablante, puisqu'au lieu de le soulager, je l'importunois; j'é-

tois si persuadée que l'indifference qu'il avoit alors pour moi, n'étoit que l'effet de son mal, que je n'osois m'en plaindre à lui, de peur d'ajoûter au chagrin de sa maladie, celui que je m'imaginois qu'il auroit si je le faisois appercevoir que j'avois lieu de n'être pas contente de lui. Je ne songeois qu'à le divertir, & comme Velley étoit un homme fort réjoüissant, j'avois soin de le retenir; mais sa conversation me paroissoit augmenter au lieu de diminuer les maux de mon mari, & Mademoiselle de Velley, à ce qu'il me sembloit, l'incommodoit moins que les autres.

Cela commença à me donner une inquiétude d'une autre espéce. Je sentis naître des soupçons & de la jalousie; mais disois-je en moi-même, s'il aime Mademoiselle de Velley, pourquoi cet amour le rend-il malade? Il la voit tous les jours, & il me paroît qu'elle le voit aussi avec plaisir: c'est sans doute qu'il ne peut soutenir sans remords la perfidie qu'il me fait, & qu'il cherche à se punir de la lâcheté qu'il a d'en aimer une autre.

J'avois si bonne opinion de lui, que je ne doutois point, supposé qu'il aimât Mademoiselle de Velley, qu'il ne fût ma-

lade de honte d'avoir des ſentimens qui m'offenſoient ; mais j'eus bientôt une autre penſée ; je crus ne voir que trop qu'il étoit ſemblable à ces maris qui trouvent la vûe de leurs femmes inſupportables, dès qu'ils deviennent infidéles. Velley entra dans ma chambre, paroiſſant pénétré de douleur & de chagrin ; j'étois ſeule, & je lui demandai ce qu'il avoit. Madame, dit-il, paſſons dans ce cabinet, j'ai une étrange nouvelle à vous annoncer. Vous voyez, reprit-il un homme au déſeſpoir, il faut que je vous quitte, je ſai la maladie de Monſieur de Saint Albe ; voilà deux Lettres qu'il a écrites à ma fille, & que j'ai ſurpriſes ; liſez-les, & voyez ſi je ne ſuis pas l'homme du monde le plus malheureux, d'être venu chez vous troubler votre bonheur & votre repos. Je pris ces Lettres en tremblant, je les ouvris, & je reconnus en effet l'écriture de Saint Albe : Voici ce qui étoit contenu dans la premiere que je lûs.

LETTRE.

Pourquoi me reprochez-vous l'attachement que j'ai pour ma femme ? eſt-ce que vous ne devez pas être perſuadée après ce que je vous ai dit, que la reconnoiſſance

seule me donne quelque considération pour elle : je ne l'ai épousée, que parce qu'elle a fait ma fortune ; mais c'est le cœur, c'est l'inclination, c'est le choix qui m'attache à vous ; & si vous continuez vos rigueurs, vous serez cause de ma mort.

Il n'est pas possible d'exprimer la honte & le dépit qui me saisirent après avoir lû cette Lettre ; je n'avois pas la force de lire l'autre, mais Velley me pressa de la voir ; & voici comme elle étoit conçûe.

LETTRE.

Avouez que les reproches que vous me faites sur Madame de Saint Albe, ne sont qu'un prétexte dont vous vous servez pour me cacher l'aversion que vous avez pour moi : car enfin que voulez-vous que je fasse pour vous convaincre que je hais ma femme, puisque ce que je fais tous les jours à vos yeux, ne vous le persuade pas ; vous voyez qu'à peine je puis me résoudre à la regarder : Quoi ! faut-il que je la poignarde, pour vous marquer combien elle m'est odieuse.

Ah ! perfide, m'écriai-je en achevant ces

mots : comment as-tu fait pour me tromper si long-temps. Non, je n'y pourrai survivre ; mais il faut que je me venge d'un traître. Mes soupirs & mes larmes m'empêchérent de continuer, & je ne sai comment je ne mourus pas de la douleur & de l'accablement dont je me sentis saisie.

Fin du septiéme Livre.



MEMOIRES
DE MADAME
LA
COMTESSE DE ***.
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE HUITIE'ME.

VELLEY s'efforça de me consoler, & me demanda quelle justice je voulois qu'il me fist de sa fille. Ce n'est pas d'elle que je me plains, lui répondis-je, c'est d'un homme qui a abusé de l'amour sincére que j'ai toujours eu pour lui. Parlez, Madame, reprit Velley, que voulez-vous que je fasse, je vous adore, & je sacrifierai ma vie, si vous l'ordonnez, pour vous aider à vous venger: car il ne faut pas que je le dissimule, l'outrage qu'on vous a fait, a renouvellé pour vous dans mon cœur,

tous les sentimens que je vous ai autrefois témoignés. Laissez votre mari suivre sa folle passion, je réponds de ma fille, sa vertu le punira assez de sa lâcheté : mais vous, Madame, oubliez un époux indigne, pour ne vous attacher qu'à un Amant qui vous adore.

J'étois dans ce moment persuadée de l'infidélité de Saint Albe, & si résolue de m'en venger, que j'écoûtai tout ce que Velley me dit, & je crus que plus il m'aimeroit, plus je le trouverois disposé à m'aider de ses conseils, & de ses services ; & pour découvrir entiérement mon cœur, j'avoue que ma vanité étoit si humiliée du mépris de Saint Albe, qu'elle me fit écouter un homme qui sembloit la consoler ; car les ressources de l'orgueil, sont infinies dans le cœur des femmes.

Je priai Velley de ne me pas abandonner, & d'être de mes amis : il me conseilla de ne rien témoigner à mon mari de ce qu'il venoit de m'apprendre, & en sortant il me dit qu'il alloit prendre un prétexte pour mettre sa fille dans un Couvent, & en effet, dès le jour même il la mena à l'Abbaye Saint Antoine.

Je me mis au lit après cette conversation, & la fiévre me prit. Saint Albe me

voulut venir voir, je le fis prier de me laisser en repos, mais il entra malgré ma défense : il me prit le bras, & comme il me tâtoit le poulx, je m'apperçus que les larmes lui tomboient des yeux ; il me demanda si je savois que Velley avoit mené sa fille dans un Couvent ; je ne répondis rien, & je crus que les larmes qu'il répandoit, n'étoient excitées que par la douleur de se voir séparé de sa Maîtresse. Il me conjura d'avoir soin de ma santé ; je m'obstinai à ne lui pas répondre, & il fut obligé de se retirer.

Je passai fort mal la nuit ; on me dit le lendemain matin que mon mari demandoit à me voir ; je lui fis dire que j'avois besoin de repos, n'ayant pas dormi la nuit : il se retira, & sur le midi on m'apporta une Lettre de sa part, & l'on m'apprit qu'il venoit de monter à cheval sans dire où il alloi : voici les termes de sa Lettre.

LETTRE.

Puisque ma présence, Madame, est contraire à votre santé, & que je suis celui des témoins qui vous embarrasse le plus, je m'éloigne de vous pour jamais ; si on vous apprend la mort de celui qui m'a enlevé votre

cœur, n'en cherchez point d'autre auteur que moi: Je voudrois que le temps me donnât la force de vous oublier, jusqu'à ne vouloir plus me venger. Il n'est pas nécessaire que le Public soit informé de nos différends: vous pourrez dire à ceux qui vous demanderont ce que je suis devenu, que mes affaires m'ont appellé en Province.

Je relus vingt fois cette Lettre sans y pouvoir rien comprendre. Seroit-il possible que je lui eusse donné sujet de soupçonner ma fidélité? Non, c'est un prétexte qu'il prend, pour tâcher de me donner le tort: mais à quel dessein s'éloigne-t-il? c'est qu'il croit que je l'aime assez pour ne pouvoir soutenir son absence, il ne me croit pas instruite de son infidélité, il sait que je suis malade, il me fait une querelle pour achever de m'accabler, il veut ma mort; car, que peut-il vouloir autre chose en me trahissant? Hélas! c'est moi, continuois-je, en répandant des pleurs, qui dois me plaindre qu'on m'ôte son cœur: Est-il possible que Saint Albe, ce Saint Albe si différent des autres hommes, soit capable d'une si lâche trahison. Voilà les réfléxions que je faisois; j'étois si prévenue contre lui, qu'il ne me vint pas dans l'es-

prit, qu'il pouvoit être innocent.

Velley me vint voir l'après-dînée, & me rendit compte de la maniére dont il avoit mené sa fille au Couvent; il me dit qu'elle y etoit allée avec plaisir, parce qu'elle étoit au désespoir, d'avoir inspiré de la passion à mon mari. J'appris à Velley qu'il étoit sorti de Paris; il en parut étonné, & dit que c'étoit apparamment pour chercher des moyens d'enlever sa fille. Je lui montrai la Lettre de Saint Albe, il fut encore plus surpris; après avoir rêvé quelque temps, il me dit qu'il croyoit que mon mari ne m'avoit écrit de la sorte, que pour m'embarrasser, & pour m'obliger peut-être de courir après lui; mais qu'il falloit que je m'en donnasse bien de garde, parce que si je ne tenois bon, il abuseroit de ma foiblesse, & de l'amour que j'avois pour lui. Velley voulut ensuite m'entretenir encore de la passion qu'il m'avoit témoignée; mais je l'interrompis, pour lui dire qu'outre les raisons que j'avois de ne le pas écouter, la Lettre de mon mari m'en donnoit une nouvelle, & que comme je croyois qu'il avoit quelque part à ses soupçons, je le voulois éviter: je le priai ensuite de déloger de chez moi sous quelque prétexte, parce que pendant l'absence de mon mari, je ne vou-

lois pas qu'il demeurât dans ma maison : il m'assûra qu'il alloit songer à m'obéir.

J'avois montré à la Comtesse d.... les Lettres que Saint Albe avoit écrites à Mademoiselle de Velley, je lui montrai encore celle qu'il m'avoit écrite en partant. Elle me dit qu'elle ne comprenoit rien à cette affaire, mais qu'elle craignoit que Saint Albe & moi nous ne fussions trompés : il faut, ajouta-t-elle, que je voye Mademoiselle de Velley, peut-être pourrois-je démêler la vérité dans la conversation que j'aurai avec elle. J'approuvai sa pensée, & elle alla aussi-tôt la chercher à l'Abbaye Saint Antoine, mais l'Abbesse lui dit qu'elle n'y étoit plus, & que son pere l'avoit envoyé reprendre, pour la mettre dans un autre Couvent. La Comtesse me vint apprendre cette nouvelle ; elle trouva Velley avec moi, qui jura qu'il n'en savoit rien, & qu'il falloit que ce fût mon mari, qui se fût servi de son nom pour enlever sa fille. Il courut aussi-tôt pour s'en informer, & revint le soir m'apprendre, que ses conjectures étoient véritables ; que sa fille étoit perdue, & qu'il vouloit faire informer contre mon mari, qui étoit le seul homme qu'il pût soupçonner de cet enlévement. Il me demanda pour cela les Lettres qu'il

m'avoit données, & qui pouvoient lui servir de preuves. Je refusai de les rendre, & je sentis que Saint Albe m'étoit encore cher, parce que je priai Velley de ne rien entreprendre contre lui : j'avois à la vérité le motif de ma propre gloire ; mais j'en étois moins touchée que de celle de Saint Albe.

Cependant le bruit se répandit dans Paris, que Saint Albe & moi nous nous étions séparés ; on disoit même que c'étoit moi qui m'en étois défait, parce qu'il m'incommodoit dans la galanterie que j'avois avec Velley. J'étois encore au lit, où le chagrin plûtôt que la fiévre me retenoit : je pressai Velley de sortir de chez moi, parce que sa présence autorisoit toutes les médisances qu'on publioit. A peine étoit-il dans une autre maison, que j'appris qu'il avoit été arrêté par ordre du Roi, & conduit à la Bastille, pour une raison que je dirai dans la suite.

Je ne doutois pas que Saint Albe n'eût effectivement fait enlever Mademoiselle de Velley ; néanmoins quoique je fusse indignée de la perfidie dont je l'accusois, je ne laissois pas de craindre pour lui, les malheurs qu'il s'attireroit par cet enlévement, & j'avois une extrême inquiétude de ne sa-

voir pas ce qu'il étoit devenu; mais je n'osois m'en informer, parce que je ne voulois pas qu'il eût le plaisir d'apprendre que je pensois à lui: j'étois assez fiére pour cacher la foiblesse que je me sentois encore pour un ingrat que je croyois devoir haïr.

Deux ou trois jours après qu'on eut arrêté Velley, je reçus une Lettre de la part de sa fille; elle me mandoit qu'elle étoit dans l'Abbaye-aux-Bois, où elle me prioit de l'aller voir. Je ne différai pas cette visite, comme on peut penser; je montai sur le champ en carosse, après avoir pris les Lettres que mon mari avoit écrites à Mademoiselle de Velley; & je me rendis en diligence à l'Abbaye-aux-Bois.

Je la trouvai d'autant plus affligée de la prison de son pere, qu'elle en ignoroit le sujet; j'avois tant d'impatience d'apprendre ce que je voulois savoir, qu'au lieu de la consoler, je lui demandai brusquement où étoit mon mari, & si ce n'étoit pas lui qui l'eût fait sortir de l'Abbaye Saint Antoine. Lui, Madame! répondit Mademoiselle de Velley avec surprise, pourquoi se seroit-il mêlé de cela? c'est mon pere qui m'en a retirée pour me mettre ici. Quoi! repris-je avec émotion, il n'est pas vrai que mon mari vous aime? Non, je vous assure, re-

partit-elle, & je ne comprends pas pourquoi vous me faites ces sortes de questions. Que dites-vous de ces Lettres ? repris-je, en lui montrant les Lettres que Velley m'avoit données. Je ne sai ce que j'en dois dire, répondit Mademoiselle de Velley après les avoir lûes ; mais je n'ai jamais reçu de Lettre de Monsieur de Saint Albe, & il ne m'a jamais témoigné de passion. Ah ! Mademoiselle, m'écriai-je avec une agitation extraordinaire, si ce que vous me dites est véritable, où en suis-je, & qu'ai-je fait ? Si mon mari est innocent, que je suis coupable ! Mademoiselle de Velley fut fort étonnée de m'entendre parler de la sorte ; son étonnement me parut sincére, je lui fis de nouvelles questions, & ses réponses me confirmérent dans la pensée qu'il falloit que Velley m'eût trompée; mais les Lettres pourtant me sembloient de la main de Saint Albe, & je jugeai qu'il pouvoit les avoir écrites à une autre. Je demandai à Mademoiselle de Velley ce que mon mari lui avoit dit de l'attachement que son pere avoit pour moi. Elle me dit que Saint Albe ne s'étoit point expliqué là dessus ; mais que par ses soupirs & sa profonde tristesse, il lui avoit paru persuadé, que Velley & moi nous nous aimions. Je la blâ-

mai fort de ne m'en avoir pas avertie ; croyant voir dans ce moment toute la tromperie qu'on m'avoit faite, je priai Mademoiselle de Velley de revenir chez moi ; je la demandai à la Supérieure du Couvent qui me la donna, dans la pensée que je ne la reprenois que pour la mettre en état de solliciter la liberté de son pere. Cela fit croire à tout le monde, que je m'intéressois à la prison de Velley, & que nous nous aimions ; mais je ne me mettois guéres en peine de ce qu'on en pourroit dire, & je ne songeois qu'à éclaircir la vérité d'une chose où je commençois à m'appercevoir qu'on m'avoit surprise ; je ne me souciai plus alors que Saint Albe s'imaginât que je courois après lui ; je le fis chercher par-tout où je crus qu'il pouvoit être : je n'en appris aucune nouvelle, & je me vis en proye à tout ce que l'inquiétude & la douleur ont de plus affreux ; je fis tout ce que je pus pour découvrir la vérité de cette avanture, & mis tout en usage pour parler à Velley, parce que j'espérois en tirer quelque éclaircissement ; mais il y avoit de si expresses défenses de lui laisser parler à personne, que je n'en pus venir à bout : je retombai malade, & je serois morte infailliblement de chagrin, si un homme ne m'eût mis entre

les mains un paquet de Lettres qui s'adressoit à moi ; je reconnus l'écriture & le caractére de Saint Albe, je l'ouvris avec précipitation, & voici ce qu'il me mandoit.

LETTRE.

Je vous envoye, Madame, les Lettres qui m'ont convaincu de votre infidélité & de mon malheur ; jugez, en les lisant, quel effet elles ont pû produire dans un cœur qui vous adoroit, je ne puis survivre à votre changement. J'ai perdu le desir de me venger, parce que je ne le pouvois faire sans publier votre legéreté. Après une vie languissante, je meurs, & je vous aime encore assez pour n'avoir point honte d'une mort que tout le monde attribuera à ma foiblesse, mais qui ne vous paroîtra peut-être pas honteuse quand il vous plaira de vous souvenir de la maniére dont je vous ai toujours aimée.

Après avoir lû cette Lettre, j'ouvris avec impatience celles qu'il m'envoyoit, & qui faisoient la preuve de mon infidélité : Effectivement, l'écriture de ces Lettres étoit si semblable à la mienne, que si je n'eusse pas été persuadée que je ne les avois pas écri-

tes, j'y aurois été trompée. Voici ce qu'elles contenoient.

LETTRE.

Pourquoi me reprochez-vous ce que j'ai fait pour mon mari, il y a de la cruauté à rappeller un souvenir qui m'accable ; ne vous suffit-il pas d'apprendre que je ne vis plus à présent que pour vous : & puisque je vous ai rendu maître de ma personne & de mon cœur, pouvez-vous envier ce que je ne fais pour un autre, que par bienséance & par nécessité ; trouvez les moyens de me délivrer de sa présence, & d'écarter des témoins importuns qui me gênent.

Je ne me donnai pas la patience de lire les autres Lettres ; elles étoient écrites apparemment du même stile : je ne doutai plus qu'on n'eût contrefait mon écriture, & celle de Saint Albe, & que tout cela ne fût l'ouvrage de Velley. C'étoit lui en effet qui les avoit écrites ; il avoit un talent singulier pour imiter toutes sortes d'écritures ; & il étoit, comme je l'ai sû depuis, à la Bastille pour avoir contrefait l'écriture d'un Ministre. Je reconnus alors la cruelle tromperie qu'on m'avoit faite ; & sans per-

dre un moment, je m'informai du porteur du paquet, où étoit mon mari. Il m'apprit qu'il étoit à Saint Florentin. Je lui dis qu'il falloit qu'il m'y menât sur le champ. La crainte de partir trop tard me fit oublier les bienséances de mon sexe ; & sans éxaminer si j'avois assez de force pour résister à la fatigue de la poste, j'envoyai retenir des chevaux ; & sans avertir personne de mon dessein je pris une chaise de poste, & trente heures après j'arrivai où étoit Saint Albe. Je le trouvai fort mal, & même il avoit perdu la connoissance. Il étoit entre la vie & la mort : Je me jettai à son col, & l'embrassant les larmes aux yeux, je lui criai de toute ma force, mon cher Saint Albe reconnoissez votre femme. Il ouvrit les yeux, je redoublai mes cris, mes embrassemens, & enfin je m'apperçûs qu'il commençoit à me reconnoître. Je ne puis exprimer ce qui se passoit alors dans mon cœur, & je croi que personne ne l'a jamais senti ; car quelle est la femme qui se soit trouvée dans ces circonstances ?

Une demie-heure après Saint Albe revint entiérement, & acheva de me reconnoître ; il n'avoit pas encore la force de parler, mais ses foibles mains serroient les

miennes étroitement, & je voyois couler de ses yeux des larmes qui me donnoient du plaisir & de la douleur : Quelle joye ; quels transports ! quelque amour que j'eusse eu jusques-là pour lui, je n'avois point encore senti des mouvemens si tendres.

Saint Albe reprit peu à peu ses forces ; je lui expliquai la trahison de Velley, & lui fis voir les Lettres qui avoient été supposées. Dès qu'il ne douta plus de mon innocence, il pensa retomber dans l'état d'où je l'avois fait revenir, tant il fut saisi de douleur, de repentir & de joye. Ah ! Madame, me disoit-il, je suis indigne de vos bontés : est-il possible que j'aye eu la lâcheté de vous soupçonner ? Je devois me défier de mes yeux, plutôt que de faire le tort que je faisois à votre vertu : Vengez-vous, ma chere épouse, d'un mari si indigne de vous ; & laissez-moi mourir pour expier de si lâches défiances. Vivez, lui répondis je, mon cher Saint Albe, si vous voulez que je vive ; c'est moi qui suis criminelle, c'est moi qui vous ai mal connu ; je devois mieux vous rendre justice, & il falloit que j'eusse l'esprit troublé, pour croire que vous puissiez m'être infidelle. Nos entretiens servirent plus à achever de guérir Saint Albe, que les remédes qu'on

lui donna. Il fut bientôt en état de se mettre en chemin, & nous revînmes à Paris, laissant dans l'admiration tous ceux qui avoient été témoins de cette avanture.

On n'en jugea pas de même à Paris, & plusieurs blâmerent Saint-Albe d'avoir voulu se laisser mourir, pour ne pas survivre à l'infidélité de sa femme; cela leur paroissoit n'être plus de ce temps-ci: on disoit que les maris qui avoient du cœur n'étoient point sujets à ces foiblesses; pour moi l'on assuroit que je n'étois allé chercher Saint-Albe, que parce qu'on m'avoit ôté Velley, & l'on ne manqua pas d'empoisonner ce que la générosité & la compassion me firent faire pour sa fille.

Velley cependant se tua lui-même en prison, pour prévenir le supplice auquel il prévoyoit bien qu'il seroit condamné. Une si horrible mort nous vengea plus que nous ne souhaitions du tour qu'il nous avoit joué, & nous donna de la pitié pour sa fille: comme elle n'avoit aucune part au crime de son pere, nous sollicitâmes pour elle, & nous empêchâmes la confiscation de ses biens.

L'avanture qui nous avoit brouillés, mon mari & moi, ne servit qu'à nous réunir davantage; je recommençai à goû-

ter les délices de mon mariage, & jamais Saint Albe n'avoit eu pour moi des maniéres plus engageantes qu'il en eut depuis ce temps-là. Je crus en récompense ne devoir rien épargner pour le rendre heureux. La Charge de... que je lui achetai dans la maison du Roy, fit bien murmurer du monde, & soulever ma Famille contre moi; mais le mérite de Saint Albe étoit estimé à la Cour: Il fit bien-tôt une action qui leur ferma la bouche, & qui fera juger de son caractére. Il aimoit tendrement mon fils, parce qu'il étoit mon fils, & que tout ce qui me touchoit, lui étoit précieux. Il n'eut pas plûtôt obtenu le Gouvernement de... que le Roi accorda à ses services, sans qu'il le demandât, qu'il obtint l'agrément de sa Charge pour mon fils, & qu'il lui en fit présent; nous n'avions point d'enfans, & Saint Albe pouvoit faire ce présent sans faire tort à personne qu'à lui-même. Il faut avouer aussi que mon fils eut depuis ce temps-là pour Saint Albe, le même attachement & le même respect, que s'il eût été son pere; & Saint Albe de son côté s'appliqua à lui inspirer tout ce qui a contribué à le mettre dans le monde sur le pied où il est aujourd'hui.

Mon mari conservoit un vif ressentiment dés mauvais procédés de Blossac à mon égard, & n'attendoit que l'occasion de s'en venger, le hazard la lui donna.

Ils servoient tous deux en Flandres ; Saint Albe ayant appris que Blossac tenoit encore à l'armée des discours médisans contre lui & contre moi, la patience lui échappa. Il oublia, pour me venger, les raisons qui devoient le détourner d'un duel ; il fit appeller Blossac, Blossac se trouva au rendez-vous ; & s'étant tous deux écartés du Camp, ils alloient mettre l'épée à la main, lorsqu'un parti d'ennemis les enveloppa. Ils changerent le dessein de se battre en celui de se défendre ; Blossac fut d'abord blessé, & contraint de se rendre à trois Cavaliers, qui se disputant à qui l'auroit, alloient peut-être l'assommer, quand Saint Albe qui s'étoit dégagé de ceux qui l'avoient enveloppé, vit le danger où il étoit. Il oublia en le voyant sur le point de périr si misérablement, les raisons qui lui faisoient souhaiter sa mort, & ne pensa qu'à le secourir : Il fondit sur les trois Cavaliers qui l'avoient pris, il en tua un, & les deux autres ayant pris la fuite, il sauva Blossac : il est vrai que Saint Albe fut secondé

condé par quelques Officiers de nos troupes, qui l'ayant vû s'écarter avec Bloſſac, les avoient ſuivis, & étoient arrivés aſſez-tôt pour répouſſer le parti ennemi. Sans ce ſecours, peut-être que Saint Albe auſſi bien que Bloſſac eût péri dans cette occaſion.

Bloſſac n'eut pas le cœur aſſez mauvais pour n'être pas touché de ce que Saint Albe venoit de faire pour lui. Il publia par tout qu'il lui étoit redevable de la vie, & s'offrit à me faire toutes les réparations que je voudrois. Il avoua que tous ſes mauvais procédés, n'étoient que l'effet du dépit qu'il avoit de s'être toujours vû maltraité, & que dans le fonds, il n'avoit pû ceſſer de m'aimer; il pria Saint Albe de me demander pardon pour lui. Saint Albe content de cette ſatisfaction, n'en éxigea point d'autre; il m'informa de cette avanture, & nous crûmes que Bloſſac étoit aſſez puni de ſa lâcheté, par la honte & le chagrin d'être redevable de la vie, à un homme à l'égard duquel il en avoit toujours ſi mal uſé. Depuis ce temps-là il m'a toujours évité, je ne ſai s'il a continué de m'aimer, mais je ſai bien que la haine des hommes de ſon caractére, eſt moins pernicieuſe à la

réputation des femmes, que leur amour; & que le plus grand malheur qui puiſſe nous arriver, c'eſt d'être aimées par des hommes, qui ne pouvant ſe faire aimer, ſont aſſez lâches pour vouloir ſe venger par la calomnie, du mépris qu'on a pour eux. Il y a encore un caractére d'hommes qui n'eſt pas moins à craindre pour les femmes: ce ſont ceux qui veulent ſe donner la réputation d'être bien auprès d'elles, & comme ſi j'euſſe été deſtinée à ſouffrir tout ce qui peut attaquer la gloire d'une femme, je fus encore expoſée à ce malheur.

Quoiqu'on ne pût douter que je n'aimaſſe beaucoup Saint Albe, il y eut encore des gens qui ſe perſuaderent qu'il étoit impoſſible qu'une femme à qui la médiſance avoit attribué tant d'avantutures, fût fort attachée à ſon mari. Le Chevalier de Clauſonne prévenu de cette erreur, entreprit de me plaire. C'étoit un jeune homme, à la vérité, fort bien fait; & qui n'avoit point d'autre défaut que la vanité de vouloir paſſer dans le monde pour un homme à bonne fortune. Il lia connoiſſance avec mon mari, & devint un de ſes intimes amis. Saint Albe étoit naturellement reconnoiſſant des honnête-

tés qu'on avoit pour lui : d'ailleurs, il aimoit la joye & la bonne compagnie ; & comme l'esprit de Clausonne lui parut amusant, il crut me faire plaisir de me le présenter. Voilà de quelle maniére Clausonne se prit pour venir à bout de ce qu'il avoit entrepris. Il étoit tous les jours chez moi, mais il ne laissoit rien échaper dans ses discours, qui pût me donner lieu de m'en défier ; ainsi, le croyant sans conséquence, je le voyois avec plaisir : il se chargeoit volontiers de mes commissions, ce qui m'obligeoit de lui écrire quelque fois, & d'envoyer souvent chez lui. Il prit grand soin de faire remarquer la confiance que j'avois en lui ; il n'avoit garde de montrer les billets qu'il recevoit de moi ; mais sans les montrer, il n'oublioit rien de ce qui pouvoit faire croire, que je ne lui écrivois souvent, que parce que je l'aimois. Il s'en fit donc honneur ; & par la maniére dont il laissoit imaginer que nous étions bien ensemble, il se mit en possession d'être regardé sur le pied où il se vouloit mettre, par tous ceux qui ne savoient pas celui sur lequel je le souffrois : c'est une des plus grandes fautes que puisse faire une femme, que d'avoir ces sortes de familiarités avec des

jeunes gens, & je ne conſeillerois jamais à perſonne de ſuivre en cela mon exemple. Il eſt vrai que j'étois bien éloignée de penſer qu'on pût croire qu'une femme comme moi s'amusât à un jeune homme ; néanmoins on ſe l'imagina, & l'on commença même à dire dans le monde, que mon mari étoit la duppe de l'amitié qu'il avoit pour Clauſonne. Clauſonne confirmoit ce bruit lui-même par ſes aſſiduités, & par des impoſtures que ſa vanité inventoit. On m'apprit enfin ce qu'on diſoit de Clauſonne & de moi : J'en parlai à mon mari, qui ne fit qu'en rire ; il me conſeilla de mépriſer ces bruits, & de voir Clauſonne comme à l'ordinaire ; il me repréſenta que ſi je l'éloignois, cela feroit croire toutes les ſottiſes qu'on répandoit, au lieu qu'en le voyant toujours, c'étoit le moyen de les faire ceſſer. Je ſuivis le conſeil de mon mari, d'autant plus facilement, qu'il y étoit intéreſſé ; & puiſqu'il me rendoit toute la juſtice que je méritois, je crus ne devoir guéres me mettre en peine de ce que les autres en pourroient penſer ; ainſi, je continuai à ſouffrir Clauſonne, ſans lui témoigner de la froideur, mais je ceſſai de lui donner des commiſſions, & de lui

écrire : je prenois même ſoin de l'éviter en particulier, & je ne lui parlois plus ſans témoins. Il s'apperçut de ce changement, & ſe doutant bien de ce qui le cauſoit, il alla dire à ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa fauſſe vanité, que je l'avois obligé de garder plus de meſures, parce que je m'étois apperçue qu'il commençoit à devenir ſuſpect à mon mari ; on ajoûta foi aux diſcours de Clauſonne, il n'en falut pas davantage pour faire dire que Saint-Albe étoit jaloux, & l'on dit même qu'il m'avoit maltraité au ſujet de cette prétendue galanterie.

Clauſonne ne venoit plus chez moi auſſi ſouvent qu'il avoit accoûtumé, mais il affectoit de me ſuivre par tout. Il porta cette affectation ſi loin, que je m'en apperçus ; je lui fis dire que je trouvois ſon procédé fort mauvais, & que s'il ne le corrigeoit pas, il pourroit s'en repentir : Il craignit mes menaces, & m'évita depuis avec ſoin ; mais il fit entendre que j'étois changée, & que je l'avois enfin ſacrifié à la jalouſie de mon mari.

Quoique cette affaire ne parût qu'une bagatelle, elle ne laiſſa pas de faire tort à ma réputation ; car ce n'eſt pas aſſez pour la gloire d'une femme, que ſon mari

soit content d'elle : Nous sommes dans un siécle si prévenu contre la vertu & la sagesse des femmes, qu'on se persuade qu'un mari qui vit bien avec sa femme, est aveugle ou dissimulé. Il eût fallu punir Clausonne de sa sotte présomption; mais le reméde eût été pire que le mal, c'est ce qui fait voir encore combien la condition des femmes est malheureuse; puisqu'il ne leur est guéres plus permis, pour leur réputation, de se venger, que de ne se venger pas.

Mon mari me consoloit de l'injustice du monde, & l'on voit bien que notre union, après tant d'avantures, ne pouvoit être troublée que par la mort. Celle de Saint Albe arriva lorsqu'il étoit encore dans la fleur de son âge & au milieu de ses plus belles espérances. Je n'ai été occupée depuis ce temps-là, que du regret d'avoir perdu un époux si cher, & si digne de ma douleur : On me doit pardonner le détail que je vais faire de cette triste séparation. Elle est toujours présente à mon esprit, & peut-être que le portrait que j'ai fait de Saint Albe dans ces Mémoires, quoiqu'infiniment au dessous de ce qu'il étoit, donnera la curiosité d'apprendre comment il finit sa vie : Je ne

puis faire ce récit ſans verſer des larmes.

Saint Albe avoit donné à la bataille d... & à la priſe de .... qui ſuivit cette bataille, toutes les marques de prudence & de valeur qu'on pouvoit attendre d'un Officier de ſa réputation; & l'on diſoit qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir la plus haute récompenſe dont on puiſſe honorer un homme d'épée; mais trois ou quatre jours après la priſe de .... s'étant un peu trop avancé pour reconoître la marche que faiſoient les ennemis, pour ſe jetter ſur une de nos Places, il reçut un coup de mouſquet au traver du corps, qui ne parut pas d'abord auſſi dangereux qu'il étoit.

Dès qu'il fut bleſſé il m'écrivit que ſa bleſſure étoit légere, & qu'il me prioit de n'en être point allarmée. Je l'aimois trop pour n'en pas avoir une extrême-inquiétude; je partis ſur le champ pour me rendre à .... où on l'avoit tranſporté. Il fut deux ou trois jours dans un état qui faiſoit eſpérer qu'il n'en mourroit pas, mais tout d'un coup il ſe fit un ſi grand changement, qu'on commença à craindre pour ſa vie: la fiévre ſe redoubla, & l'on ne douta point qu'il n'eût un abſcès formé dans la poitrine; il connut le premier que

les remédes étoient inutiles, & qu'il alloit mourir. Dès qu'il se sentit dans cet état, il me fit approcher de son lit, & ayant fait éloigner tout le monde il me parla en ces termes :

Ne vous flattez plus, ma chere femme, de l'espérance de ma guérison ; quelque chose qu'on puisse vous dire je me sens, & je vois qu'il faut nous séparer : Voici même la derniere conversation que nous aurons ensemble, car le temps presse. C'en est fait, continua-t-il, en me prenant la main, il faut que je quitte une vie qui ne m'a été agréable, qu'autant qu'elle m'a donné occasion de vous servir & de vous plaire. Cependant il m'est peut-être échappé bien des choses qui auront pû vous déplaire, attribuez-les, s'il vous plaît, à mes défauts, plûtôt qu'à aucune mauvaise intention, car j'ai toûjours cherché à me rendre digne de l'honneur que vous m'avez fait ; mais je n'ai jamais eu la consolation de me satisfaire entierement là-dessus. Je meurs pénétré de reconnoissance de vos bontés, & honteux de n'avoir pû m'acquitter envers vous dans le malheureux temps où j'eus la foiblesse de vous croire changée pour moi. Dieu m'est témoin que je n'ai

attribué le changement dont je vous accusois, qu'à mon peu de mérite ; j'ai toujours souffert de n'avoir point eu une fortune digne de vous. J'ai vécu heureux, parce que vous m'avez aimé, & c'est même au dessein de me rendre moins indigne de vous, que je dois le peu de réputation que je me suis acquise. J'ai tâché de vivre en honnête homme, & de faire mon devoir, parce que j'avois l'honneur d'être votre époux, & j'aurois moins valu si vous ne m'aviez aimé. Je n'ai point fait de Testament, parce que je n'ai rien qui ne soit à vous, & dont vous ne puissiez disposer. Assurez Monsieur votre fils que je meurs son serviteur. Je vous recommande mes domestiques : Adieu, ma chere femme, ajoûta-t-il, en m'embrassant, adieu pour la derniere fois. Resistez à votre douleur, c'est Dieu qui veut que je vous quitte ; promettez-moi que vous ne vous laisserez point accabler, & épargnez moi de l'inquiétude, en m'assurant que vous aurez du courage ; & comme vous êtes la seule personne qui m'attache à la vie, & que je regrette en mourant, vous devez ménager ma foiblesse, car j'avoue qu'en vous voyant, je n'ai pas la tranquillité dont j'ai besoin, pour songer à la grande affaire qui doit

ſeule m'occuper. Je vous prie donc d'avoir la force de me cacher votre préſence.

Il parla ainſi, & on ne doit pas s'étonner de ce que j'ai ſi bien retenu ce diſcours. Hélas ! je me le ſuis ſi ſouvent répété que je n'en ai pas oublié une parole. Aurois-je pû oublier des paroles qui ont été les dernieres marques de ſon amour. Ce n'étoit point la mort qu'il voyoit prochaine, qui lui faiſoit parler de lui avec tant d'humilité, & de moi avec tant de reſpect & de bonté ; jamais il n'avoit parlé autrement. C'étoit un homme ennemi de la fauſſe gloire, peu perſuadé de ſon mérite, & toujours prêt à honorer celui des autres ; qui n'avoit jamais rougi d'aimer, d'eſtimer & d'honorer ſa femme. Modéle de tous les gens de ſa profeſſion, le plus honnête homme qui fût jamais ; d'un mérite à la guerre qui lui avoit gagné la confiance de tous les Officiers, l'amitié des Soldats, & l'admiration de ſes ennemis mêmes. Si je n'ai point parlé des grandes actions par leſquelles il s'eſt diſtingué dans les emplois qu'il a eus, c'eſt que je ne pouvois en ſpécifier aucune ſans le faire reconnoître, ni le faire reconnoître ſans qu'on me reconnût en même temps. Dans la retraite où je ſuis, j'ai jugé à propos de

me cacher, & de déguiser le véritable nom de mon mari sous celui de Saint Albe.

Pendant qu'il me tint le discours que je viens de rapporter, j'étois dans un état à faire pitié. Je mouillois ses mains de mes larmes, je poussois des soupirs & des sanglots, & je ne sai lequel de nous deux étoit le plus à plaindre dans ce moment. Dès qu'il me pria de sortir, la force m'abandonna, & je ne sai ce que je devins. Il s'aperçut que j'étois tombée en défaillance; & se sentant attendrir, il craignit d'employer en des regrets inutils le peu de temps qui lui restoit à se préparer à la mort; il appella du monde, & me fit enlever.

On me mit au lit, je ne revins à moi que deux ou trois heures après. Je voulus retourner auprès de lui, mais on m'en empêcha, & je ne fus libre qu'après qu'il eut rendu les derniers soupirs. Chacun étoit occupé de sa douleur; tous les Domestiques fondoient en larmes, les Soldats entroient en foule pour le voir & lui baiser la main. Les Officiers se retiroient dans un profond silence, & n'avoient pas la force de s'opposer à mon passage. J'entrai dans la chambre où il venoit d'expirer. Je le vis sans vie. O Dieu! Quel spectacle! Je ne sai comment je ne mourus point de douleur.

Je suspendis le cours de mes pleurs, pour lui rendre les derniers devoirs, & je signalai mon amour par la magnificence de ses Obseques. On a attribué à ma vanité le Tombaeu que je lui ai fait faire.

Je finis ici l'histoire de ma vie, quoique dans le dessein que je me suis proposé de montrer combien on fait d'injustice à notre Sexe, je pusse trouver de nouvelles preuves de cette injustice dans ce qui m'est encore arrivé depuis que j'ai entiérement renoncé au monde : car j'ai éprouvé que la retraite la plus exacte & la conduite la plus irreprochable ne sont pas à l'abri de la médisance. Dès qu'une femme a eu la réputation d'aimer la galanterie, on veut qu'elle conserve encore dans la retraite cette inclination, & elle ne peut avoir d'ami ni de Directeur qui ne soit suspect.

J'espére, au reste, continuer le dessein que j'ai de justifier les femmes. J'en ai connu plusieurs qu'on n'a pas plus ménagées que moi, & je ferai voir par le récit de leurs avantures, encore mieux que par les miennes, que souvent les apparences nous trompent, & qu'il y a plus de malheur que de déreglement dans la conduite des femmes.

FIN.

35 tt 10 vol.





